N° 456 – Tome CXXI 16 Juin 1917

MERCVRE

DE

FRANCE

Vingt-huitième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois

AZORIN (A. G. *trad.*), E. DE BURY, PAUL-LOUIS CHESNEAU, HENRY-D. DAVRAY, LOUIS DUMUR, DOCTEUR LOUIS HUOT et DOCTEUR PAUL VOIVENEL, GUSTAVE KAHN, PHILÉAS LEBESGUE, CAMILLE MARBO, AUGUSTE MARGUILLIER, M. MARTIN-FURTH, ALEXANDRE MAVROUDIS, HENRI MAZEL, CHARLES MERKI, PAUL MORISSE, LOUIS NARQUET.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 50 *net*. | Étranger : 1 fr. 75

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMXVII

SOMMAIRE

N° 456. — 16 JUIN 1917

Louis Narquet	*Le Pacifisme et la Guerre. De la Possibilité de la Paix universelle*	577
M. Martin-Furth	*Les Fils de Sem en Autriche*	611
Paul-Louis Chesneau	*Poésies*	620
Azorin (A. G. *trad.*)	*L'Espagnolisme des Romantiques français*	624
Docteur Louis Huot et Docteur Paul Voivenel	*Diagramme psychologique de la Bataille*	642
Camille Marbo	*Le Survivant*, roman (I-II)	649

REVUE DE LA QUINZAINE

Henri Mazel	*Science sociale*	677
Charles Merki	*Archéologie. Voyages*	681
R. de Bury	*Les Journaux*	685
Gustave Kahn	*Art*	691
Auguste Marguillier	*Musées et Collections*	696
Philéas Lebesgue	*Lettres portugaises*	701
Divers	*Ouvrages sur la Guerre actuelle*	706
Divers	*A l'Etranger :*	
	Balkans (Alexandre Mavroudis)	732
	Suisse (Louis Dumur)	735
	A travers la Presse (Paul Morisse)	740
Henry-D. Davray	*Variétés : Le Livre français et le Livre anglais. Vente d'une bibliothèque fameuse*	746
Mercure	*Publications récentes*	751
—	*Echos*	752

La reproduction et la traduction des matières publiées par le « Mercure de France » sont interdites.

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir accompagnés de 0.50 en timbre-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er mois suivant.

Librairie PAYOT & Cie, Paris, 106, Boulevard Saint-Germain

LYSIS

POUR RENAÎTRE

Un volume in-16 ..... 3 fr. 50

Ce livre est la suite de *Vers la Démocratie Nouvelle*. En regard de la politique stérile, Lysis nous montre la force de régénération du travail industriel. L'homme le moins versé dans les choses de la production lira ce livre comme un roman.

LORD NORTHCLIFFE

A LA GUERRE

Un volume in-16..... 3 fr. 50

Livre de vérité, écrit par un grand ami de la France, par le moderne conducteur d'hommes surnommé dans son pays le « Napoléon de la Presse ».

JACQUES PIRENNE

LES VAINQUEURS DE L'YSER

Dessins de James THIRIAR

Préface de Emile VERHAEREN et Émile VANDERVELDE

Un volume in-16..... 3 fr. 50

Le texte et les dessins de ce livre recréent merveilleusement l'atmosphère, l'esprit, la vie même d'un milieu peu connu : le Front belge.

LIEUTENANT PÉRICARD

CEUX DE VERDUN

Un volume in-16..... 3 fr. 50

Verdun, Douaumont, Fleury, Dicourt, les Eparges... c'est toute la bataille de Verdun, de février à septembre 1916, qui est ici racontée par l'illustre auteur de *Face à Face*.

GEORGES BONNET

L'AME DU SOLDAT

Un volume in-16..... 3 fr. 50

A l'heure où la vérité triomphe, ce livre, révélateur de l'état des esprits du front, sera apprécié de tous les Français clairvoyants.

EXTRAIT DU CATALOGUE

DES EDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

Histoire — Critique — Littérature

Agathon
L'Esprit de la Nouvelle Sorbonne..... 3.50

Hortense Allart de Méritens
Lettres inédites à Sainte-Beuve..... 3.50

Guillaume Apollinaire, Fernand Fleuret et Louis Perceau
L'Enfer de la Bibliothèque Nationale..... 7.50

[L'Arétin]
Les Plus belles Pages de l'Arétin..... .50

Aurel
Jean Dolent..... 1 »
La Semaine d'Amour..... 3.50

Henri Bachelin
Jules Renard et son Œuvre 0.75

J. Barbey d'Aurevilly
L'Esprit de J. Barbey d'Aurevilly..... 3.50
Lettres à Léon Bloy..... 3.50
Lettres à une Amie..... 3.50

J.-M. Barrie
Margaret Ogilvy..... 3.50

Charles Baudelaire
Lettres, 1841-1866..... 3.50
Œuvres posthumes..... 3.50

Léon Bazalgette
Walt Whitman, L'Homme et son œuvre..... 7.50

Christian Beck
Le Trésor du Tourisme :
L'Italie Septentrionale..... 3.50
Rome et l'Italie Méridionale. 3.50
La Suisse..... 3.50

Dimitri de Benckendorff
La Favorite d'un Tzar..... 3.50

Paterne Berrichon
Jean-Arthur Rimbaud..... 3.50
La Vie de Jean-Arthur Rimbaud..... 3.50

[Albert de Bersaucourt
Etudes et Recherches..... 3.50
Les Pamphlets contre Victor Hugo..... 3.50

Louis Bertrand
Gustave Flaubert..... 3.50

Ad. Van Bever et Paul Léautaud
Poètes d'aujourd'hui, *Morceaux choisis*. 2 vol.... 7 »

Ad. Van Bever et Ed. Sansot-Orland
Œuvres galantes des Conteurs italiens, I, II, chaque vol..... 3.50

Léon Bloy
L'Ame de Napoléon..... 3.50
Celle qui pleure..... 3.50
La Chevalière de la Mort... 2 »
Les Dernières Colonnes de l'Eglise..... 3.50
Exégèse des Lieux Communs, I, II, chaque volume..... 3.50
Le Fils de Louis XVI..... 3.50
L'Invendable..... 3.50
Le Mendiant ingrat..... 5 »
Mon Journal (pour faire suite au *Mendiant ingrat*)... 3.50
Pages choisies..... 3.50
Le Pèlerin de l'Absolu..... 3.50
Quatre Ans de Captivité à Cochons-sur-Marne..... 3.50
Le Sang du Pauvre..... 3.50
Au Seuil de l'Apocalypse.. 3.50
Le Vieux de la Montagne.. 3.50

Léon Bocquet
Albert Samain..... 3.50

Bottom
Ainsi parlait Jéroboam.... 2 »

Wacyf Boutros Ghali
Le Jardin des Fleurs..... 3.50

Georges Brandès
Essais choisis..... 3.50

Georges Buisseret
L'évolution idéologique d'Emile Verhaeren..... 0.75

Mélanie Calvat
Vie de Mélanie..... 3.50

Gaston Capon
Les Vestris..... 3.50

Louis Carlo et Ch. Régismanset
L'Exotisme..... 3.50

Jane Carlyle
Jane Welsh Carlyle..... 3.50

Thomas Carlyle
Lettres de Thomas Carlyle à sa mère..... 3.50
Lettres d'Amour de Jane Welsh et de Thomas Carlyle, 2 vol..... 7 »
Olivier Cromwell, sa Correspondance, ses Discours. I, II, III, chaque volume..... 3.50

Eugène Carrière
Ecrits et Lettres choisies.. 3.50

Félix Castigat et Victor Ridendo
Petit Musée de la Conversation..... 3.50

Fernand Caussy
Lacles..... 3.50

F.-A. Cazals et Gustave Le Rouge
Les Derniers jours de Paul Verlaine..... 3.50

Charles Cestre
Bernard Shaw et son œuvre 3.50

Chamfort
Les plus belles pages de Chamfort..... 3.50

Paul Claudel
Connaissance de l'Est..... 3.50
Art poétique..... 3.50

Jean des Cognets
La Vie intérieure de Lamartine..... 3.50

Charles Collé
Journal historique inédit... 7.50

Vicomte de Colleville
Un Cahier inédit du journal d'Eugénie de Guérin.... 2 »

J.-A. Coulangheon
Lettres à deux femmes.... 3.50

Marcel Coulon
Témoignages, I, II, III, chaque volume..... 3.50

Cyrano de Bergerac
Les plus belles pages de Cyrano de Bergerac..... 3.50

Eugène Delacroix
Catherine de Médicis..... 3.50
Charlotte Corday et la mort de Marat..... 3.50
La Conversion d'un Sans-Culotte..... 3.50
La Maison de Madame Gourdan..... 3.50

Paul Delior
Remy de Gourmont et son Œuvre..... 0.75

Eugène Demolder
L'Espagne en auto..... 3.50

René Descharmes et René Dumesnil
Autour de Flaubert, 2 vol.. 7 »

Henry Detouche
De Montmartre à Montserrat (*illustré*)..... 3.50

Diderot
Les plus belles pages de Diderot..... 3.50

Pierre Dufay
Victor Hugo à vingt ans... 3.50

Georges Duhamel
Paul Claudel..... 2.50
Les Poètes et la Poésie.... 3.50

Edouard Dujardin
La Source du Fleuve chrétien..... 3.50

Louis Dumur
Les Enfants et la religion. 0.50

EDITIONS DU MERCVRE DE FRANCE
26, rue de Condé. — (Paris VIe)

DERNIÈRES PUBLICATIONS

PAUL FORT

Anthologie des Ballades Françaises, 1897-1917. Volume In-18..... 3.50

GEORGES DUHAMEL

Vie des Martyrs 1914-1916, volume in-18 ..... 3.50

ÉMILE VERHAEREN

Choix de Poèmes, avec une Préface d'ALBERT HEUMANN, une Bibliographie et un Portrait. Volume in-18..... 3.50

HENRI DE RÉGNIER
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

L'Illusion héroïque de Tito Bassi, roman. Vol. in-18 ..... 3.50

ÉMILE VERHAEREN

Les Ailes rouges de la Guerre, poèmes. Vol. in-18..... 3.50

FRANCIS JAMMES

Le Rosaire au Soleil, roman. Vol. in-18 ..... 3.50

LÉON BLOY

Au Seuil de l'Apocalypse.

1913-1915. Pour faire suite au **Mendiant Ingrat**, à **Mon Journal**, à **Quatre Ans de Captivité à Cochons-sur-Marne**, à **L'Invendable**, au **Vieux de la Montagne**, au **Pèlerin de l'Absolu**. Vol. in-18..... 3.50

REMY DE GOURMONT

Pendant l'Orage. Préface de JEAN DE GOURMONT. Vol. petit in-18 ..... 2 »

PAUL FORT

Ballades Françaises, 1re Série. Avec une Préface nouvelle de PIERRE LOUYS. Nouvelle édition revue et augmentée. Vol. in-18..... 3.50

L'ÉDITION — BIBLIOTHEQUE DES CURIEUX

4, Rue Furstenberg, Paris (6e)

SES COLLECTIONS :

Les Maîtres de l'Amour

L'Œuvre du Divin Arétin. 2 volumes, *le volume*..... 7.50
L'Œuvre du Marquis de Sade..... 7.50
L'Œuvre de Nicolas Chorier (Satire Sotadique)..... 7.50
Le Livre d'Amour de l'Orient : I. *Ananga Ranga*..... 7.50
— II. *Le Jardin parfumé*..... 7.50
— III. *Les Kama Sutra*..... 7.50
L'Œuvre de John Cleland (*Fanny Hill*)..... 7.50
Les Liaisons dangereuses (12 illustrations)..... 7.50

Etc., etc., 38 volumes parus.

Le Coffret du Bibliophile

Mémoires d'une Femme de chambre (1786)..... 6 fr.
Ma vie de garçon 1774 (Caylus)..... 6 fr.
La beauté du sein des Femmes (Mercier de Compiègne)..... 6 fr.
Les tendres épigrammes de Cydno la Lesbienne..... 6 fr.
Le Divan d'amour du Chérif Soliman..... 6 fr.

Etc., etc. 42 volumes parus.

L'Histoire Romanesque

La Rome des Borgia, par G. Apollinaire (12 ill.)..... 5 fr.
La Fin de Babylone — — ..... 5 fr.
Les Trois don Juan — — ..... 5 fr.

Romans

Irène grande première, par O. Diraison Seylor..... 3.50
Le Poète assassiné, par Guillaume Apollinaire..... 3.50
L'art de séduire les hommes, par Une femme curieuse..... 3.50
Souvenirs galants de Monsieur X..., par Monnereau..... 3.50
Le Journal de Marinette, par Une femme curieuse..... 3.50
La Nuit d'été, par Charles Derennes..... 3.50
La Lanterne rouge, par F. Boutet..... 3.50
Souvenirs d'une odalisque, par Jehan d'Ivray..... 3.50

ENVOI FRANCO CONTRE MANDAT OU CHÈQUE SUR PARIS

(Prière de recommander les envois d'argent)

Catalogue Général Illustré 1917

96 pages 70 illustrations : 0 fr. 50

L'Edition — Bibliothèque des Curieux, 4, rue Furstenberg, Paris (6e)

Envoi franco, sur demande, du Catalogue complet et d'un numéro de la revue.

LE PACIFISME ET LA GUERRE

DE LA POSSIBILITÉ DE LA PAIX UNIVERSELLE

—

L'impossibilité de l'établissement de la paix universelle doit-elle être considérée comme irréfutablement démontrée ? Faut-il reléguer définitivement la suppression de la guerre au rang des conceptions assurément séduisantes, mais absolument chimériques ? La Cour arbitrale de La Haye n'est-elle plus, dès maintenant, qu'une institution caduque, irrémédiablement périmée, dont la courte histoire mettra seulement les générations futures en garde contre l'une des plus magnifiques et des plus décevantes illusions humaines? Il en est beaucoup pour assurer que la guerre actuelle n'a pas d'autre signification. Le pacifisme n'est plus, à leurs yeux, qu'un misérable cadavre : *jam fœtet*, et ils se disposent à l'enterrer non sans allégresse. Ils condamnent irrévocablement l'humanité à la guerre perpétuelle.

Je demande, pour ma part, à réfléchir et à examiner. Peut-être ces fossoyeurs sont-ils trop pressés. Peut-être oublient-ils trop facilement qu'il est de saine méthode, et de prudence conforme à l'expérience, de ne pas préjuger l'évolution sociale. En tous cas, la question de la paix universelle est de si haute gravité qu'elle mérite bien qu'on s'y intéresse, tant qu'il n'est pas péremptoirement démontré qu'elle est véritablement insoluble. Et, puisque l'on argue des événements actuels pour porter le pacifisme en terre, il n'est pas indifférent de le confronter avec ces événements eux-mêmes.

I

Tout d'abord, au point de vue sociologique, la guerre peut-elle contribuer au développement du progrès et de la civilisation ?

La question de la suppression de la guerre est, en effet, en connexité étroite avec celle de la civilisation et du progrès, et le pacifisme serait condamné dans son principe et, par conséquent, dans son action, s'il était prouvé que la guerre est un élément indispensable de l'une et de l'autre. C'est sur ce sujet, dont on comprend toute l'importance, qu'après avoir pris connaissance de mon étude, *Le Machinisme, le progrès et la morale* (1), un professeur de philosophie, officier depuis deux ans sur le front, et qui lit *le Mercure* dans son gourbi, a bien voulu m'exposer ses idées. La rude vie des tranchées n'a pas amoindri le criticisme de ce brave et ne l'empêche pas de s'intéresser aux grandes questions sociales. Il trouve, au contraire, dans le terrible drame dont il prend vaillamment sa part, des motifs naturels et impérieux de réfléchir aux graves problèmes de demain.

Qu'on me permette de rappeler ici, pour l'intelligence de ce qui va suivre, que, dans l'étude « Le Machinisme, le progrès et la morale », j'avais développé cette thèse que le progrès et la civilisation ont pour moteur réel le progrès scientifique et non pas la morale, celle-ci étant, par essence, d'activité privée intérieure, de perfectionnement individuel sur un fonds immuable. Mais j'avais indiqué également que l'effort moral individuel était de nature à aider au développement du progrès, à titre de contribution à la notion et à la pratique du devoir social, et j'avais insisté sur ce fait capital à savoir que le progrès scientifique, s'il peut engendrer des maux moraux ou physiques, emporte toujours « *une réaction de moralisation* ».

Cela dit, voici la partie essentielle de l'argumentation de mon correspondant :

Si la question sociale, c'est-à-dire celle du Progrès, n'est pas tout à fait une question morale, exclusivement dépendante du bon vouloir moral des individus, on peut dire cependant qu'elle doit y trouver un gage indispensable de vrai et sain développement. Sans doute, il est légitime de compter sur les *réactions* salutaires et spontanées de la conscience et de l'activité générale contre les méfaits so-

(1) Voy. *Mercure*, 16 novembre 1916.

ciaux nés du développement mécanique, des conditions naturelles et scientifiques de la vie en commun, et vous avez parfaitement raison d'insister sur ce fait capital que le bien est souvent, en grande partie, œuvre issue d'un sentiment d'indignation, de honte et de pitié. La notion purement théorique et individuelle de la justice n'a jamais rien produit de grand et de définitif par elle-même. En ce sens, tous les grands maux humains ont été salutaires. Toutefois, c'est à une condition, et cette condition, c'est l'effort moral lui-même, l'effort individuel pour se hausser à la forte et claire conscience du devoir sous la double forme de la dignité personnelle et de la dignité collective. Sans quoi il arrive que l'on compte toujours sur les autres ou sur la force des choses sans rien faire de soi-même pour réagir ou continuer de bien agir en faveur de l'intérêt général. Et de là, peu à peu, la ruine ou le déclin rapide des œuvres entreprises d'un accord enthousiaste, et tout est à recommencer. Car la solidarité naturelle et mécanique des intérêts n'est jamais assez complète, assez durable, assez compréhensive des différents aspects de la vie, pour maintenir, sans l'intervention d'un effort moral intérieur et profond, effort libre en un mot, l'équilibre des intérêts individuels. L'orgueil, la haine, l'égoïsme aveugle ou mal éclairé, l'esprit de domination, viennent à chaque instant se jeter à la traverse des élans les plus fermes et les plus résolus en apparence. Oui, il y a un facteur d'énergie morale individuelle, nécessaire, sinon suffisant, au progrès social.

Or, il faut l'avouer, cet effort est des plus méritoires quand on n'est rien moins que sûr de l'effort correspondant des autres et de la loyauté du voisin. Que de bonnes volontés découragées par la déloyauté d'en face, par une longue expérience des choses de la vie!....

Et alors, on en arrive à croire, ou à supposer, qu'en effet, en vertu d'une mystérieuse loi naturelle, le progrès peut résulter de la lutte des égoïsmes avoués et sans réserve. L'harmonie sociale serait donc, en ce sens, un équilibre stable, à périodes de rupture plus ou moins prévisibles : telle la guerre sous toutes ses formes, depuis les zizanies familiales jusqu'à l'effroyable intertuerie à laquelle nous assistons.

Et cette guerre, loin d'être en contradiction avec la notion même de l'évolution du progrès social (civilisation), et individuel (moralité, vertu), nous apparaîtrait ainsi, hélas, non pas même comme un point d'arrêt anormal et mystérieux de l'évolution humaine, mais au contraire comme une sorte de phase négative indispensable à cette évolution. Si la femme enfante dans la douleur, il n'en va pas autrement de l'humanité. Et son histoire n'en est-elle pas la preuve tragique à toutes ses grandes étapes? « Qu'importe, dira-t-on, si l'harmonie renaît ensuite, plus stable, sinon définitive? Il faut en prendre son parti : la guerre est éternelle comme le monde, et ni la guerre

n'empêchera le progrès, ni le progrès la guerre. Cet équilibre stable, par lequel on veut définir le progrès n'est qu'une chimère métaphysique transposée dans l'ordre de la vie. Belle chimère, rien de plus. Vivre, c'est aimer, mais c'est aussi haïr et lutter, quoi qu'on en ait, et par là même... »

Et il y a lieu de se demander si cette conception du progrès et de la vie n'est pas l'expression de la vérité historique et positive. Rien de mystique, là. Une conclusion tirée des faits, ni pessimiste ni optimiste : vraie, voilà tout, et c'est quelque chose...

On voit que mon correspondant est d'accord avec moi sur le fait sociologique de la *réaction de moralisation* issue du progrès scientifique. Mais, de ce que la guerre peut être également génératrice d'une *réaction de moralisation*, elle n'est donc pas en contradiction avec la notion de l'évolution du progrès social ; elle apparaît même comme indispensable à cette évolution, ce qui est d'ailleurs conforme à l'histoire de l'évolution humaine. Dès lors, la guerre n'est-elle pas éternelle, par cela seul que cette conception du progrès et de la vie est l'expression de la vérité historique et positive ? En foi de quoi le pacifisme serait vicié dans son principe.

On a prétendu que Darwin avait fait de l'extermination des espèces naturelles les plus faibles la condition de la vie pour les espèces améliorées et plus fortes. Mais cette loi, outre qu'elle ne prouvait rien au regard de l'origine des espèces, n'était qu'une fausse interprétation du transformisme et de l'influence du milieu développés par Lamarck. On a reconnu qu'on avait mal compris le naturaliste anglais, et M. P. Chalmers Mitchell (1) vient de prouver que le *struggle for life* signifiait, non pas « la lutte », mais « l'effort » pour la vie. Ce sont mésaventures qui arrivent à maintes théories : celle de la nécessité et de l'éternité de la guerre n'échappe peut-être pas à cet accident.

S'il était vrai que la guerre dût être éternelle, il faudrait pousser la logique jusqu'à ses plus extrêmes conséquences, admettre qu'il y a des « races élues », et que, pour elles, tous les moyens de vaincre sont justifiés par cette prédestination. Est-ce donc que von Bernhardi, Treitschke et les autres théoriciens allemands de la Force auraient invinciblement raison ? Serions-nous acculés à transposer dans le domaine moral et

(1) P. Chalmers-Mitchell, *Le Darwinisme et la guerre* (Félix Alcan).

social l'inexorable loi de l'extermination des faibles contre laquelle notre raison et nos sentiments de justice et d'humanité ne cesseraient d'élever une protestation indignée? Mais, alors, les *réactions de moralisation* ne sauraient donc aboutir à la suppression des maux dont elles sont issues? Il faudrait donc croire à la limitation de l'efficacité de l'effort moral, qui, par essence, est illimité, et dont la vanité serait désespérante s'il ne devait jamais parvenir au but? Heureusement on n'a qu'à étudier l'histoire pour se convaincre que la vérité historique et positive d'hier fut souvent l'erreur du lendemain, précisément sous la poussée des *réactions de moralisation*. Les guerres de religion, l'esclavage, la torture judiciaire, les privilèges sociaux et l'inégalité fiscale, par exemple, furent, à leur heure, des vérités historiques et positives. Elles n'en ont pas moins disparu. Toutes ces abominations et ces injustices procédaient de « l'orgueil, de la haine », du mépris de la liberté humaine, de la croyance à la prédestination des castes et des sectes, et elles n'ont pas entraîné moins de souffrances, moins d'horreurs, moins de crimes, moins de massacres et d'effusion de sang que la guerre et, en particulier, que la guerre actuelle. Elles ont quand même cédé sous la *réaction de moralisation* qu'elles ont provoquée, et leur disparition a marqué autant d'étapes du progrès et de la civilisation.

Au surplus, qu'est-ce donc que le progrès, sinon l'effort individuel et social pour modifier, dans le sens du bien de l'homme et de l'humanité, la nuisance des forces adverses de la nature, de même que les mauvais instincts particuliers et collectifs ? Aucun progrès n'a été obtenu sans une victoire matérielle ou morale. Discipliner les forces naturelles et morales est la condition essentielle du progrès et de la civilisation. Les faire servir au seul bien est l'idéal, et y parvenir serait le triomphe de l'homme sur la matière et sur le mal, ce que M. H. Bergson appelle « la spiritualisation de la matière ». Pour le moins, la lutte contre la matière et le mal ne doit pas, ne peut pas s'arrêter, autrement le progrès et la civilisation s'arrêteraient du même coup. Et si la lutte contre les éléments s'avère plus difficile parce que nous n'en sommes pas les maîtres, la lutte contre les maux qui émanent de nous-mêmes et dépendent de notre volonté devrait nous trouver en meilleure posture pour triompher. Rien ne s'oppose,

en bonne logique, à ce que nous ne devions pas désespérer de cette victoire. La guerre est le fait de l'homme, et, douter de la possibilité de sa suppression est, en fin de compte, douter du progrès et de la civilisation, du progrès individuel et du progrès social. N'a-t-on pas le droit de dire qu'un tel doute serait la négation de la vérité historique et positive ? N'a-t-on pas le droit de penser, par conséquent, que le pacifisme n'est pas vicié dans son principe ?

Par surcroît, les conditions horribles dans lesquelles se poursuit la guerre actuelle ne sont-elles pas de nature à créer, pour ceux qui ont foi dans le progrès et la civilisation, une obligation nouvelle de travailler à la paix universelle, une raison décisive de croire à sa possibilité ? Que sont peut-être les atrocités dont nous sommes les témoins effarés auprès de celles que nous réserveraient les guerres futures ?

Si le génie de l'homme, a écrit récemment M. G. Blanchon dans *la Guerre nouvelle* (1), reste appliqué à l'art de détruire, la guerre deviendra plus effroyable que toute imagination. Dès que se soulève un coin du voile, l'avenir nous montre des spectacles à faire frémir... Et l'on aperçoit aussi que l'industrie de mort a dépassé de siècle en siècle les prévisions des experts. Sous les doigts de l'humanité, en toutes matières, naissent des merveilles qui surprennent sa vue et sa pensée : la plus importante encore des branches de production et des sources du profit, l'art de tuer, n'est pas un rameau qui se dessèche sur l'arbre du progrès. Il paraît en pleine croissance. La guerre s'égalera sans peine aux rêves les plus ambitieux.

Consolante perspective, en vérité ! Tableau enchanteur de l'humanité de demain ! Le pire est que M. G. Blanchon a raison. Les Allemands ont poussé l'art de tuer jusqu'à un degré qui sera certainement dépassé. Si la guerre continue à demeurer « une sorte de phase négative indispensable à l'évolution humaine », comme l'écrit mon correspondant, il pourrait même y avoir, entre les peuples soucieux de leur existence, la plus atroce des émulations, et, n'en doutons pas, la plus abominablement féconde. L'exemple donné par l'Allemagne portera ses fruits et sera nécessairement suivi par toutes les nations de proie. La parole d'honneur des gouvernements ne sachant lier aucun contractant, il n'y aura plus lieu de comp-

(1) G. Blanchon : *La Guerre nouvelle* (Armand Colin, éditeur).

ter sur les conventions internationales qui ne seraient, désormais, pour elles, que « des chiffons de papier ». Le droit des gens sera unanimement violé par les imitateurs de la barbarie teutonne, ou, pour mieux dire, n'existera plus. La guerre revêtira, pour eux, la forme d'une entreprise d'extermination de peuple à peuple, et la suppression des populations captives ou vaincues deviendra la règle générale. Des engins d'une puissance encore inconnue bouleverseront les territoires sur des espaces immenses, en asphyxieront à coup sûr les habitants, leur inoculeront des maladies contagieuses d'une nocivité dégradante et mortelle, détruiront les cités populeuses avec plus de facilité qu'on ne détruit aujourd'hui un pont ou un ouvrage d'art. L'électricité, l'air comprimé, le radium, l'argon, tous les éléments nouveaux et subtils dont la science aura pénétré les secrets, et dont elle s'ingéniera à multiplier les combinaisons et à intensifier les effets destructeurs, seront mis à contribution. Toutes les industries, au lieu d'être surtout utilisées pour le développement du progrès et de la civilisation, seront les tributaires de l'industrie de guerre, la seule qui comptera désormais, jusqu'à ce que la nation la plus forte, ou la plus criminelle, ait établi sa domination et réduit le reste du monde en esclavage. Certes, oui, l'art de tuer est prospère, mais il prospérera davantage, qu'on en soit sûr ! Viendront enfin les temps bénis où l'homme sera vraiment un loup pour l'homme ! Toutes les énergies, ou presque, étant tendues vers la préparation intense de la guerre, les libertés individuelles et publiques seront superflues, voire superfétatoires, et les pays ne seront plus que de vastes camps retranchés dont la population sera forcément militarisée. L'art, la littérature, la poésie, seront relégués au rang de futilités indignes d'occuper l'attention publique. L'architecture devra uniquement s'inspirer des principes de la fortification militaire. Les plus beaux sites seront sacrifiés s'ils sont reconnus susceptibles de fournir de bonnes situations stratégiques. Et l'humanité apprendra enfin que l'art de tuer passe avant la civilisation et le progrès.

Dira-t-on que je pousse systématiquement le tableau au noir et que l'énumération même de ces excès de calamités en démontre l'impossibilité? Mais ceux qui croient à l'éternité et à la nécessité de la guerre auraient-ils osé, avant le mois

d'août 1914, admettre la possibilité des atrocités et des crimes dont l'Allemagne et ses alliés nous donnent le spectacle ? Si l'on admet la nécessité et l'éternité de la guerre, on doit admettre que l'expérience actuelle éveillera chez tous les peuples le désir légitime, la volonté de se défendre, et ils n'auront pas le choix des méthodes. Les peuples honnêtes, que l'exaspération de la barbarie des nations de proie mettra en état d'infériorité combative, continueront certes à ne pas vouloir se déshonorer, mais ils devront du moins intensifier chez eux l'art de tuer et ils ne pourront le faire qu'en développant leurs propres moyens d'extermination. Ceux mêmes qui ne croient pas à la faillite du pacifisme seront bien forcés d'admettre cette universelle « mécanisation de l'esprit », puisqu'elle sera une condition *sine quâ non* d'existence pour le groupe social auquel ils appartiennent. Ne dites donc pas que le tableau que je viens de tracer ne représente pas exactement la réalité, car personne n'est en situation de savoir jusqu'où le génie de l'homme pousserait son pouvoir de destruction, pas plus qu'on ne saurait s'imaginer de quoi son besoin de malfaisance serait capable, s'ils étaient définitivement déchaînés au titre d'agents d'exécution d'une loi naturelle inexorable. Ainsi la guerre, envisagée au point de vue de son éternité nécessaire, pourrait engendrer une « *réaction de démoralisation* » qui marquerait l'arrêt, sinon définitif, du moins pour une très longue période, de la civilisation et du progrès.

Il convient d'observer d'ailleurs que les pacifistes, en poursuivant leur campagne pour le désarmement général et la suppression de la guerre, n'ont jamais préconisé la paix à n'importe quel prix. A l'Assemblée générale de *La Paix par le Droit*, qui eut lieu à Lyon les 31 mai, 1er et 2 juin 1914, le président, M. le pasteur J. Monod, avait pris le soin de le spécifier :

« *La Paix par le Droit* », disait-il, se renierait elle-même si elle se contentait de la paix à tout prix, si elle se bouchait les oreilles et fermait les yeux aux tristes réalités des rêves lointains.

Et, dans le numéro de *La Paix par le Droit* d'août-septembre 1914, la rédaction, expliquant à ses lecteurs pourquoi cette Revue n'interrompait pas sa publication malgré la déclaration de guerre, écrivait :

Suspendre la publication de *La Paix par le Droit*, ce serait reconnaître que nous éprouvons aujourd'hui quelque gêne à nous avouer pacifistes : ce serait confesser que nous nous sommes trompés, que notre œuvre est mauvaise et vaine.

Or, nous avons conscience de ne pas nous être trompés; la catastrophe où peut sombrer la civilisation, voilà un quart de siècle que nous la présageons, que d'avance nous en mesurons l'immensité.

Notre œuvre n'est pas mauvaise, car, prévoyant la guerre probable, *nous n'avons jamais demandé qu'on affaiblît aveuglément la Patrie;* nous n'avons cessé de réclamer d'une entente internationale la réduction progressive et simultanée des armements ; et, à l'heure présente, le magnifique élan national qui réunit tous les partis dans un effort commun contre l'envahisseur prouve que nous n'avons jeté le trouble dans l'âme d'aucun combattant.

Enfin notre œuvre n'est pas vaine, car ceux-là mêmes qui volent d'enthousiasme à la frontière maudissent cette guerre qu'ils vont faire vaillamment : ils veulent qu'elle soit un acheminement vers la paix, la revendication du droit outragé; ils font, les armes à la main, la guerre aux puissances mauvaises qui ont voulu la guerre.

La Paix par le Droit avait prié M. Jacques Denis, avocat à la Cour d'appel de Paris, de venir faire une conférence à cette Assemblée générale. Saluons, en passant, la mémoire de cet éloquent conférencier, tombé, depuis, glorieusement à l'ennemi. Délégué par « la Ligue Internationale du Droit des Peuples », M. Jacques Denis avait tenu à expliquer loyalement les différences de point de vue qui séparent cette Société des Sociétés pacifistes, et il exposa une justification de la guerre que nous tenons à reproduire :

La Force, a-t-il dit, est dangereuse pour celui qui l'emploie? C'est entendu. La dynamite l'est aussi : conseillez-vous aux ingénieurs d'en interdire l'emploi?

La Force peut donc, doit donc parfois être mise au service du Droit : la doctrine de la non-résistance au mal est dangereuse et décevante, parce qu'elle encourage et développe toutes ses tentatives. La guerre peut donc être nécessaire, légitime, sainte, lorsque justement elle est une croisade en faveur du Droit, lorsqu'un peuple opprimé se lève pour assurer son indépendance; non pas seulement les guerres défensives, — la distinction est souvent de pure forme, — mais aussi la guerre offensive, délibérément voulue, préparée, si elle n'a qu'un but : sauvegarder le droit des peuples.

Malgré toutes ses tristesses et ses lamentables lendemains, je reste, quant à moi, persuadé que la guerre des Balkans aura eu pour effet

de diminuer la somme de misère et d'injustice, de sorte qu'elle aura été, malgré tout, un facteur du progrès et de la civilisation.

J'ai tenu à reproduire cette argumentation parce qu'elle veut justifier la guerre non plus du point de vue doctrinal, mais du point de vue de ses résultats. Mme Séverine répliqua à M. Jacques Denis que « sans doute, nul n'en peut vouloir aux peuples qui ont perdu toute espérance en la justice d'en appeler à la Force; que, d'ailleurs, par définition même, la Paix par le Droit n'est pas la paix à tout prix, mais que la guerre n'est jamais une solution, parce qu'elle appelle des violences nouvelles et expose aux contre-coups des revanches indéfinies les peuples un instant libérés ». Elle aurait pu ajouter que le droit des peuples peut aussi bien être assuré par l'arbitrage international et que, s'il est loisible d'admettre, dans l'état actuel de la répartition territoriale des puissances, qu'il y ait des guerres légitimes, nécessaires et saintes, c'est exposer le droit des peuples à des dangers singulièrement redoutables que de le faire dépendre des chances, toujours aléatoires, d'un conflit armé. Il lui eût été facile enfin de rétorquer que si la guerre pour le droit des peuples peut, en une certaine mesure, être considérée comme un facteur du progrès et de la civilisation, on ne saurait trouver dans cet argument de possibilité une preuve décisive, une justification péremptoire, de l'excellence et de la légitimité de la guerre en soi.

Il n'y a aucune assimilation à établir entre l'emploi de la dynamite par les ingénieurs et l'emploi de la Force armée par les peuples. Quand un ingénieur fait sauter par la dynamite un rocher qui le gêne pour la construction d'un canal ou d'un pont, il a calculé exactement la puissance de la Force qu'il met en œuvre et il a mesuré par avance l'effet qu'elle va produire. Il en est autrement de la guerre : jamais un peuple opprimé, et opprimé parce que faible, n'est sûr de la victoire lorsqu'il prend les armes. Et, ainsi, une guerre pour le droit des peuples, si légitime, si nécessaire, si sainte soit-elle, peut parfaitement se terminer par une défaite, ce qui est du même coup une défaite pour le progrès et la civilisation. L'argument de M. Jacques Denis est donc, en réalité, sans portée sérieuse. En sorte que la guerre ne se justifie ni du point de vue doctrinal, ni du point de vue de ses résultats ou de ses contingences utilitaires. Résumons cette première partie de notre étude.

On ne peut conclure à la nécessité et à l'éternité de la guerre, bien qu'elle soit génératrice d'une « *réaction de moralisation* », parce que l'on n'a pas le droit de poser comme postulat que l'effort moral, individuel et social, est par essence limité dans ses résultats. Si l'évolution humaine dans la douleur est une vérité historique et positive, la suppression définitive de certains maux sociaux n'en est pas moins une autre tout aussi évidente et déjà acquise. Si la suppression de la guerre est vraiment impossible, on est forcé d'admettre, par l'expérience de la guerre actuelle, en conformité du droit de légitime défense, et en fonction des découvertes scientifiques, que les guerres futures dépasseront en horreur tout ce que l'imagination peut concevoir. On doit enfin avouer que la tension, presque exclusive, du génie humain au profit de l'art de tuer serait au moins un long arrêt dans la marche du progrès et de la civilisation. Confrontons maintenant le pacifisme avec les événements actuels.

II

Il est évident que, du fait seul de la guerre, le pacifisme a subi un échec indiscutable. Sans doute, au cours des débats qui avaient précédé la signature de la première Convention de La Haye, l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie en particulier s'étaient montrées irréductibles dans leur opposition au principe de l'arbitrage obligatoire et avaient ainsi empêché qu'il figurât dans la rédaction de l'acte final. Néanmoins on pouvait croire que son principe avait acquis assez de rayonnement universel pour faire hésiter ces deux puissances. Depuis le jour mémorable où, en 1871, l'Angleterre et les Etats-Unis avaient décidé de confier à des arbitres le soin de régler leur différend de l'*Alabama*, une série d'actes importants s'étaient produits en faveur de la pacification générale, une active propagande mondiale avait été organisée, qui, semblait-il, auraient dû influencer dans le sens de l'arbitrage les gouvernements les plus belliqueux. On s'aperçut que le pacifisme avait eu une action beaucoup plus de surface que de profondeur. Assurément, le 29 juillet 1914, des milliers de manifestants, au cours de la réunion, à Bruxelles, des délégués de toutes les nations représentées dans le Bureau socialiste inter-

national, réunion qui se tint au cirque Royal, acclamèrent la paix. Certes, à Berlin même, 20 meetings socialistes réunirent plus de cent mille citoyens, et 40.000 femmes défilèrent dans les rues aux cris de : « Vive la paix ! A bas la guerre ! » Ce ne furent que des manifestations isolées. L'idée pacifiste n'avait pas poussé des racines assez profondes dans les masses pour en imposer aux gouvernements. On ne sentit pas le frisson d'indignation universelle qui seul pouvait arrêter les événements sur la pente fatale. L'heure du pacifisme n'avait pas encore sonné dans la conscience populaire.

Du moins, l'action de la Cour permanente d'arbitrage international de La Haye, l'activité des nombreux groupements pacifistes qui s'étaient fondés dans presque tous les pays, seraient-elles plus efficaces pour l'intervention de l'élite intellectuelle internationale ? Elle se montra, dès l'abord, très hésitante et très divisée. Mais les neutres, protégés, eux, dans leur existence par la Convention de 1907, allaient-ils se conformer aux engagements qu'ils avaient signés ? Le 30 juillet, M. d'Estournelles de Constant, président du Groupe parlementaire de l'arbitrage, adressait à M. Abel Ferry, sous-secrétaire d'Etat aux affaires étrangères, la dépêche suivante :

Au nom du Groupe parlementaire de l'arbitrage, confiant dans les sages efforts de médiation (1) qui se poursuivent, je me permets de vous rappeler qu'en cas de conflit aigu entre deux puissances signataires, les neutres se sont expressément engagés, par l'article 48 de la Convention de 1907, à considérer l'intervention amicale, non pas seulement comme un droit, mais comme un devoir, dans l'intérêt supérieur de la paix.

De leur côté, le 2 août, MM. Weardale, président, et Lange, secrétaire général du Bureau de l'Union internationale parlementaire, envoyaient à tous ses Groupes d'Europe et à celui des Etats-Unis une dépêche les invitant à agir en faveur de la paix auprès de leurs gouvernements respectifs.

Tous ces appels restèrent vains. Les neutres, signataires de la Convention de 1907, demeurèrent sourds à ces suggestions, et, en ceci, le pacifisme a subi un second échec, plus sensible peut-être que le premier.

Il faut signaler toutefois que l'Association *Verde door*

(1) Il s'agit de la médiation proposée par le gouvernement anglais.

Recht (1), sous l'impulsion de son président M. Pinto, et de ses secrétaires MM. Bucken et Van Beck en Donk, organisa en Hollande un Comité de la Paix comprenant, outre des pacifistes, un grand nombre de personnes de tous partis et de toutes confessions. Ce Comité prit en mains une vaste pétition demandant l'intervention médiatrice des puissances neutres; mais elle resta sans résultat pratique.

D'autre part, en Amérique, l'*American Association for international conciliation*, l'*American Peace Society*, la *Church Peace Society*, la *German American Peace Society*, la *New York Peace Society* et la *World Peace Foundation* adressèrent en commun au Président Wilson la suggestion de se joindre aux autres puissances neutres pour offrir aux belligérants une médiation collective.

C'est probablement l'indifférence et l'inaction des puissances neutres qui décidèrent M. le Président Wilson à agir seul. Le 7 août, parvenait en Europe une dépêche de Washington donnant le texte d'une proposition de médiation du Président des Etats-Unis, adressée à la France, au Roi d'Angleterre et aux Empereurs d'Allemagne et d'Autriche. Mais cette offre de médiation arrivait après la déclaration de guerre, la violation des territoires luxembourgeois et belge, et elle ne pouvait valoir comme eussent valu la protestation ou l'action collective de toutes les puissances neutres. Elle reçut du gouvernement français l'accueil le plus courtois, mais il était fatal qu'elle n'aboutît qu'à une fin de non-recevoir.

Ce n'est pas du tout le moment, observa le *Temps*, de faire entre les belligérants le geste classique des Sabines. Cette guerre n'est pas un débat à peser dans des balances philosophiques... Comment imaginer que le Président Wilson et son gouvernement parlent le même langage aux agresseurs et à ceux qui représentent le droit et les mettent sur le même pied ? C'est un dangereux idéalisme, celui qui n'aboutirait qu'à énerver la force de ceux-ci sans arrêter les premiers.

Il faut dire, toutefois, que si, seul parmi les petits peuples neutres, le Portugal manifesta dès l'abord sa volonté de prendre parti dans le conflit, de nombreuses adhésions individuelles à la cause de la justice et du droit se produisirent un peu partout. On serait ingrat de ne pas reconnaître aussi la noble

(1) *La Paix par le Droit*, Numéro du 10-25 octobre 1914.

et loyale attitude de M. Venizelos, des Roumains et des Italiens éminents qui vinrent à Paris affirmer leurs sympathies latines. Un Suisse, M. le docteur Dubois, ayant préconisé la neutralité passive, individuelle, dans une lettre au *Journal de Genève*, M. Ph. Godet, correspondant du *Journal des Débats*, protesta contre cette émasculation morale :

Il n'y a pas pour les honnêtes gens, écrivait-il, de neutralité morale. Il n'y aurait plus de morale sur terre si la neutralité était permise en face du bien et du mal. Celui qui demeure passif et indifférent devant certains faits n'est plus digne ni du nom d'homme, ni surtout du nom de citoyen suisse.

C'est comme citoyen de la Suisse *neutre*, et c'est en qualité d'homme *libre*, que je déclare par exemple, — et pour m'en tenir à ces deux seuls faits, — que la violation de la neutralité belge a été un crime et que le sac de Louvain est un acte sauvage.

De même, M. Lerroux, le chef du parti radical espagnol, réclama énergiquement l'intervention de l'Espagne aux côtés de l'Entente, et s'il n'est pas douteux que les raisons sur lesquelles il s'appuyait constituaient d'abord une leçon de haute moralité internationale, nous verrons tout à l'heure qu'elles étaient aussi un exemple de l'intérêt bien entendu des petites puissances neutres européennes.

L'attitude de ces puissances, au début et au cours de la guerre, sera l'étonnement de l'Histoire, et la méconnaissance de leurs intérêts vitaux restera comme un modèle d'incompréhension et d'aberration politiques.

Comment n'ont-elles pas compris qu'au cas d'une victoire de l'Allemagne elles se vouaient elles-mêmes à la destruction ? La Suisse, la Norvège, le Danemark et la Suède, ont pu se rendre compte, par les chantages et les menaces dont ils ont été l'objet, que l'Allemagne n'entend respecter leur liberté, leurs intérêts et leur existence, qu'à la condition qu'ils soient à la merci de ses exigences. A son tour, la Hollande a éprouvé l'audace des visées de l'Allemagne sur l'Escaut, et des théoriciens du pangermanisme ne lui ont même pas caché que le grand port de Rotterdam était aussi indispensable à l'expansion allemande qu'Anvers, Zeebrugge, Ostende et Calais. Ces théoriciens n'ont pas craint d'indiquer en outre qu'au lendemain d'une victoire des armées impériales il serait nécessaire d'englober la Belgique et la Hollande dans un protectorat mi-

litaire allemand et dans un Zollverein dont l'Allemagne aurait naturellement la haute direction. Les Hollandais clairvoyants savent bien que le pangermanisme guigne les belles colonies néerlandaises de l'Insulinde, comme il guigne celles du Portugal en Afrique. Qui pourrait dire s'il ne rêve pas de faire subir au Danemark le sort du Sleswig et du Holstein, car il commanderait ainsi le Skager-Rak ? Le Danemark ne doit-il pas redouter tout au moins qu'il étende ses tentacules sur les îles de Seeland et de Laaland, celle-ci dominant l'une des sorties du canal de Kiel, et celle-là le Cattégat? Qui sait encore s'il ne prendrait pas à la Norvège les îles Lofoden, qui lui procureraient une position stratégique de premier ordre, où les flottes allemandes et les sous-marins du Kaiser pourraient se ravitailler et surveiller la route d'Arkhangel et du nouveau port russe de Kola sur la côte mourmane de l'Océan Glacial Arctique? Tout est à craindre de la part d'un peuple qui ne reconnaît comme loi que la Force et qui proclame son droit divin à l'hégémonie mondiale.

Et si les petits peuples pouvaient encore douter des desseins de l'Allemagne à leur égard, on n'aurait qu'à leur mettre sous les yeux cet aveu inséré, au mois de mars 1917, dans *La Paix*, un organe du pangermanisme publié en français à Berlin :

L'Allemagne en deux ans de guerre s'est taillé dans l'Europe épuisée un Empire qui va de la mer du Nord au golfe Persique (sic). Qui pourrait dire, si la guerre se poursuit encore, que ce colossal empire ne sera pas encore étendu par l'adjonction de la Grèce, de l'Egypte, de la Hollande, de la Scandinavie ? Eclairées par le sort de la Serbie et de la Roumanie, ni la Norvège, ni la Hollande n'opposeront de résistance. A quoi cela leur servirait-il ? Ces nations comprendront qu'il vaut infiniment mieux se plier à l'inévitable pour sauvegarder une part de leur indépendance que de descendre au niveau d'un pays conquis.

Cette menace du pangermanisme contre tous les peuples faibles, M. Lerroux l'avait précisée de la plus saisissante façon en ce qui concerne l'Espagne :

J'estime, a-t-il dit à un rédacteur du *Journal*, que la neutralité est, dans les circonstances actuelles, contraire aux véritables intérêts de l'Espagne.

Supposons, — hypothèse bien invraisemblable, — le triomphe fi-

nal de l'Allemagne. Vous connaissez les aspirations d'expansion de ce pays. Ses visées sur les Canaries et les Baléares ne sont plus, depuis longtemps, un mystère. Victorieuse, elle mettrait immédiatement la main dessus. Et peut-être ses ambitions ne s'arrêteraient-elles pas là. L'éventualité d'un Gibraltar allemand n'a rien d'impossible.

N'est-ce pas l'évidence ?

Pour le moins, les petits peuples neutres européens pouvaient se dire, au début de la guerre, qu'une défaite de l'Entente serait immédiatement suivie de leur asservissement économique au profit de l'Allemagne, asservissement dont elle avait savamment jeté les bases avant les hostilités par sa patiente et insidieuse infiltration commerciale, financière et industrielle, et par l'odieuse organisation, en pleine paix, de l'espionnage et de la désorientation de l'opinion dans les pays dont elle sollicitait la clientèle, et dont elle recevait la plus large et la moins méfiante hospitalité.

Quoi qu'il en soit, le fait même de la guerre et l'attitude des neutres constituent certainement deux échecs pour les idées pacifistes. Mais les événements ont travaillé pour elles, et nous allons voir que le pacifisme a le droit d'inscrire à son profit une victoire aussi importante en elle-même que par les résultats qui peuvent en découler.

La guerre actuelle a provoqué, en effet, sur un point essentiel, un mouvement d'opinion que l'on peut dire presque unanime. Dans tous les partis en France, chez tous les peuples, dans la presse de tous les pays, des voix de penseurs et d'hommes politiques se sont élevées pour déclarer que la paix qui succédera à cette guerre doit être une *paix durable*, et beaucoup, parmi ces nouveaux pacifistes, étaient, avant les hostilités, persuadés de l'utilité et de l'éternité de la guerre.

Le 14 août 1914, M. Viviani, alors président du Conseil des ministres et ministre des Affaires étrangères, écrivait à M. le ministre de la Guerre pour lui annoncer la création du *Bulletin des Armées de la République*, et il s'exprimait ainsi en s'adressant aux jeunes gens :

Tournez-vous vers l'avenir : vous y verrez l'Europe affranchie de la plus abjecte tyrannie, la *paix assurée*, la résurrection du travail dans le bonheur et dans l'amour.

Dans ce même *Bulletin des Armées de la République*,

M. Paul Deschanel, qui, remarque *La Paix par le Droit*, avait, quelques années plus tôt, « attaqué avec aigreur le Congrès pacifiste de Nîmes », écrivait magnifiquement :

Vous ne défendez pas seulement vos foyers, votre honneur ; vous défendez l'indépendance de l'Europe, la civilisation, le droit, la conscience humaine. Demain, quand vous aurez triomphé, l'Europe respirera ; *elle ne vivra plus dans une perpétuelle alerte. Le fruit du labeur des peuples n'ira plus s'engloutir dans les œuvres de mort.*

Ce sont des idées analogues que M. Lavisse exprimait, quelques jours plus tard, dans ce même *Bulletin des armées*.

Le 27 août, M. André Tardieu, qui fut toujours un adversaire du pacifisme, écrivait dans le *Temps* :

... Aussi bien, la révolte de la conscience universelle se double de la conviction très nette que l'invasion nouvelle des Barbares qui veulent terroriser le monde par le meurtre, le pillage et l'incendie, sera LA DERNIÈRE.

Le 31 août, on pouvait lire, également dans le *Temps* :

Quoi qu'il arrive, il est impossible que la civilisation périsse... En combattant pour ses foyers, la France, grandie par l'épreuve, combattra pour le droit, pour la liberté, pour la PAIX DU MONDE.

Le 10 septembre, la *Petite Gironde*, qui comptait parmi les plus acharnés adversaires du pacifisme dans la grande presse de province, affirmait :

C'est l'ère radieuse de paix et de concorde universelle qui va s'ouvrir, après que les nations alliées auront définitivement écrasé les Barbares Teutons.

Dans l'*Action Française* du 29 septembre, M. Ch. Maurras, l'un des plus fougueux militaristes, reniait lui aussi la guerre, dont il avait maintes fois célébré les vertus :

La guerre, hélas ! oui, *mais en vue de la paix, de la* PAIX DURABLE et prospère, non de ces perpétuels recommencements auxquels voudraient nous exposer une politique d'irréflexion et d'écervellement.

De son côté, l'*Autorité* précisait :

Oui, la guerre pour la paix, *pour avoir une paix longuement assurée* et ne plus vivre écrasés par une surenchère folle des armements.

Le 3 septembre, le *New York Times* avait publié une

lettre de M. Charles W. Eliot, membre du Corps des trustes de la Dotation Carnegie pour la paix internationale et Président honoraire de l'Université Harward. En voici la conclusion :

Toute l'histoire de la liberté américaine nous interdit donc d'être moralement indifférents au résultat de cette lutte. *Si elle se termine dans le sens où elle doit se terminer, la guerre actuelle peut très bien sonner le glas du militarisme*, et, qui sait? LA CRÉATION DE LA PAIX DU MONDE SOUS LES AUSPICES DE LA COUR DE LA HAYE.

Dans son article inaugural, un nouveau magazine anglais, *The Illustrated War*, publiait une lettre de l'illustre écrivain H. G. Wells, qui se terminait ainsi :

Cette guerre est déjà la plus grande guerre de l'histoire. Ce n'est pas une guerre des Nations, c'est la guerre de l'Humanité. C'est une guerre dont le but est d'exorciser une folie mondiale et de mettre fin à une ère. *Cette guerre est une guerre de paix.* SON BUT EST LE DÉSARMEMENT. *Son but est un règlement qui mettra fin pour toujours aux armements. Tout soldat qui combat maintenant contre l'Allemagne est un croisé contre la guerre. Cette guerre, la plus grande de toutes, n'est pas une guerre comme les autres*, C'EST LA DERNIÈRE GUERRE.

Un an plus tard, le 3 novembre 1915, M. Briand, appelé à constituer un ministère de Défense nationale, donnait lecture au Parlement de la Déclaration ministérielle, à la suite de laquelle la Chambre votait un ordre du jour de confiance par 515 voix contre 1, autant dire à l'unanimité. Voici la péroraison de cet important document :

La France est debout, l'épée à la main, se battant pour la civilisation et l'indépendance des peuples. *Quand elle abaissera son épée, c'est qu'elle aura obtenu toutes les garanties* D'UNE PAIX DURABLE, *d'une paix solide*; c'est que, par cette paix, donnée au monde par la France et ses alliées, toute arrière-pensée de domination tyrannique aura désormais fait place à l'idée du progrès dans la civilisation par la liberté des peuples jouissant de leur pleine autonomie.

Voilà, Messieurs, la paix vers laquelle s'en vont les soldats de France, la seule qui soit digne de nous, la seule dont il puisse être question.

De son côté, le socialisme international et français n'a pas envisagé autrement la question de la paix mondiale.

La conférence des socialistes des pays neutres, réunie à La Haye du 31 juillet au 2 août 1915, sur l'initiative du Bureau socia-

liste international, fut peu importante, puisqu'elle ne compta que 10 délégués. Seuls y furent représentés les Pays-Bas, la Belgique, la Suède, le Danemark, les Etats-Unis et la République Argentine. La Norvège, la Suisse et le Luxembourg ne purent y figurer, le gouvernement allemand ayant mis obstacle au passage de leurs délégués. Quant au délégué espagnol, il n'avait pu arriver à temps, le paquebot qu'il devait prendre à Harwich ayant été torpillé dans la mer du Nord. Néanmoins, comme le dit *La Paix par le Droit*, cette manifestation constitue, en somme, depuis la guerre, « la première expression collective du socialisme international », et, à ce titre, il convient de ne pas la passer sous silence. Le Suédois Hjalmar Branting y insista avec force pour que le parti socialiste international précisât son programme à propos de toutes les questions issues de la guerre, et nous lisons, dans la déclaration finale, qui fut votée à l'unanimité :

Les points importants de ce programme sont : L'arbitrage obligatoire dans le cadre du droit international, *la diminution générale des armements jusqu'au désarmement*, la suppression de la diplomatie secrète, le contrôle parlementaire sur la politique étrangère, et la reconnaissance du droit des peuples de librement disposer d'eux-mêmes.

Le Conseil National du Parti socialiste français se réunit à Paris, le 6 août 1915. La motion qui fut votée à une grosse majorité, après « avoir enregistré les efforts constants de certaines fractions de la Social-Démocratie allemande pour se dégager de la politique impérialiste », rappelle les principes fixés par l'Internationale elle-même, parmi lesquels :

4° Examen et proclamation des responsabilités aux origines de la guerre et garanties à exiger pour *l'établissement d'une paix durable*.

A son tour, le 22 septembre 1915, le groupe socialiste de la Chambre résumait ses principes dans une déclaration qui fut lue à la tribune et qui préconisait « l'indépendance des nations » et « l'organisation de la justice internationale dans une *paix durable* ».

Nous pourrions encore enregistrer beaucoup d'autres opinions de penseurs et d'hommes politiques, comme MM. G. Hanotaux, Asquith et Llyod George, ou de groupes constitués,

favorables à l'établissement d'*une paix durable* : arrêtons là ces citations. Celles-ci sont suffisantes pour permettre d'affirmer qu'un mouvement mondial s'est nettement dessiné contre la guerre. Elles démontrent aussi qu'on s'était peut-être trop pressé de porter le pacifisme en terre : c'est une revanche sur laquelle ne comptaient certainement pas ses adversaires.

Le pacifisme a d'autant plus le droit de s'enorgueillir de cette revanche qu'elle a été acquise précisément pour les raisons morales et sociales sur lesquelles il n'a cessé de baser son action. Dans un article intitulé « La voie droite », et qu'a publié *La Paix par le Droit* du 10-25 octobre 1914, M. Th. Ruyssen écrivait :

C'est le fait dominant de l'heure présente que la guerre rougit d'elle-même ; nul n'ose plus la défendre comme une loi sociale ou comme une source de vertus morales; on l'excuse à condition qu'elle disparaisse, anéantie par ses propres excès.

Si M. Th. Ruyssen avait le droit de constater, trois mois après l'ouverture des hostilités, l'unanime réprobation de la guerre, il est de toute évidence que les événements ont accentué la force de cette réprobation.

C'est en effet l'excès des atrocités et des crimes commis par les hordes germaniques qui a fini par soulever contre la guerre la conscience universelle. Les neutres eux-mêmes qui, au début, n'avaient eu ni la clairvoyance ni le courage de protester, n'ont pu faire autrement que de s'indigner des attentats répétés de la barbarie teutonne. Le monde entier a dû se convaincre que, suivant l'expression de M. G. Blanchon, « l'avenir pouvait nous réserver des spectacles à faire frémir », et la conscience universelle a tressailli d'horreur. Dès lors, si cette unanimité contre les excès et la malfaisance morale de la guerre est la justification du pacifisme, elle est aussi, et surtout, un grand fait social, parce qu'elle cautionne solennellement les nations de l'Entente comme les champions de la civilisation et de l'Humanité.

Et voici que, par surcroît, la révolution russe et la déclaration de guerre des Etats-Unis à l'Allemagne sont venues apporter aux nations qui luttent contre la barbarie l'appoint d'une nouvelle force morale et sociale, et ouvrir les plus larges horizons à la possibilité de la pacification générale.

On a pu regretter, et je l'ai moi-même exprimé dans mon étude « Le machinisme, le progrès et la morale », que M. le président Wilson se soit embarrassé pendant si longtemps de scrupules juridiques excessifs pour discuter avec la duplicité allemande. Mais j'avais pris soin de faire observer en même temps que les Etats-Unis se trouvaient dans une situation particulière. C'est ce que M. G. Hanotaux, président du Comité « France-Amérique », a clairement expliqué dans une interview qu'il a accordée à l'un de nos confrères parisiens après la déclaration de l'état de guerre par le Congrès américain.

Le président Wilson, a-t-il dit, a eu, en cette circonstance unique, un double rôle qu'il a rempli admirablement. En premier lieu, il a eu à faire en quelque sorte l'éducation internationale du grand peuple qui s'était abrité jusqu'ici derrière la doctrine de Monroe. Si cette entreprise n'avait pas été conduite avec la patience, la logique et le sang-froid extraordinaire qu'y a mis le Président Wilson, l'opinion américaine eût été en quelque sorte coupée en deux et nous n'aurions pas la belle unanimité de sentiments et de vœux qui accompagne la volonté et les actes du gouvernement américain. L'autre partie du rôle qui incombait au Président était d'être, devant le peuple américain, devant l'opinion universelle et devant l'Histoire, la voix de l'Amérique. Son message est un morceau incomparable d'éloquence profonde et de vision prophétique : le monde de demain se conformera, dans ses grandes lignes, aux directions données par le Président Wilson. La vague de la démocratie sort, à son appel, des profondeurs où elle sommeillait encore, elle balaiera les despotismes militaires et les castes guerrières : tout est clair, maintenant : le combat est engagé entre la liberté et la servitude.

En dehors de ce que M. G. Hanotaux définit si heureusement « l'éducation internationale » du peuple américain, quelle a été, en effet, l'idée directrice de M. le président Wilson? Ce fut de donner l'élan à « la vague de la démocratie », et de la jeter contre « les despotismes militaires et les castes guerrières ». En ceci, il s'avérait essentiellement logique et américain puisqu'il cherchait à dresser contre ces despotismes la passion de la liberté si profondément ancrée dans la conscience fédérale. Du même coup, son action dépassait les frontières des Etats-Unis, puisqu'elle était un appel à toutes les démocraties contre tous les autocratismes.

Si l'on étudie de près les paroles et les actes de M. le prési-

dent Wilson depuis le jour où il commença à échanger des notes avec le gouvernement allemand, sa politique apparaît, ainsi que le dit M. G. Hanotaux, comme un modèle « de patience, de logique et de sang-froid extraordinaire ».

Vers la fin de 1916, au banquet offert par le Comité démocratique des Deux-Cents, à l'occasion de l'inauguration de l'éclairage permanent de la statue de la Liberté dans la rade de New-York, M. Wilson avait dit textuellement :

La paix ne sera donnée au monde qu'avec la liberté. Avec tout le respect qui est dû aux représentants des nations qui sont gouvernées autrement que la nôtre, peut-être puis-je me permettre de dire que *la paix ne peut pas venir tant que les destinées des hommes sont déterminées par de petits groupes guidés dans leurs desseins par des motifs égoïstes.*

Trois mois plus tard, dans une réunion privée du Comité démocrate, M. Wilson est revenu sur la même idée :

La guerre qui désole l'Europe, a-t-il dit, ne fut pas provoquée par les peuples intéressés, mais éclata en dépit de leurs désirs et de leur volonté. Le cas de l'Alsace-Lorraine est typique et montre les causes de guerre qu'il faut éviter si l'on veut une paix durable.

Sous leur forme étudiée et courtoise, que sont ces déclarations, sinon un avertissement aux gouvernements autocratiques et un « appel à la vague de la démocratie » ? M. Wilson dressait ainsi, en face des « petits groupes aux motifs égoïstes qui déterminent les destinées des peuples », le droit imprescriptible de ces peuples à se gouverner eux-mêmes et à décider de ce qu'il y a de plus grave dans leur existence nationale, c'est-à-dire de la paix et de la guerre. En face du pouvoir abusif des gouvernements autocratiques, il affirmait solennellement le droit des démocraties. Il l'a affirmé plus solennellement encore dans son inoubliable message au Congrès du 3 avril 1917 quand il a dit :

Le monde doit être réservé à la démocratie... Une menace pour la paix et la liberté gît dans l'existence des gouvernements autocratiques soutenus par des forces organisées, entièrement contrôlées par leur volonté et non par celle de leurs peuples.

Et encore :

Un solide concert pour la paix peut être maintenu seulement par les nations démocratiques. Seuls les peuples libres peuvent maintenir l'honneur net.

Et c'est pourquoi, toujours logique avec lui-même, M. Wilson a tenu, dans son message, à séparer le peuple allemand de son gouvernement.

Or, cet avertissement qu'au banquet des Deux-Cents, M. Wilson jetait aux gouvernements autocratiques, le peuple russe y répondait trois mois après en balayant le tsarisme. Et voici que le vent de la liberté souffle avec tant de force sur le monde, que le Kaiser lui-même promet le suffrage universel au peuple prussien ! Manœuvre du désespoir, qui ne trompera personne ! Les roublardises apeurées de Guillaume II seront impuissantes à arrêter « la vague de la démocratie » que M. Wilson a lancée avec tant de précision sur « les despotismes militaires et les castes guerrières ».

Et, du même coup, les nations de l'Entente reçoivent le secours d'une force morale et sociale irrésistible. « Liberté, démocratie, humanité », telle est désormais la devise inscrite sur leurs drapeaux. Du même coup, aussi, cette guerre a acquis son véritable sens : elle est la guerre pour la suppression de la guerre et pour l'émancipation des peuples.

En tout état de cause, et ce sera le résumé de la seconde partie de notre étude, la confrontation du pacifisme avec les événements de la guerre n'aboutit pas à la faillite de ceux qui croient à la possibilité de la paix universelle. Au contraire, ces événements ont amené dans leurs rangs beaucoup d'adversaires parmi les plus acharnés de la veille. La guerre, loin d'acquérir, de la tourmente que nous traversons, une consécration doctrinale ou de fait, a réalisé contre elle-même le soulèvement de la conscience humaine. Comme le dit si justement M. Th. Ruyssen : « La guerre rougit d'elle-même ; nul n'ose plus la défendre comme une loi sociale ou comme une source de vertus morales, et on l'excuse à condition qu'elle disparaisse, anéantie par ses propres excès. » L'œuvre du pacifisme n'est pas périmée, elle ne fait que commencer.

III

Mais, si l'œuvre du pacifisme ne fait que commencer, il reste qu'il faut la mener à bien. La route est longue encore, combien glissante, difficile, accidentée et dangereuse ! Certes, l'armée pacifiste possède, d'ores et déjà, des cadres et une

organisation qui ont fait leurs preuves. Elle aura, en outre, désormais, le précieux appui de sympathies et de bonnes volontés qui lui avaient manqué jusqu'ici. Elle sera également soutenue, poussée, par le consentement quasi unanime des peuples, et l'assentiment, il convient de l'espérer, de presque tous les gouvernements. Ce sont des conditions singulièrement favorables. Mais le problème est des plus complexes et, de toute évidence, on s'illusionnerait gravement si on croyait qu'il sera facile à solutionner. Sans parler des sacrifices qui devront être vraisemblablement consentis par certaines nations, il y aura une mise au point d'une délicatesse extrême, et enfin, et surtout, une organisation dont la difficulté saute aux yeux. Il s'agit en effet de fonder la paix universelle sur des bases définitives, de s'arranger pour qu'elle ne soit plus troublée, pour qu'elle ne puisse plus être troublée, et, par suite, de promulguer des règles qui obligeront tous les peuples, et, par conséquent, des sanctions efficaces contre ceux qui seraient tentés de les enfreindre. La tâche est ardue et redoutable. Il va de soi que je ne saurais prétendre à indiquer une méthode aux futurs congressistes, pas plus qu'à préciser les bases et les moyens sur lesquels et par quoi pourrait être établie la pacification générale. Mais cette étude ne serait pas complète si je n'indiquais les idées émises à ce propos au cours de la guerre actuelle, et qui sont, en quelque sorte, les premiers jalons de l'œuvre de demain.

Dans son numéro des 10-25 septembre 1915, *La Paix par le Droit* formulait son « programme minimum » et demandait aux Sociétés de la Paix, à la fin des hostilités, de défendre devant les autorités compétentes les trois principes suivants :

1° Reconnaissance et application la plus large du principe des nationalités ;

2° Achèvement de l'œuvre juridique des Conférences de La Haye ;

3° Constitution d'une libre *Société des nations* pacifiques résolues à soumettre tous leurs différends sans exception à l'arbitrage et à mettre leurs forces coalisées au service de la paix générale.

Remarquons, en passant, que c'est à *La Paix par le Droit* que revient la paternité de cette formule « La société des nations », qui, depuis, a été adoptée par tous ceux qui se sont occupés de la paix future.

En tous cas, le troisième paragraphe pose nettement le principe des sanctions internationales contre ceux qui seraient enclins à attenter à la paix. M. Th. Ruyssen, en expliquant ce programme minimum, et, après avoir célébré « une Europe où, selon le vœu naguère exprimé par Sir Edward Grey, toutes les nationalités recouvreraient licence de développer librement leur vie nationale, où le droit de la paix et le droit de la guerre, ébauchés par les Conférences de La Haye, seraient complétés et respectés », M. Th. Ruyssen ajoutait :

La paix et la justice y seraient assurées... à condition que les puissances signataires des Conventions internationales se sentissent obligées par leur signature.

Or, nous savons trop, depuis les premiers jour d'août 1914, que « les chiffons de papier » n'embarrassent pas également tous les hommes d'Etat ; nous savons que, dans les cas gênants, certains sont prêts à invoquer la maxime justificatrice de tous les crimes volontaires : « Nécessité n'a pas de loi ». C'est pourquoi, au respect des nationalités et au développement du droit international, nous avons ajouté l'expression d'un troisième vœu, qui répond au cas où le droit commun des nations ne suffirait pas à garantir la paix contre les entreprises des gouvernements de vol et de violence.

POURQUOI, EN EFFET, LES CONFÉRENCES DE LA HAYE N'ONT-ELLES ACCOMPLI QU'UNE OEUVRE IMPARFAITE ?

C'est qu'elles n'ont fait, de l'arbitrage, de la conciliation et des bons offices, que des procédures, sans doute recommandables, mais absolument facultatives, dont l'emploi est laissé à la bonne volonté et à la sagesse des nations.

Puis, après avoir observé que « si, dans les prochaines conférences diplomatiques, la tradition est encore admise, qui veut que l'unanimité soit acquise pour donner aux votes un caractère obligatoire, il suffira d'un Etat récalcitrant pour battre en brèche la bonne volonté concordante de tous les autres », M. Th. Ruyssen « indiquait qu'il est d'ailleurs à craindre qu'au lendemain d'une guerre qui laissera dans les âmes des germes de haine et de méfiance durables, les ententes universelles en vue de fonder la paix sur le droit ne soient longtemps impossibles. Une insurmontable et mutuelle suspicion pèsera longtemps sur les relations des groupes de puissances ».

Puis il ajoutait :

Dès lors, il ne restera aux puissances sincèrement attachées à la justice et à la paix qu'à se syndiquer pour les défendre à leur profit

et, au besoin pour les imposer autour d'elles. Ce que n'a pu faire encore un contrat universel liant entre elles les nations civilisées, une coopération libre des Sociétés politiques attachées à un même idéal de civilisation dans la paix pourra le réaliser. Les Etats pacifiques pourront s'assurer entre eux contre la guerre comme les particuliers contractent des assurances mutuelles contre le vol, l'incendie ou le naufrage.

Le jour où cette coopération des forces de paix contre les forces de guerre serait réalisée, une paix durable le serait aussi, car l'immense majorité des Etats la veut aussi.

Remarquons ici que cette assurance mutuelle des Etats pacifiques contre la guerre est, diront les adversaires du pacifisme, une manière de combattre la guerre par la préparation à la guerre, une paix armée qui, selon toute probabilité, pèserait lourdement sur les épaules des peuples, puisque les nations anti-pacifiques, en se livrant à des débauches d'armement, forceraient les nations pacifiques à s'armer en conséquence. Ne pourrait-on pas voir là un échec même à la limitation des armements? J'y reviendrai tout à l'heure.

Quoi qu'il en soit, M. Th. Ruyssen a eu raison de poser le principe des sanctions internationales contre les futurs violateurs de la paix, car il est certain, surtout dans les années qui suivront la guerre actuelle, qu'il sera difficile, sinon impossible, d'obtenir l'adhésion de tous les gouvernements à l'arbitrage obligatoire, et, si on l'obtenait, de s'assurer de la sincérité durable de tous les contractants. M. Th. Ruyssen n'est pas le seul à l'esprit de qui se soit imposée cette nécessité des sanctions internationales. Le 14 septembre 1916, à la rentrée du Parlement, M. Briand a dit en propres termes :

Nous voulons la paix par la victoire, une paix solide, GARANTIE CONTRE TOUT RETOUR DE VIOLENCE PAR DES SANCTIONS INTERNATIONALES APPROPRIÉES.

C'est cette obligation de « sanctions internationales appropriées » pour garantir une paix durable qu'ont nécessairement proclamée, en substance, les personnalités politiques, les écrivains, les Sociétés politiques ou autres, dont nous avons reproduit les opinions, les déclarations ou les discours. Elle s'impose en effet comme la condition d'efficacité *sine quâ non* de l'établissement de la paix universelle, ou, pour le moins, de l'augmentation des chances d'éviter la guerre. Et il

faut croire, au surplus, que la possibilité de cette assurance mutuelle des nations pacifiques contre les peuples de proie a une valeur réelle, puisque l'un des chefs de groupes du Reichstag, le fougueux pangermaniste Bassermann, à propos des offres de paix formulées le 15 décembre 1916 par le Chancelier, a énergiquement protesté contre les tendances qui, en Allemagne même, envisagent la constitution de tribunaux internationaux d'arbitrage comme l'un des buts de la guerre: à plus forte raison M. Bassermann est-il l'adversaire irréductible des sanctions qui pourraient suivre la violation des décisions de ces tribunaux. Et c'est évidemment l'opinion, non moins irréductible, du maréchal Hindenburg, qui, ensuite, dans une interview que lui prit un rédacteur du *World*, s'est déclaré également opposé à un arbitrage international entre les nations. Voilà qui traduit la véritable pensée de l'Allemagne. Mais cela ne fait que confirmer la nécessité des sanctions internationales éventuelles contre les futurs violateurs de la paix.

Admise, par conséquent, et il est impossible de ne pas l'admettre, cette obligation des sanctions internationales, la nécessité de l'organisation d'une force internationale en découle naturellement, et l'on aperçoit tout de suite les difficultés qu'elle rencontrera. Elle entraîne d'abord le maintien des armées permanentes dans chacun des Etats contractants de l'assurance mutuelle contre les risques de guerre (1). Elle entraîne donc la continuation des armements, et, par suite, l'obligation, pour les Etats pacifiques, de perfectionner l'art de tuer afin de n'être pas dépassés par les nations de proie. Elle les oblige encore à l'intensification de leur sauvegarde économique, donc à une guerre économique, pour ne pas enrichir leurs adversaires, et pour que les ressources dont ils disposent eux-mêmes ne servent pas à alimenter les industries de guerre de ceux-ci. Ensuite, il faudra répartir les charges militaires au prorata des forces respectives de chaque associé, aider les plus faibles à suivre les progrès des armements et à construire les ouvrages stratégiques reconnus indispensables. Que de difficultés dont il convient de ne pas se dissimuler la complexité et l'énormité!

(1) Dans le *Mercure* du 16 février 1917, pages 736, 737, 738, M. Henri Mazel a exposé les idées developpées à ce sujet par M. Gaston Moch dans sa brochure « *La Garantie de la Société des Nations* » (Marcel Rivière, éditeur).

A telles enseignes qu'on pourrait même se demander si l'organisation de cette assurance mutuelle des Etats pacifiques contre les risques de guerre n'aboutirait pas, en fin de compte, à créer des charges nouvelles, à augmenter la surenchère des armements et à développer le militarisme chez les peuples qui n'en sont pas encore infectés.

Mais, pour difficile que soit la tâche, il faut reconnaître, à y regarder de près, que les craintes que nous venons de formuler, si elles doivent inciter à un examen attentif de la question, ont des chances pour ne pas représenter des périls insurmontables. D'abord, on n'endigue que difficilement des courants d'opinion tels que celui qui, depuis le début des hostilités, emporte irrésistiblement contre la guerre le sentiment quasi unanime de l'immense majorité des peuples. Ensuite, la conscience humaine est désormais assez éclairée pour comprendre que l'excellence d'une œuvre se mesure souvent aux difficultés qu'elle rencontre, et pour ne pas se rebuter contre elles. Elle est également assez élargie, au sens de la solidarité sociale et de la compréhension des intérêts généraux, pour saisir que l'établissement de la paix universelle concorde avec les intérêts moraux et les intérêts matériels particuliers, comme aussi avec le bien de l'Humanité. D'autre part, l'expérience a démontré que l'assurance mutuelle et la coopération entre individus, pourvu qu'elles soient méthodiquement entreprises et scientifiquement conduites, ont toujours procuré à leurs adhérents l'économie dans les dépenses générales, la qualité et le bon marché des produits, et l'on ne voit pas pourquoi, sociologiquement et économiquement parlant, l'assurance mutuelle contre les risques de guerre n'aurait pas des résultats analogues à ceux auxquels ont abouti les autres assurances procédant du même principe.

Mais, ce qu'il importe d'ajouter, c'est que les nations contractantes de l'assurance contre les risques de guerre bénéficieraient d'avantages moraux d'une indiscutable importance, qui devraient avoir des résultats pratiques décisifs. D'abord, elles se sentiraient très fortes : si elles ne barraient pas la route à la guerre, elles seraient assurées de la victoire. C'est l'une des erreurs de l'Allemagne de ne s'être pas rendu compte qu'un peuple, ou une coalition comme celle à laquelle elle commande, est incapable de vaincre une coalition plus nom-

breuse, à plus forte raison une coalition quasi-mondiale, et c'est sa suprême folie de s'être identifiée avec l'esprit de guerre et de conquête, d'avoir pensé qu'elle en imposerait au monde par sa barbarie et ses crimes, et d'avoir déchaîné contre elle la protestation de l'Humanité civilisée. Ensuite la Société des nations pacifiques posséderait une arme d'une précision et d'une efficacité indiscutables dans le blocus rigoureux et, cette fois, intégral, des nations de proie. Dès lors, se sentant confiantes en elles-mêmes, les nations syndiquées puiseraient dans le sentiment de leur force la certitude de leur sécurité. Elles seraient plus énergiques, plus résolues, plus fermes dans leurs vues et dans leurs décisions comme dans l'exécution de leurs desseins, et il est probable qu'elles en imposeraient aux nations de proie. Enfin, elles auraient le sentiment que leur œuvre est juste et bonne, et elles y puiseraient une énergie nouvelle.

L'assurance mutuelle des nations pacifiques contre la guerre reste donc, en dernière analyse, à défaut de la possibilité de de la pacification générale par consentement unanime de tous les gouvernements, la solution possible de la question de la suppression de la guerre. Par avance, les chefs du pangermanisme ont protesté contre elle : c'est une bonne raison pour croire que, si difficile soit-elle à réaliser, elle peut passer dans le domaine de la réalité et qu'elle a des chances pour être efficace, puisqu'ils la redoutent.

IV

Toutefois, il ne faut pas se dissimuler, comme le prévoit M. Th. Ruyssen, que, vraisemblablement, la guerre actuelle laissera après elle « dans les âmes des germes de haine et de méfiance durables » qui compliqueront l'œuvre de la pacification générale. C'est également l'avis du professeur de philosophie dont j'ai parlé au début :

Quant à l'idéal théorique du pacifisme continental, m'écrivait-il, il peut encore être admis si les peuples apprennent à mieux se connaître et veulent rompre avec le patriotisme de vendetta, en réglant une fois pour toutes les questions d'honneur et de droit que cette grande guerre n'a fait qu'accroître et compliquer, car la guerre actuelle aura-t-elle cette conséquence ? Qui pourrait dire oui, qui pourrait dire non ? Oui, si le règne de la Raison arrivait enfin. Mais la Raison, mère du vrai progrès social, doit compter avec trop d'obstacles

séculaires, entre autres et par-dessus tout la haine atavique des races entre elles et les mensonges de ceux qui les dirigent, mensonges, hélas, parfois nécessaires au salut du troupeau... Jean-Jacques n'avait pas tout à fait tort en disant que, au fond, la civilisation historique était partie du mauvais pied. Mais pouvait-elle partir du bon? La Raison pouvait-elle s'imposer, au début, comme souveraine, à des êtres instinctifs et pétris d'égoïsme naturel? Rêver d'une réorganisation générale de la vie économique et politique, n'est-ce pas encore qu'un rêve?

Je vous avoue que, pour ma part, je suis porté à croire que la guerre, sous une forme ou sous une autre, est, en réalité, une triste mais inéluctable fatalité pour bien des années encore.

Voilà des conclusions fort pessimistes ! Mais qui pourrait dire que la Raison n'est pas en train de surmonter « les obstacles séculaires »? Quelle sera la portée réelle du mouvement d'opinion mondiale en faveur de la paix? Il est permis de penser que, né du plus terrible cataclysme de l'histoire, il a atteint les couches les plus profondes de la conscience populaire et qu'il survivra à la tourmente. C'est même une certitude. Ce sera le devoir des pacifistes d'entretenir cette flamme sacrée et de faire en sorte qu'elle ne s'éteigne plus. Cet état d'âme de la conscience universelle est, en tous cas, si évident et si impressionnant, qu'il s'est imposé à la vigilance de M. Wilson. Bien avant le message du 3 avril 1917, il avait compris que, désormais, aucun peuple, et en particulier les Etats-Unis, ne saurait rester neutre en présence d'un conflit armé, et que, par la force des choses, parce que toutes les nations sont interdépendantes les unes des autres par l'échange des idées et des produits, comme par la solidarité des intérêts moraux et matériels, il ne peut plus se déclarer une guerre qui ne soit en même temps une guerre mondiale. C'est évidemment à cette conviction qu'il obéissait, de même qu'à son désir d'éviter à l'humanité des atrocités pires que celles dont nous sommes les témoins, lorsque, au cours de sa campagne présidentielle, dans le grand discours qu'il prononça à Cincinnati, il aborda résolument la question de l'assurance internationale contre les risques de guerre :

Ce qu'il nous faut, a-t-il affirmé, et que nous n'avons pas encore, c'est une *Société des nations*. Il faut arriver à former une Société des nations : non pas subitement, non pas par la contrainte, non

pas en insistant d'une façon hostile sur ce que nous demandons, mais en prouvant que c'est là *une nécessité des temps*.

M. Wilson n'a, depuis ce discours, perdu aucune occasion de revenir sur cette conception.

Eh bien, pourquoi cette Société des nations pacifiques ne se constituerait-elle pas? La nécessité de sa constitution se précise en effet avec une force plus irrésistible quand on connaît la pensée de derrière la tête de l'Allemagne, son vrai but sociologique, économique et politique.

Il convient de méditer à cet égard la brochure *Mitteleuropa* (l'Europe centrale), du pangermaniste Naumann, qui provoqua de l'autre côté du Rhin les commentaires les plus passionnés. Laissons ici la parole à M. Gabriel Séailles qui a publié sur ce sujet, dans la *Dépêche* de Toulouse, un remarquable article dans lequel il a expliqué la conception et la théorie de Naumann, et dont voici les principaux passages :

Que demandent ceux qui proposent pour « fin de guerre » la constitution d'une Europe centrale ? La guerre actuelle, suivant eux, marque un moment dans l'évolution des Sociétés humaines. La période des Etats indépendants et souverains, dont les luttes remplissent l'histoire, est désormais dépassée. Nous assistons à la formation de groupements humains qui ne sont plus enfermés dans les limites étroites des Etats nationaux. Jusqu'ici, trois de ces grands systèmes sont déjà constitués : l'Empire britannique (32,4 millions de kq., 425 millions d'habitants) ; la Russie (25 millions de kq., 170 millions d'habitants) ; les Etats-Unis (9 millions 386.000 kq., 107 millions d'habitants). En face de ces empires géants, les puissances d'autrefois, France, Italie, Espagne, et à plus forte raison les petits Etats, Belgique, Hollande, Scandinavie, ne sauraient s'obstiner dans leur isolement. La faiblesse réelle ne laisse qu'une souveraineté nominale.

Cette concentration des peuples, comme celle du capital, est une loi des choses, une nécessité naturelle, qu'on peut déplorer, contre laquelle il est puéril et vain de se révolter. Cette loi impose à l'Allemagne une politique à laquelle elle n'est plus libre de se soustraire. Enfermée dans ses frontières, livrée à ses propres forces, l'Allemagne, avec ses 70 millions d'habitants, n'est encore qu'un Etat moyen qui ne peut jouer dans le monde qu'un rôle secondaire. Il lui reste, en groupant autour d'elle des peuples qui s'associent à ses destinées, de créer un vaste système, dont elle soit le centre et qu'elle anime de son esprit. A cette seule condition elle pourra traiter d'égal à égal

avec l'Angleterre, la Russie, les Etats-Unis, et prendre dans le monde la place qu'elle mérite d'y occuper.

L'Allemagne demande à ses alliés d'aujourdhui de s'unir à elle dans une conspiration permanente. Dans cette association elle donne plus qu'elle ne reçoit, elle apporte sa méthode, sa science, sa technique, tout ce qui a fait sa prodigieuse expansion économique dans la paix, son invincible résistance dans la guerre. Elle n'a pas opposé les grandes forces sociales ; elle les a fait concourir. Elle a instruit l'ouvrier, elle l'a élevé « au type normal de l'homme moyen » ; par les lois sociales elle l'a associé à la prospérité de l'Empire ; elle a fait de son patron non pas l'exploiteur rapace, mais l'homme compétent, le directeur technique, qui voit son entreprise dans l'ensemble du travail national et son intérêt propre dans son rapport à l'intérêt collectif. « La classe ouvrière organisée, dit M. Naumann, étroitement liée à nos employeurs scientifiquement dressés, à nos directeurs de syndicats, à nos conseillers privés et à nos officiers, forme au total une société qui n'est pas la plus aimable, ni la plus amusante qu'on puisse trouver, mais qui constitue le machinisme humain le plus efficace, le plus précis, le plus durable. »

Dans la guerre, la même méthode — discipline collective, hiérarchie fondée sur la compétence, subordination de l'individu à la tâche commune, organisation de tous les efforts en une action concertée— a permis de résoudre, dans les circonstances les plus difficiles, les problèmes administratifs les plus redoutables. La preuve est faite : « Après la guerre, personne ne demandera à revenir à l'individualisme économique de jadis, chacun demandera plus d'organisation, plus de socialisme, des institutions plus centralisées et plus rationnelles. » L'Europe Centrale ne fera qu'étendre à tous les peuples qui se grouperont en elle les bienfaits de l'organisation économique et sociale, qui portera au maximum leur richesse et leur puissance.

Il faut savoir rendre justice même à ses ennemis et nous reconnaissons sans embarras que les conceptions de M. Naumann ne sont dépourvues ni de vérité économique ni de logique. Mais elles procèdent de la fourberie allemande qui se base sur des idées justes pour les déformer au bénéfice de ses buts inavoués. Leur réalisation ne serait en réalité que la reprise de la pénétration économique de l'Allemagne en vue de l'asservissement politique des peuples. De fait, M. Naumann souffle à l'Allemagne, en désespoir de cause, et en prévision d'une défaite, un moyen détourné d'atteindre pacifiquement ses buts de guerre. A ce point de vue la publication de la brochure a été jugée par les pangermanistes comme une impru-

dence. Elle prouve, en tous cas, que l'Allemagne n'est opposée à la constitution d'une Société des nations pacifiques que parce qu'elle prétend en constituer une autre au profit de sa domination mondiale. Sous son étiquette économique, cette Société des nations de proie serait une menace perpétuelle contre la paix.

Et M. Gabriel Séailles continue d'expliquer avec une lucidité merveilleuse :

La constitution d'un vaste système politique qui gravite autour d'elle ne va pas pour l'Allemagne sans renoncement ni sacrifice. L'idéal n'est plus national, il n'est plus de porter toujours plus loin, avec les frontières de l'Empire, la langue et les lois allemandes, de faire entrer de gré ou de force des vaincus dans l'unité germanique. L'Europe centrale ne peut être une communauté de races, de langue, de culture, elle ne peut être qu'une organisation économique et sociale. Entre l'Europe centrale et le pangermanisme, entre la conquête brutale et l'association volontaire, il faut choisir. L'Allemagne doit acquérir des vertus nouvelles, laisser la manière arrogante qui lui a aliéné l'Alsace-Lorraine et la Pologne. Elle doit respecter les traditions, les mœurs, l'indépendance de ses associés, les rassurer et les convaincre. Il ne s'agit pas de convertir les Turcs et de faire enseigner le Coran en allemand dans les mosquées orientales. Un vaste système politique ne peut se maintenir que par la libre adhésion des Etats qui le composent, et cette libre adhésion exige que tous aient la conscience de participer à sa grandeur.

Que deviendrait la Kultur dans cette Allemagne dotée d'une mentalité aussi nouvelle qu'inattendue ? Mais M. Naumann exécute le grand jeu de sa fourberie sur le velours. Il sait bien que l'Allemagne n'accepterait la création de la Mitteleuropa que si elle était sûre de la vassalité des autres Etats contractants, et, le 25 avril 1917, en recevant les délégués du parti allemand, l'Empereur Charles n'a pas hésité à se proclamer le féal de Guillaume. D'ailleurs, l'Autriche-Hongrie, la Turquie et la Bulgarie ont déjà livré leurs armées nationales au grand Etat-Major prussien, et leurs ressources économiques ont été, pendant les hostilités, utilisées en majeure partie pour le ravitaillement alimentaire de l'Allemagne et pour l'entretien de ses industries de guerre, l'un et l'autre menacés par le blocus. La conclusion s'impose. L'Allemagne s'arrangerait, on peut en être sûr, pour prolonger cette servitude. Ces puissan-

ces ne sont par conséquent plus libres de leur adhésion, puisqu'elles ont déjà abdiqué entre les griffes de l'Allemagne. C'est au contraire dans des conditions de liberté absolue, de complète autonomie économique et politique, que peut se constituer la Société des nations pacifiques. Et M. Gabriel Séailles de conclure :

Pour moi, je crains fort que la constitution de l'Europe centrale sous une direction de plus en plus despotique, par une mainmise de plus en plus complète sur la vie économique des peuples associés, ne réalise au terme le rêve des pangermanistes. Retenons, pour en faire notre profit, l'idée que les puissances ne peuvent plus vivre isolées, qu'elles doivent chercher leur sécurité dans leur groupement. Je ne sais pas si la « Mitteleuropa » se constituera, j'ignore quelles limites lui seront assignées; je sais que les puissances démocratiques doivent former avec l'Angleterre et les Etats-Unis un système assez puissant pour prévenir toutes les menaces et conjurer tous les dangers.

A notre tour, ne pouvons-nous pas déduire que la Société des nations pacifiques se constituera parce qu'elle ne peut pas ne pas se constituer? C'est une question de vie ou de mort pour l'indépendance des peuples, pour le développement du progrès et de la civilisation dans la liberté. Sans doute, l'Entente victorieuse pourra imposer à l'Allemagne et à ses alliées des remaniements territoriaux, des garanties militaires et des conditions économiques qui rendront impossible la création d'une Europe Centrale dans l'esprit et dans la forme rêvés par l'Allemagne, et briser ainsi ses aspirations d'hégémonie. La constitution d'une Assurance des Nations contre les risques de guerre n'en restera pas moins la digue la plus sûre, indispensable, contre les tentatives de résurrection du pangermanisme. La Société des nations pacifiques se constituera donc, parce qu'elle ne peut pas ne pas se constituer. Rien n'empêche, par conséquent, de croire à la possibilité de l'établissement de la paix universelle.

Espérons...

LOUIS NARQUET.

LES FILS DE SEM EN AUTRICHE

Sur le manteau d'Arlequin des races et nationalités qui forment les pays de la couronne d'Autriche — *Kronlaender* — et du royaume de Hongrie dont le successeur de François-Joseph vient de ceindre la couronne apostolique de Saint-Etienne, se trouve partout, brodé en liseré, le lambeau jaune qui, naguère, fut le signe distinctif du peuple d'élection des Juifs. A l'exception des régions alpestres du Tyrol et des provinces de la côte adriatique, italianisées et maritimes, l'élément israélite a partout pris pied, a fait tache d'huile, progressé partout et fini par s'octroyer une énorme influence non seulement dans la vie économique, mais aussi sur la destinée, voire la conduite de l'Etat. On peut dire avec à peine d'exagération que les Juifs en Autriche-Hongrie comptent parmi les principaux « facteurs de puissance » — *Machtfactoren* — qui régissent la monarchie danubienne, les autres étant l'Eglise, ou plus exactement la *province* autrichienne, très spéciale et fermée aux autres, des Pères de la Compagnie de Jésus, et la police — où on trouve encore des sémites occupant quelques hautes places, par exemple celle du chef de la sûreté de la ville de Vienne. Historiquement parlant, les Juifs doivent le plus clair de leur émancipation à Joseph II, le souverain des réformes prématurées qui devaient échouer pour la plupart, sauf celle-ci. Ce fut le fils humanitaire de Marie-Thérèse qui leur ouvrit les portes du Ghetto et leur octroya une place au soleil. Depuis cette époque ils n'ont cessé d'y grandir et de participer, graduellement et progressivement, et non sans exercer une influence parfois d'une utilité immédiate, aux fins de l'Etat, lesquelles se trouvent dogmatisées dans le traditionnel A. E.

I. O. U.: *Austria est imperare orbi universo.* Surtout dans les deux domaines de la finance et de la presse quotidienne qu'ils se sont quasiment annexés et où ils ont eu l'habileté de se faire, toujours, les agents de la germanisation et de la magyarisation, toujours loyaux à la dynastie, — mais toujours en adversaires du slavisme qui ne les a jamais assimilés. Pour ce qui est de la finance, on peut soutenir que non seulement quelques-unes des grandes banques de Vienne et de Budapest, mais *toutes* ont un conseil de direction et une administration où les Israélites sont en forte majorité. La même majorité régit la grande industrie métallurgique de la Basse-Autriche, puissamment syndiquée sous le contrôle des Rothschild, les tissages et filatures de la Bohême ; elle est absolue dans les minoteries des contrées agricoles des pays au delà de la Leitha où grands et petits propriétaires ensemencent la récolte qui ira remplir les greniers colossaux des meuniers israélites, dictant les prix, réglant les marchés. La finance, le commerce et l'industrie ont besoin d'une sûre et surtout subtile interprétation de la loi. Elle leur est assurée par le très vivant, actif et moderne barreau de Vienne dont sinon la majorité, tout au moins une forte minorité est composée d'avocats juifs, pleins de talent, et comme l'avocat autrichien est en même temps avoué, et très souvent « homme d'affaires », le sacerdoce de défendre la veuve et l'orphelin ne va pas sans avantages temporels... Parmi eux, les « défenseurs au criminel », les avocats plaidant en cour d'assise, forment une caste à part : en 1914, sur dix-huits inscrits, quinze appartenaient à la confession vieux-testamentaire. Le plus connu d'entre eux était le docteur Emile Frischauer, mort avant la guerre, dont le frère fut pendant de longues années correspondant de la « Nouvelle Presse libre » à Paris, où il joua un rôle très actif dans une « affaire » dont il ne faut plus remémorer le nom... Ce Frischauer avait la spécialité de plaider pour les accusés de haute trahison et d'espionnage ; à ce métier il gagna plus de deux cent mille couronnes par an, et il n'est pas rare que ses coreligionnaires en retirent autant du maquis de la procédure autrichienne dont ils connaissent admirablement les méandres, embûches, obstacles et toute la topographie. Le docteur en droit — le doctorat est obligatoire pour l'inscription au barreau — peut fraternellement serrer la main au docteur tout court. Personne

n'a su mieux et plus pratiquement réaliser que le jeune israélite du berceau galicien ou hongrois les fameux conseils par lesquels Méphisto vante au disciple venu pour consulter son maître Faust les avantages et revenant-bons de la carrière médicale. Aussi les fils avisés de Sem s'y sont-ils rués et leurs noms se trouvent-ils inscrits, et souvent avec gloire, dans les annales de la thérapeutique viennoise qui compte tant de célébrités. Qui ne connaît dans les pays de langue allemande le professeur israélite H., lequel accouche les archiduchesses, et le professeur non moins israélite N., infaillible guériseur des amertumes que laisse parfois l'amour et auxquelles M. l'académicien Brieux a conquis un rang dans la littérature...

Mais c'est la presse qui a donné à ces bénéficiaires émancipés de la double monarchie leur puissance la plus réelle, leur influence la moins contestée. L'axiome est hardi, mais on peut l'émettre : la presque totalité des journaux en langue allemande ou hongroise de quelque importance, paraissant dans les deux capitales et les grands centres du pays, sont directement, quelques-uns par des commandites pécuniaires, entre les mains des juifs et, de plus, rédigés par eux. L'objection qu'on pourrait soulever d'une presse catholique est réfutable par la simple affirmation qu'il n'y a pas de journaux catholiques dans le conglomérat des pays des Habsbourg. La militante — et triomphante — Eglise y peut apparemment s'en passer. Il existe bien quelques petites feuilles à tendance religieuse, et antisémite, dans les bourgs neigeux du Tyrol ou de la Carinthie, mais elles n'ont qu'une influence de clocher et sont profondément ignorées hors des mares stagnantes qui les ont vues éclore. Un journal catholique de l'importance de la *Germania* de Berlin ou de la *Gazette populaire de Cologne* n'a jamais pu trouver, en Autriche, ni les capitaux nécessaires, ni le terrain propice. La preuve en est la déconfiture morale et financière du seul organe catholique dont le Conseil municipal de Vienne avait tenté l'essai ; le *Deutsche Volksblatt* n'a jamais pu s'élever au-dessus du placard électoral et a fini par se compromettre dans des intrigues pangermanistes. Nous reprenons donc notre axiome : les grands journaux allemands et hongrois qui donnent le ton à la vie politique et sociale, en règlent ou, au moins, en interprètent les manifestations, ca-

nalisent leurs fins, qui patronnent aussi bien un ministre et une émission financière qu'une nouvelle danseuse ou le dernier refrain de café-concert, sont le fief de quelques citoyens israélites, sont administrés par eux avec la plus consommée habileté et rédigés le plus souvent avec un talent et un savoir dont la somme est tout à fait remarquable. Les adversaires de ce journalisme soutiennent que cette habileté va de pair avec une absence de scrupules et un manque de patriotisme *autrichien* qui l'ont ravalé à devenir l'instigateur de la politique germanique dans les deux parties de la monarchie hasbourgeoise. Le plus notoire, sinon le plus répandu des journaux de Vienne en est, selon ses dénigreurs, l'exemple typique. La *Neue Freie Presse* traite dans ses nombreuses colonnes de préférence, et avec une compétence... déviée, les grandes questions de la politique internationale. Elle s'arroge volontiers l'autorité que possèdent, en France, le *Temps* et le *Times* dans l'empire britannique. Eh bien, le titre auquel ce journal a acquis le droit le plus douloureux pour le journalisme autrichien est celui d'organe de la Wilhelmstrasse de Berlin, de la chancellerie allemande. Il ne s'y imprime pas une ligne qui ne soit conforme aux vues et visées du grand empire voisin et allié. La *Freie Presse* n'est, en vérité, que le « brillant second » de ses confrères de Berlin et de Cologne. Quant à son attitude à l'égard de la France, un confrère, dans un article paru au *Gaulois* bien avant la guerre, a pu la qualifier de « gallophobie scientifique ». Les libertés que son correspondant à Paris, le déjà nommé M. Frischauer, prenait vis-à-vis du pays dont il réclamait l'hospitalité étaient devenues tellement extravagantes, notamment à une certaine époque où, selon le mot de Charles Maurras, « les Français ne s'aimaient pas », que même la longanimité de notre République s'en émut à la fin et gratifia l'indiscret journaliste d'un arrêté d'expulsion (1). Un autre de ses correspondants, M. Paul Goldmann,

(1) L'arrêté a été rapporté sous le ministère Clémenceau et M. Frischauer put revenir à Paris, reprendre son industrie. Il posa même, et avec succès, sa candidature de membre du « Comité Zola » et il ne quitta la France que contraint et forcé, c'est-à-dire dans les fourgons de M. l'ambassadeur de Szécsen. Depuis la guerre, il rédige la rubrique *Frankreich* dans son journal où, il y a peu de semaines, il essayait de convaincre ses lecteurs que MM. Brizon et Raffin Dugens étaient les seuls vrais représentants de l'opinion française... Entre temps, il fut l'hôte du maréchal von der Goltz à Bruxelles et, dernièrement, du tsar Ferdinand, pour « organiser » l'opinion publique dans la Belgique envahie et en Bulgarie alliée.

dont la résidence est Berlin, s'est révélé comme le plus disert interprète de la pensée Hindenburg.

La *Freie Presse* entretenait d'ailleurs un second représentant à Paris, qui n'était autre que le fameux docteur Max Nordau, l'auteur de tant de fumeux traités pseudo-philosophiques et encore plus douteusement scientifiques. La « rubrique » de M. Nordau était la chronique soi-disant parisienne, le feuilleton ; il fournissait infatigablement et implacablement une « copie » dans laquelle s'amalgamaient critique de théâtre, peinture, modes de femmes, littérature, séances d'académies et surtout le *Pariser Leben* de la plus inférieure qualités, dont est si friand le bourgeois de toutes les Allemagnes... Ce même publiciste prenait figure d'augure dans son sacerdoce pour un autre journal, la pangermaniste *Vossische Zeitung*, à laquelle il envoyait des correspondances politiques dont la tendance et le trame lui étaient octroyées par l'ambassade de la rue de Lille. Il n'est pas besoin d'ajouter que le grand journal judéo-allemand est à l'entière dévotion de la haute banque de Vienne et de Berlin et qu'il en tire une influence et des prébendes énormes. C'est là que le petit reporter Singer, devenu le puissant Sieghardt, gouverneur du Crédit foncier autrichien, gagna ses premiers éperons. Il vient d'être renversé du pinacle, sans doute sur l'initiative personnelle du jeune empereur qui a voulu porter une première brèche au régime de corruption éhontée, de la corruption érigée en système qui a abaissé la presse autrichienne à un bloc avilissant et démoralisant.

Cinq autres journaux en langue allemande disputent à la *Nouvelle Presse* influence, publicité et abonnés. Quatre paraissent à Vienne, un dans la capitale hongroise. Ce sont le *Neues Wiener Tagblatt*, rédigé par un autre Singer, qui fut longtemps un de nos « boulevardiers » impénitents et fonda le congrès de la presse internationale ; la *Zeit*, le Temps, à allures plus indépendantes ; l'*Arbeiter Zeitung* — la Gazette des ouvriers, — l'organe de la Social-démocratie autrichienne, dirigé par le père du meurtrier du comte Stürckh, et une feuille populaire du plus piètre niveau intellectuel, intitulée la « Gazette du Faubourg » — *Vorstadt-Zeitung*. Tous suivent, pour la politique internationale, la mesure que bat le chef d'orchestre invisible de Berlin. Le premier, le *Neues Wiener Tagblatt*, le plus riche en abonnés, fut fondé avec l'argent du

défunt baron de Hirsch par un journaliste d'infiniment de talent, nommé Szeps, un israélite hongrois qui s'attacha à titre de chroniqueur à l'archiduc Rodolphe et devint le *Hofjude* — le juif de la cour — de l'infortuné Kronprinz d'Autriche pour tout ce qui forme la gloire en petite monnaie quotidienne des princes et des puissants. Une de ses filles est devenue parisienne par son mariage avec le frère du plus redouté de nos hommes d'Etat. Le grand journal paraissant à Budapest est le *Pester Lloyd;* il est rédigé en allemand, ce qui n'empêche pas sa mégalomanie magyare et son absolue dévotion à la pensée du comte Tisza, qui est, comme on sait, celle de l'évolution de la Hongrie vers l'Allemagne. Les israélites hongrois professent, en général, un patriotisme très ardent et qui se manifeste, entre autres, dans la traduction en magyar de leurs noms de famille, pour la plupart de consonnance germanique. Les innombrables « Feketé » qu'on rencontre au delà de la Leitha se sont appelés « Schwartz » dans le temps, et les « Nemets » étaient autant de « Deutsch ». Les autres sont devenus barons et siègent dans la Chambre des Magnats, de par la grâce de Tisza... Une loi hongroise a aboli, il y a peu d'années, la prohibition pour les non-chrétiens de posséder des terres allodiales. Le résultat en est qu'un grand nombre d'israélites ont a acquis des propriétés de grande superficie (*Gross-Grund*) et formé une *gentry* de nature particulière qui ne laissera pas d'avoir une influence économique et sociale considérable, influence que les nombreux mariages mixtes tendent encore à augmenter.

Depuis l'avènement du jeune couple impérial, dont l'impératrice Zita n'est pas la moitié la moins intelligente, ni la moins volontaire, en quoi elle ne renie pas son sang de Bourbon, un « nouveau cours » en Autriche-Hongrie paraît être entré dans le domaine des possibilités sans limites, ces possibilités que Bismarck, devenu vieux, craignait comme des « impondérables », pouvant saper les bases en apparence les plus solidement assemblées. Jusqu'ici il est manifeste que le jeune empereur tient à s'entourer d'hommes nouveaux. Son auguste grand'oncle et prédécesseur, François Joseph, surtout dans les deux dernières décades de son trop long règne, professait, par contre, un misonéisme qui éloignait de son conseil ou, au moins, les faisait mal supporter, les non encore

éprouvés et les non familiers. Malgré son ingratitude qui était cynique et brutale, brisant sur l'heure ministres et fonctionnaires, quels que fussent la longueur et le mérite de leurs services, qui ne cadraient plus avec les besoins momentanés du règne, il pratiquait, dans le privé, une certaine fidélité bonhomme à l'égard d'un petit nombre de familiers sur lesquels il se reposait du soin de ses intérêts personnels et de l'arrangement de ses peu compliqués délassements. Parmi eux, deux personnages de la haute banque israélite avaient acquis une popularité railleuse, mais point malveillante, à Vienne, où l'on se racontait sous le manteau les services spéciaux qu'ils rendaient au vieil homme de Schœnbrunn. L'un était M. Edouard Palmer, premier directeur de la *Laenderbank*, mort un an avant la guerre; l'autre, M. von Thaussig, également directeur d'un grand établissement financier. M. Palmer était un parfait galant homme, vieux garçon fort serviable, surtout aux Français que leurs intérêts ou leurs plaisirs amenaient dans la *Kaiserstadt*. Il entretenait avec un empressement particulier des relations courtoises avec nos représentants diplomatiques et fut, pendant la longue et fructueuse ambassade du défunt marquis de Reverseaux, un hôte bienvenu au Palais Lobkowitz, le palais de France avant l'érection de la nouvelle et un peu trop moderne résidence d'où M. Dumaine est parti dans les dramatiques journées d'août, il y a trois ans... Le délicat domaine de M. Palmer consistait à régler les questions financières qui résultaient pour l'empereur de ses relations avec Mme Katharina Schratt, l'amie indispensable, mais parfois coûteuse, car cette dame, en vraie Viennoise, n'avait pas beaucoup d'ordre dans son impérial faux ménage et ne réussissait que rarement l'équilibre entre ses dépenses et le budget un peu parcimonieux que le « très-haut fonds de famille » — ainsi est titrée l'administration de la fortune privée du souverain — avait ordre de tenir à sa disposition. Dans ces douloureux quarts d'heure, le bon M. Palmer intervenait et mettait l'éteignoir sur le torchon qui menaçait de flamber dans le dit ménage. Il avait pour l'empereur le dévouement le plus désintéressé et ne voulut jamais accepter de récompense pour les services qu'il rendait, allant jusqu'à refuser sa nomination au *Herrenhaus*, la Chambre des pairs, que François-Joseph lui offrit, avec la particule *von* de rigueur dont on est si friand en Autriche et

qui est aussi fréquemment postulée qu'octroyée. M. Palmer avait encore un autre titre à la bienveillance impériale. Il était expert dans un jeu de cartes fort populaire parmi les vieux Viennois et qui délassait l'empereur de ses soucis politiques : le *tarock*, une sorte de bridge patriarcal et dépourvu de complications. Les parties de tarock dans la villa de Mme Katharina Schratt — la Kathi, comme on la nommait à Vienne, — formaient une des rares distractions du dur ermite impérial et elles avaient quelquefois une répercussion sur la politique. Comme quatrième partenaire à ce peu noble jeu on appelait soit le vieux comte Paar, aide-de-camp général du souverain, l'ami de toujours que son maître tutoyait, soit un personnage assez curieux auquel la faveur auguste avait servi de tremplin pour une carrière fort bien remplie. M. Paul Schulz, fils d'une opulente famille israélite de Vienne, introduit par Mme Schratt dans l'intimité de Schœnbrunn, avait rapidement gravi les échelons de la hiérarchie administrative et se trouvait, à peine la quarantaine passée, premier directeur au ministère du commerce, conseiller aulique, titré d'Excellence, décoré d'importance et familier des grandes ambassades accréditées à Vienne, principalement de celle d'Allemagne. Quand il accourait à Schœnbrunn participer au jeu impérial, il avait dans son bagage les « potins » et médisances de Vienne, qu'il racontait avec esprit dans ce patois lâché de la capitale danubienne qui est du « bel air » autrichien ; la Majesté s'en amusait et se détendait dans une atmosphère *gemüthlich* qui la changeait de celle de ses ministres ou des acrimonieuses visites de ses deux filles, quémandeuses et toujours dans les aigreurs de querelles familiales. La Pompadour autrichienne et M. Schulz n'étaient pas sans quelque influence sur certaines décisions de l'empereur. Ils en usaient avec prudence, mais non sans effet. Pour en donner un exemple remarquable, quelques initiés savent que la réconciliation de François-Joseph avec Ferdinand de Bulgarie, après la conversion du prince Boris à la foi orthodoxe qui avait tant courroucé le premier, a été due en partie à leur intervention discrète, mais opiniâtre.

Toute médaille présente un jour son revers et, dans nos affaires humaines, l'action amène la réaction. L'influence juive en Autriche, avec ses abus inévitables, fut ce qui détermina le plus fortement un grand nombre de citoyens,

appartenant aux vieilles classes bourgeoises des grandes villes, se grouper et à former un parti dont le programme principal était de lui faire opposition. Ce parti est connu sous le nom des « Chrétiens-sociaux » et était en réalité une ligue antisémite. Elle arriva au pinacle de sa puissance sous un chef énergique, le fameux docteur Lueger, un des meneurs les plus habiles et les plus dangereux qui aient soulevé la vie publique en Autriche depuis les chaudes journées de 1848. Deux fois les Viennois portèrent M. Lueger au poste de premier bourgmestre de la capitale; deux fois François-Joseph refusa de ratifier leur choix et fit administrer la ville par un commissaire impérial, nommé *ad hoc*. La troisième fois, le pouvoir suprême capitula et le fougueux docteur entra en triomphateur à l'Hôtel de Ville. Il devait y mourir après quelques années d'une activité assez fructueuse pour les intérêts de la ville. Comme on prétend qu'un radical, devenu ministre, est rarement un ministre radical, l'expérience du pouvoir devait considérablement assagir le démagogue, porté par la faveur publique aux plus hautes fonctions urbaines. Pendant son séjour dans le beau palais gothique de la ville de Vienne, M. Lueger mit de l'eau dans son vin et fit à peu près la paix avec ses administrés israélites, paix qui permit au conseil municipal de placer à des conditions avantageuses auprès de la haute banque viennoise un emprunt qui sauvait la capitale impériale d'un désastre financier certain. Depuis lors, le mouvement antisémite en Autriche est resté vivant, mais n'a pas considérablement progressé, et la position politique, sociale et économique des enfants du peuple élu n'a pas été réduite non plus. Qu'en adviendra-t-il dans l'avenir? Les tendances du nouveau règne sont encore obscures et le peu que nous en savons semble contradictoire. Il faudra d'abord connaître ce que la destinée réservera aux pays si disparates, artificiellement unis sous le sceptre d'une monarchie qui devra expier ses fautes et ses crimes, et à quels drames aboutira leur évolution certaine.

M. MARTIN-FURTH.

POÉSIES

—

CHANSON

Le parc où nous allions tous deux
— vous en souvenez-vous, ma Dame ? —
était muet de chants d'oiseaux ;
mais nous entendions par centaines
des bouvreuils et des rossignols.
— Hélas ! que j'avais le cœur lourd !

Un arbre étrange, triste et fier,
— vous vous souvenez : des Antilles ? —
à la rose de Malmaison
versait sa douceur violette.
Le ciel offrait son tendelet.
— Hélas ! que j'avais le cœur loudr !

Je vous lus des vers douloureux ;
vous m'écoutiez. Sur l'onde lasse
nageait le cygne immaculé,
l'oiseau cher à Léda de Sparte,
qui ne chante que pour mourir.
Hélas ! que j'avais le cœur lourd !

« Ah ! vivre toujours ! » disiez-vous...
Une jouvencelle hardie
nous contempla benoîtement.
Votre œil avait détresse et joie...
Ah ! prenez toute celle-ci
et me laissez mon cœur si lourd !

★

THRÈNE

lle n'aura pas vu les lilas s'assouplir,
: les fleurs qu'on lui mit avaient l'âme glacée.
e lin alanguissait cette tige brisée,
ue n'a pas inclinée un souffle de désir.
'on sourire est déclos et sa main s'est posée ;
ur son regard royal sa paupière est baissée :
lle n'aura pas vu les lilas s'assouplir.

Elle n'aura pas su les adorations
ue des femmes en deuil simplement lui rendirent.
Des plaintes s'élançaient vers le nimbe des cires ;
rès d'elle retombaient des méditations.
Les vaillants jouvenceaux, revenant des armées,
voqueront, hélas! la vierge inanimée :
lle n'aura pas su leurs adorations.

Elle n'aura pas eu les larmes que l'amour
levait à sa beauté. Mais, pour pleurer sa perte,
les fontaines du ciel semblaient toutes ouvertes.
Qui sait, — qui peut savoir ! — l'élyséen séjour
où, libérée enfin des liens de l'espèce,
elle survit au sein de l'immense tendresse,
en l'ordre souverain de l'espace et du jour !

★

PRINTEMPS

I

A Jean Dupas.

Reims, poème de foi, cantique de beauté,
les roses de tes murs ne sont pas toutes mortes :
l'aube luit à travers leur orbe illimité ;
de tes airains brisés les voix sonnent plus fortes.

Des temples tous les jours tombent obscurément,
qui portaient Apollon et Pallas dans leur âme.
Oh ! qui fera sortir, — par quel enfantement ! —
de nouveaux Dieux des morts consumés dans leur flamme !

L'impassible Cybèle achève son printemps,
aux champs où rôde encore un vent de pestilence :
tout passe, tout renaît. Et nous mourrons contents,
puisque la vie est pure aux bornes du silence !

II

A Jacques Gazeau.

Les fûts damasquinés des bouleaux disparaissent
dans l'enveloppement des bois renouvelés.
Mois de mai, se peut-il que les haines renaissent !
Je ne suis qu'un soldat, perdu parmi les blés,
qui songe, dans la mer viride et nourricière,
aux vivants massacrés par d'invisibles mains.
Les aubiers fleuronnants et les blancs aubépins
découpent sur le ciel des palmes de lumière.
Le loriot de flamme effeuille son cri d'or ;
les chants des passereaux égrènent mille perles.
La nature paisible en souriant s'endort ;
mais un noir scarabée à l'horizon déferle.

Mois de mai ! mois de mai ! je ne crains plus la mort !
J'ai couru tant de fois par les herbes foulées,
que tous les sucs des fleurs ont composé mon sang.
Va ! tu peux t'emparer de mon âme mêlée
à l'honneur qui revêt les trèfles rougissants !

★

AUTOMNE

Feu d'or, où se détruit la feuille du platane
et qui remplis le soir d'arômes accablants,
ma douleur réunit dans tes brasiers sanglants
les mânes des héros et l'été qui se fane.

. Serai-je aussi demain un soldat foudroyé,
treignant faiblement l'image qui s'efface?
Plus que ma vie, enfant, mon amour est vivace :
l viendra divertir ton cœur apitoyé,

Je sèmerai des fleurs sous ta douce main blanche ;
e mettrai du soleil dans l'or de tes cheveux ;
Je soutiendrai tes pas ; je guiderai tes jeux ;
Je chanterai, la nuit, sur la plus haute branche.

Un souffle passera sur ton sein oppressé
t l'odeur des iris s'élèvera des ondes.
La brise épousera tes molles tresses blondes.
— Et la belle Aude vive aura son fiancé...

Que chaque automne ainsi dépouille les platanes
t nourrisse le feu d'arômes accablants !
Soyez pacifiés par ces brasiers sanglants,
ô mânes des héros ! bel été qui se fane !

PAUL-LOUIS CHESNEAU.

L'ESPAGNOLISME
DES ROMANTIQUES FRANÇAIS

—

Azorin — José Martinez-Ruiz, de son vrai nom — est un des plus illustres représentants de ce groupe d'écrivains et d'artistes qu'on appelle en Espagne « la génération de 98 ». Il est question de ce groupe dans l'une des pages qu'on va lire. Ce qui caractérise les hommes de cette génération, c'est la résolution de bien connaître et de bien faire voir leur propre pays. Cette résolution n'a d'ailleurs rien de patriotique ; elle ne s'inspire que de l'art.

Pour sa part, Azorin a rempli ce programme de deux façons, en lisant et en voyageant. Il a d'abord lu, beaucoup lu, et rapporté dans ses livres les sentiments que ses lectures lui avaient fait éprouver. *Les Valeurs littéraires*, *Classiques et modernes*, *l'Ame castillane*, *En marge des classiques* sont les relations de ses longues courses à travers les lettres espagnoles. Puis, plus particulièrement attiré par tel ou tel maître, Azorin est allé, comme en une sorte de pèlerinage, visiter les lieux où ce maître avait vécu ou fait vivre ses personnages. C'est ainsi que Cervantès lui fit écrire *Le licencié Vidriera* et, naguère, le délicieux voyage *Sur la route de don Quichotte*. Il est rare de trouver dans Azorin un récit de voyage qui ne soit pas quelque peu mêlé de souvenirs littéraires. Cependant, deux de ses meilleurs livres sont purement personnels : *Les confessions d'un petit philosophe* et *Les petites villes* (*Los Pueblos*), essais sur la vie de province.

C'est qu'Azorin est surtout un homme d'études, un passionné de littérature. Dans sa passion il est venu jusque chez nous, chez le voisin, et s'est profondément enfoncé dans nos lettres. La poursuite d'un auteur espagnol le conduit à un auteur français, qui souvent le ramènera en Espagne. Azorin se tient sans cesse sur les chemins par où l'Espagne et la France font leurs échanges spirituels.

Les pages qu'on va lire sont justement tirées d'un ouvrage qui vient de paraître sous ce titre même, *Entre l'Espagne et la France*. Il est de circonstance d'en rapporter le hardi sous-titre : *Pages d'un francophile*.

A. G.

I

MÉRIMÉE

Quels sont les Français illustres qui se sont le plus distingués dans l'étude, dans l'amour des choses de l'Espagne? Comme il y a parmi nous bien des préjugés sur ce qu'ont dit de l'Espagne les Hispanistes français, il peut être bon de consacrer quelques mots à étudier les figures, — les figures, les propos et les faits de ces éminents amateurs des choses de chez nous. Le premier de tous est Prosper Mérimée : premier en date et premier en importance. Mérimée commença par sentir *d'instinct* les hommes et le paysage de l'Espagne. Son caractère même l'y inclinait. Mérimée vint chez nous en 1830; il y vint ensuite plusieurs fois. Mais avant son premier voyage en Espagne, Mérimée avait déjà publié son *Théâtre de Clara Gazul*, livre où il y a des récits, des épisodes et des figures propres à l'Espagne.

Quel était le caractère de Mérimée? Comment pouvous-nous définir sa modalité spirituelle ? Mérimée était un impassible; on conte que, petit enfant, ayant été grondé par ses parents pour une espièglerie, Mérimée se mit à pleurer. Sortant de la pièce, il s'arrêta un instant à la porte et entendit dire à ses parents, qui riaient de son excessive sensibilité : « Que ce petit est sot ! » Nous rapportons l'anecdote en substance. Peut-être les détails en sont-ils un peu différents. Ce qui est certain, c'est que Mérimée se promit dès lors à lui-même de ne jamais plus se mettre dans le cas de paraître ridicule par excès de sentimentalité, de ne jamais plus paraître mal informé du monde par excès de candeur et d'innocence. Et pendant toute sa vie ce fut un modèle de sobriété, de correction, d'impersonnalité. La caractéristique de Mérimée étant telle, se sentit-il tout de suite attiré par l'Espagne? Aux environ de 1830 l'Espagne attirait les grands romantiques français. Mais qu'était l'Espagne pour les grands romantiques français? Il y avait une Espagne de la couleur, du pittoresque, l'Espagne des *Orientales*, celle de Victor Hugo. Mais, psychologiquement, il existait une autre Espagne, celle des caractères, celle d'une psychologie rude, inflexible, chevaleresque. Nous écrivons ceci sans livres ni notes sous les yeux; il s'agit d'une impression journalistique et non point d'une savante étude (ce

qui serait inopportun dans un journal). Quand Mérimée publia son premier livre espagnol, *Théâtre de Clara Gazul*, Alfred de Vigny avait-il publié son poème *Dolorida*, poème à sujet espagnol, poème terriblement tragique, qui devait enchanter Mérimée? Aurions-nous du reste les dates sous les yeux, qu'il faudrait encore tenir compte que Vigny altéra celles qu'il mit au bas de ses poésies (et il y a eu là-dessus des discussions et des polémiques). Mais il existait un autre espagnoliste qui exerça sur Mérimée une profonde influence, et cet espagnoliste n'est autre que Stendhal, qui n'est rien de moins que l'auteur de toute une théorie de l'*Espagnolisme*. Nous devons dès lors chercher dans Stendhal un antécédent à l'amour de Mérimée pour l'Espagne. Et de tous ses compatriotes, c'est Stendhal, — nous le verrons ailleurs, — qui a donné l'expression la plus achevée, la plus profonde, la plus *scientifique*, pourrait-on dire, du caractère espagnol, ou, si l'on veut, de la noblesse, de la rigidité et de la fierté espagnole.

Prosper Mérimée vint plusieurs fois en Espagne. La première fois qu'il y vint, il se lia d'amitié, dans la diligence qui le portait, avec le comte de Teba. Il fréquenta ensuite (nous ne nous rappellons pas s'il y demeurait) le palais de la Place del Angel. Il assista aux splendides soirées que donnaient les magnifiques aristocrates dans leur maison de campagne de Carabanchel. Quand Eugénie Montijo épousa le prince Louis-Napoléon et que celui-ci parvint à être Empereur des Français, Mérimée fut nommé secrétaire de l'Empereur ; Napoléon lui assigna une pension, le nomma inspecteur des Beaux-Arts et sénateur inamovible.

Ce ne sont là que des détails biographiques d'intérêt secondaire. L'important, c'est de voir comment le *paysage moral* de l'Espagne se mariait parfaitement avec le tempérament de Mérimée. Le style de Mérimée est sobre, rigide, dépourvu de sentimentalité. Voyez la rigidité, l'austère noblesse du panorama de la Castille; voyez les caractères fondamentaux de notre roman et de notre théâtre. Une autre des caractéristiques de Mérimée, c'est sa passion pour le pittoresque. Sur une terre aussi opposée à la symétrie d'un Descartes ou d'un Lenôtre que la terre espagnole, comment Mérimée ne se serait-il point senti ravi ? Il est un homme avec qui Mérimée se lia étroitement dans ses séjours en Espagne : c'est Estébanez Calderon.

On a parlé de l'influence qu'Estébanez put exercer sur Mérimée ; mais l'on n'a pas dit que la sobriété et la limpidité d'Estébanez dans ses *Scènes andalouses* procèdent évidemment de l'écrivain français. Il est singulier, très singulier, que, dans son livre *Le solitaire et son temps*, Canovas n'ait point abordé ce problème d'histoire littéraire.

Estébanez, grand esprit, un peu oublié de nos jours — injustement — aimait, comme Mérimée, les spectacles et les personnages populaires de l'Espagne ; la couleur, la passion, tout ce qui est spontané et libre se trouve dans ces aspects de la vie nationale. Au-dessus de tout cela commencent déjà l'artificiel et la rhétorique ; et c'est cet amalgame d'amour pour le populaire et d'esprit contenu, impersonnel, sobre, qui constitue la modalité de notre auteur.

Mérimée, pouvons-nous dire en quelques mots, est un esprit profondément aristocratique, épris de la couleur et des passions du peuple. Son Espagne, l'Espagne peinte par Prosper Mérimée, a les traits de la plus profonde vérité ; c'est l'Espagne de Quevedo et de Lope ; mais c'est surtout l'Espagne — et l'humanité — de doña Maria de Zayas dans ses romans réalistes, *stendhaliens*, sans rhétorique, ni réflexions morales, impersonnels et objectifs.

II

STENDHAL

Pouvons-nous considérer Stendhal comme un hispaniste ? Si nous entendons par hispaniste un homme qui fait profession d'étudier l'Espagne d'une manière grave, magistrale et dogmatique, Stendhal n'est assurément pas un hispaniste. Et Mérimée, malgré de sérieuses et graves études sur l'Espagne, n'en serait pas un non plus. Mais Stendhal est hispaniste dans le sens large d'écrivain qui aime l'Espagne et — plus encore — qui croit, à l'égal de Victor Hugo, porter du sang espagnol dans ses veines et incarner le souffle espagnol dans son esprit. De nombreux lecteurs se demanderont peut-être : Comment peut-on avoir une idée de Stendhal ? Que fit cet écrivain et que fut-il ? Henri Beyle est un écrivain qui vécut obscurément et qui n'eut toute sa vie ni renommée, ni considération littéraire. Il écrivit beaucoup ; la principale cause de son insuccès,

c'est d'avoir écrit des choses littéraires, d'imagination, comme on écrit l'algèbre ; il disait lui même que tous les matins avant de se remettre à écrire, il repassait quelques articles du Code civil pour se donner le ton.

Si l'on tient compte qu'à l'époque où Stendhal écrivait, le romantisme était tout florissant, on comprendra que cet auteur, qui composait des romans en style de Code, ne devait pas plaire à un public que mettaient en extase la profusion verbale et les splendeurs lyriques des romantiques : d'un Hugo ou d'un Chateaubriand. Beyle le comprenait, et, confiant dans sa propre œuvre, il augura — en 1830 — que son travail serait apprécié aux environs de 1880. C'est à cette date en effet qu'on se mit à étudier et à propager l'œuvre de Beyle ; des écrivains qui n'avaient rien de commun entre eux proclamaient l'excellence et l'intérêt de cet auteur-voyageur.

Mais laissons là les progrès de la célébrité de Beyle et parlons de son espagnolisme. Il ne nous semble pas que la doctrine espagnoliste de l'aigu psychologue soit *essentiellement* différente de l'espagnolisme d'un Hugo ou d'un Mérimée ; mais elle est exprimée dans Stendhal d'une manière plus parfaite et plus rigoureuse. Tous partent du même principe : le caractère chevaleresque de l'Espagne ; tous s'accordent à dire que l'idée de fierté ou de rigidité est innée chez l'Espagnol — ou ils y croient. Mais il y a dans Stendhal une très importante nuance qu'il convient de signaler : Beyle met dans l'espagnolisme une note d'ingénuité qui accrédite dans cet auteur sa profonde intuition psychologique. L'Espagnol est fier, il est hautain, il est digne ; mais surtout, plutôt que de descendre de sa haute idée du chevaleresque, l'Espagnol se laissera tromper et piller, ou mieux, cette idée même que l'Espagnol se fait de l'honneur le rend ingénu, confiant et simple en face du monde, de ses trafics et de ses duperies. Au sentiment de Stendhal, il y a dans le fait de descendre sur un plan de réalités et de détails prosaïques quelque chose qui flétrit, qui amoindrit la personnalité propre. C'est dans l'autobiographie de l'auteur, intitulée *Henry Brulard*, que Beyle explique son espagnolisme. Stendhal foula le sol espagnol ; il passa vingt-quatre heures à Barcelone (1837) ; l'auteur en parle dans ses *Mémoires d'un touriste*. Deux années auparavant, dans une lettre adressée d'Italie au duc de Broglie (voir la *Correspondance* de l'auteur),

Beyle, alors consul, exprime le désir d'être envoyé, pour des raisons de santé, « dans un consulat d'Espagne, aux bords de la Méditerranée ».

Sa doctrine lui fut inspirée par une de ses parentes qui avait une grande influence sur lui. « Ma tante Isabelle, — écrit l'auteur, — avait l'âme espagnole; son caractère était la quintessence de l'honneur; elle me communiqua cette manière de sentir et de là la série ridicule de mes sottises commises par délicatesse et grandeur d'âme ». Qu'on lise bien ce texte: *sottises ridicules*, car l'auteur étant, ou voulant être, un réaliste, un disciple des philosophes, des matérialistes, un homme enfin qui est revenu de tout, informé et pratique, son espagnolisme lui fait reconnaître à chaque pas, ou de temps à autre, qu'il est ingénu, plein de candeur devant un coup de la vie ou un aspect du monde et qu'il procède comme un don Quichotte ambitionnant d'être un Sanson Carrasco. Quand, dans une conversation, l'un des interlocuteurs fait une observation naïve et noble et qu'on lui réplique affectueusement : « Comme cet homme est sot ! » ne nous apercevons-nous pas très clairement de la différence d'atmosphère morale et psychologique où se trouvent à ce moment-là les deux interlocuteurs? Celui qui a été repris n'aura-t-il pas un peu honte de son innocence? Eh bien, c'est cette petite honte — causée par son espagnolisme — que Stendhal ne voulait pas avoir. Et pourtant quelle exaltante honte ! Mais aussi qu'il est dangereux d'aller dans la vie avec cette ingénuité et cette candeur !

« Je manque d'habileté — écrit encore Stendhal; tous les jours, par espagnolisme, on me trompe d'un franc ou deux quand je fais des achats ». L'espagnolisme a encore pour Beyle deux autres conséquences : « Première, je détourne le regard de tout ce qui est bas. Seconde, je sympathise, comme quand j'avais dix ans et lisais Arioste, avec tout ce qui est contes d'amour, de bois (les forêts et leur vaste silence), de générosité. » La caractéristique de l'espagnolisme est-elle ainsi assez définie? Son espagnolisme est candeur; son espagnolisme est le même que celui de don Quichotte. Beyle rapporte que dans son enfance le grand livre le ravissait.

Le prestige de Henry Beyle s'est consolidé peu à peu. Il existe — comme pour Montaigne, Shakespeare, Rabelais et autres — une société des amis de Stendhal. Champion a ré-

cemment édité une monumentale, une très complète édition des œuvres de cet auteur. Stendhal n'est pas ce que voudraient ses exaltés panégyristes; il est arrivé pour lui ce qui est arrivé pour le Greco en Espagne. Un apaisement de l'enthousiasme est venu placer les deux artistes à la place qui leur revient en stricte justice. Henry Beyle n'est pas un ciseleur du style; il dédaigne la perfection de la prose. C'est un travail que de le lire, et ces difficultés finissent parfois par lasser, par ennuyer. Le prix qu'en faisait Taine était exagéré. Mais Stendhal sera toujours lu comme profond peintre de caractères, monographe de passions, psychologue libre, sec et précis. Nous, les Espagnols, nous lui devons d'avoir deviné avec une merveilleuse intuition un des traits fondamentaux de notre caractère.

III

GAUTIER

Le nom de Gautier doit être cher à tout Espagnol qui aime l'Espagne et les lettres. L'espagnolisme de Gautier est essentiellement différent de celui de Mérimée, de celui de Stendhal, de celui d'Hugo et de celui de Musset. Gautier, c'est la couleur, le resplendissant spectacle des cathédrales, la vision des vieilles cités. Théophile Gautier exprima son amour pour l'Espagne dans un livre de voyages, dans un recueil de poésies et dans un roman. La première de ces œuvres est connue du public espagnol en général ; les poésies le sont moins; quant au roman, la maison Nelson vient d'en faire une édition populaire. Théophile Gautier a une place dans l'histoire, et l'on pourrait même dire dans l'évolution littéraire de son pays. Mais il représente aussi quelque chose, à un moment donné, des lettres espagnoles.

Les détails du voyage de Gautier en Espagne sont connus. A l'époque où Gautier vint chez nous, d'autres grandes personnalités de la littérature française et quelques peintres y venaient aussi. Dumas, Gautier, Mérimée sont au nombre des personnalités éminentes qui furent nos hôtes durant la première moitié du XIX^e^ siècle; Cuvillier-Fleury, du *Journal des Débats*, Roger de Beauvoir, Amédée Uchard sont des écrivains délicats, estimables, qui firent aussi ce voyage à cette époque. L'Espagne était pour eux le pays de l'inconnu ; la pas-

sion romantique, qui dominait alors, trouvait à la terre espagnole l'attrait du mystère, du danger, de la fantaisie délirante. Et quelques-uns, comme Mérimée, y voyaient d'une façon plus concrète, le caractère indomptable et tragique ; d'autres, comme Stendhal, l'honneur chevaleresque et dédaigneux du détail prosaïque, et d'autres enfin, comme Gautier et Hugo, la couleur, l'exotique, le panorama des cités et des campagnes.

Mais il convient, dans ces derniers groupes, de faire une distinction entre Gautier et Victor Hugo. Dans l'espagnolisme de l'auteur d'*Hernani*, il y a quelque chose de plus que la soif et le goût de la description. Nous le verrons en parlant de son œuvre. Par contre dans Théophile Gautier tout est subordonné à la vision du monde extérieur. L'Espagne de Gautier est une Espagne sans hommes, sans habitants. Parcourez son fameux *Voyage* et vous n'y trouverez ni figures, ni foules. Les Espagnols, la vie sociale de l'Espagne n'intéressent pas Gautier. Rien sur la politique, sur l'histoire, sur les mouvements et les aspects de la vie humaine. Tout n'est que paysages et descriptions de villes. On conte que, lisant la relation de Gautier et n'y voyant trace d'êtres humains, la maîtresse d'une des maisons où se réunissaient à Paris les écrivains et les artistes — la princesse Mathilde peut-être — demanda à l'auteur : « Mais, Gautier, il n'y a donc pas d'habitants en Espagne ? »

Gautier fait un livre purement et exclusivement descriptif. Le point de vue de notre auteur est absolument le contraire de celui de Mérimée. Pour l'un, l'Espagne n'est que peinture de choses ; elle n'est que peinture de caractères pour le second. Dans l'histoire de la littérature française, Gautier ne va pas jusqu'à être une personnalité de premier ordre ; il figure au nombre des auteurs célèbres ; mais il lui manque la profondeur, le génie, la veine qui marque les grands créateurs. A notre avis, tout le bénéfice que les lettres françaises aient tiré de cet écrivain réside dans l'élément d'exotisme et de nouveauté qui, grâce à son œuvre, s'introduisit et s'infiltra dans l'esprit français. Voyageur, auteur de livres descriptifs sur des pays comme l'Espagne, la Russie, la Turquie (sans compter son roman égyptien), Théophile Gautier fait que la France, en élargissant sa vision esthétique du monde, s'affermit dans son rôle de propagatrice de toutes les nouveautés et de toutes

les bizarreries de la pensée. En un mot, Gautier a puissamment contribué à faire converger l'attention du monde sur la France.

Voilà la place de notre auteur dans la littérature de son pays. Mais en Espagne? Ici le livre de Gautier a été longtemps dédaigné; on était même arrivé à croire que l'Espagne y était dépréciée. Il a fallu, pour dissiper cette erreur, d'abord les paroles enthousiastes de Menendez Pelayo sur le *Voyage* dans son *Histoire des idées* esthétiques, puis l'enthousiasme qu'éprouva pour cette œuvre le noyau d'écrivains qui naît à la vie des lettres en 1898. Nous ne sommes point partisans de cette sorte d'appellation pour désigner tels ou tels groupes d'hommes de lettres : ce nom de génération de 1898 ne nous plaît point. Il semble qu'il y ait quelque impertinence (sinon quelque pédanterie) dans ces désignations. On dirait qu'un coup de de magie fit surgir dans la marche des lettres un groupe d'écrivains qui firent ce que n'avaient point fait les autres : *les autres*, les précédents comme les suivants. Mais, vu sa commodité, prenons le mot comme il est. Pour ces écrivains de 1898, le *Voyage* de Gautier fut une révélation : la révélation de l'Espagne, de ses vieilles cités, de ses monuments, de ses campagnes. Avec quelle ferveur, dans les excursions à Tolède, on lisait les pages de Gautier consacrées à la glorieuse ville! La génération de 1898 apporta en art le sentiment profond et enthousiaste du paysage et des cités espagnoles. Mais cette façon de sentir n'avait-elle point des antécédents sérieux et continus? Elle en avait. Toute une tradition existait.

Ce serait une chose bien intéressante que de montrer de quelle manière Tolède a été,en esthétique, comme le nœud de l'Espagne littéraire ; de quelle manière Tolède sert comme d'un fil conducteur — à travers les générations — permettant au sentiment de l'Espagne, à l'amour de l'Espagne, au goût de l'histoire et des traditions espagnoles de se transmettre et de se conserver. Tolède tient un rôle important dans le mouvement romantique (rappelez-vous les célèbres poésies de Zorrilla) et Tolède sert aux écrivains de 1898 d'initiation à la connaissance de l'Espagne. Les écrivains de cette génération ont apporté à l'art le paysage et les villes d'Espagne ; leur façon de voir et leur amour ont été plus intenses que ceux des générations antérieures (qui ont apporté d'autres choses aussi

considérables que celle-ci, mais d'un autre genre) ; la tradition ne s'était cependant pas interrompue. Il faut étudier avec attention les efforts qui se réalisaient peu à peu. Nous avons cité Zorrilla : nous devrions aussi signaler l'influence d'un peintre, sinon de premier rang, du moins très estimé, don Jenaro Villamil, qui consacra ses pinceaux à la peinture de la vieille Espagne. Valeriano Becquer, le frère du poète, peignit aussi dans le même sentiment populaire et dans le même sentiment de race. En littérature et bien qu'il s'agisse ici de temps plus proches de nous, n'est-il pas de 1898, le second volume d'*Angel Guerra*, de Benito Perez-Galdos, volume précisément consacré à Tolède, description superbe, merveilleuse, de l'Espagne ancienne !

Théophile Gautier avec son *Voyage*, et ceci bien des années après la publication de l'ouvrage, excite, dans un groupe d'écrivains espagnols, l'amour de leur patrie et le désir de connaître leur Patrie. Le mouvement donné par le romantisme (en littérature et en art) se trouva renforcé par le livre de Gautier. Un écrivain français a produit ce bienfaisant et patriotique effet. L'Espagne s'est mieux connue elle-même. Et c'est une des choses que nous devrons toujours à la France, nous les Espagnols.

IV

VICTOR HUGO

Nous n'avons pas besoin de redire dans quel sens nous prenons ici le mot *hispaniste*. Victor Hugo était un amateur de l'Espagne ; il y passa les premières années de sa vie ; puis, devenu homme, il fit un long séjour à Passajes ; il nous a lui-même conté son séjour dans les montagnes basques et ses courses à Pampelune. Le grand poète a exprimé son espagnolisme dans plusieurs de ses œuvres ; rappelons-nous *Hernani*, *Ruy Blas* et *Torquemada*. Il y a aussi des pages consacrées au Cid dans *La Légende des siècles*. *Les Chansons des rues et des bois* contiennent de jolies poésies consacrées à une Espagnole idéale (idéale comme la marquise d'Amaégui des poésies de Musset) nommée, si notre mémoire est exacte, doña Rosa Rosita.

Comment pourrions-nous caractériser l'espagnolisme de

Victor Hugo ? Le grand poète prend l'élément espagnol, c'est-à-dire l'Espagne, comme une corroboration de sa conception poétique tout entière ; nous pourrons observer plus tard le même profit dans Leconte de Lisle en ce qui concerne l'antiquité païenne. Humanitaire, ardent partisan du progrès, destructeur de toute tyrannie et de toute superstition, Hugo voit dans l'histoire et dans l'atmosphère de l'Espagne une carrière d'où tirer des matériaux pour ses thèmes grandiloquents, afin de donner de la force à sa thèse. Il ne voit pas que la couleur en Espagne (et en écrivant ceci, nous nous rappelons les *Orientales*, que nous avons oubliées tout à l'heure), il y voit aussi — et surtout — un intéressant fragment d'humanité dans un milieu déterminé et à un certain point de son évolution. Et faisant voir à ses lecteurs, au monde peut-on dire quand il s'agit d'un si haut poète, montrant au monde cette partie d'humanité, il lui expose le pouvoir et l'influence d'institutions et de sentiments divers, et il lui dit ce qu'a été l'homme et ce qu'il peut être.

Comme on le voit, il y a dans l'espagnolisme de Hugo une transcendance, un enseignement, une tendance qu'on ne trouve point dans Mérimée, dans Gautier, ni dans Stendhal. Rappelons-nous ce vers de *Torquemada* : « L'Espagne, pierre à pierre et pas à pas, se fonde », dit le Roi. Oui, l'Espagne, la nation espagnole se fonde, se consolide peu à peu, en dépit des corruptions, des obstacles, des abus, des désordres, des confusions. L'Espagne marche lentement, mais en somme elle marche, en lutte avec l'erreur et l'obstination. Et Victor Hugo, qui montre si magnifiquement l'Espagne rongée et vieille, ouvre son grand cœur à l'espoir et — *grand d'Espagne de première classe* — enveloppe dans son amour de très haut poète cette terre aux paysages splendides.

On a discuté, au point de vue historique, l'espagnolisme de Victor Hugo. Il existe de savantes opinions — établies par les Français eux-mêmes — sur la vérité, par exemple, dans *Ruy Blas*. Mais dans les œuvres de Hugo, comme dans les œuvres de tous les grands artistes, au-dessus des détails, plane l'esprit qui donne à la création son vrai ton. Qu'importe l'anachronisme, l'erreur, la fausseté dans les menues choses ! C'est la substance de l'œuvre que nous devons considérer, et la substance, dans Victor Hugo, est espagnole, profondément

espagnole. En veut-on un exemple ? Prenons le Conseil des ministres qui se tient dans *Ruy Blas*. Tout cela est-il faux ? Est-ce de la fantaisie ? Est-ce anachronique ? Or, cette scène une fois lue, repassons les écrits de nos vieux économistes ; voyons les lamentations et les pleurs qu'on répandait à cause de nos corruptions et de nos dissipations ; souvenons-nous des fameux vers qui coûtèrent à Quevedo, leur auteur, un cruel exil et la prison ; et feuilletons enfin les livres de nos historiens modernes sur la décadence espagnole (celui de Canovas par exemple). Et, quand nous aurons fait tout cela, disons si le Conseil des ministres que nous présente Hugo dans son drame n'est pas une merveilleuse, une très profonde synthèse de l'histoire d'Espagne.

Quelle fut l'influence de Victor Hugo sur nos poètes ? Dès la première heure Victor Hugo a été goûté et traduit en Espagne. Il y a peu de Hugo dans Espronceda ; nous en pourrions voir un peu plus dans le duc de Rivas ; nous en relèverons beaucoup plus dans Zorrilla. Zorrilla, avec tous ses défauts, est notre grand poète du XIX^e^ siècle. Sur Zorrilla, Victor Hugo a nettement mis sa marque. Il y a dans Zorrilla — et c'est ce qui fait sa grandeur — ce que nous ne trouvons qu'à de rares intervalles dans les autres poètes espagnols : un élément de vague, de mystère, d'idéalité. Cette idéalité de Zorrilla, nous la trouvons, par exemple, dans une des premières poésies d'Angel Saavedra, dans celle qui porte le titre *Aux étoiles ;* nous la trouvons dans une composition d'Espronceda ; mais elle est permanente dans Zorrilla et constitue l'essence de sa veine. Que de préjugés n'a-t-on pas entassés autour de ce merveilleux poète et qu'on l'a mal jugé ! C'est de l'étude consacrée au poète par don Manuel de la Revilla, croyons-nous, que date le préjugé avec lequel les nouvelles générations ont vu Zorrilla. Zorrilla peut par endroits aller de pair avec Hugo. Lisez ses poésies *La Tour de Fuensaldana*, *la Lune de Janvier*, et *l'Horloge*...

Mais ce n'est pas le moment de faire une étude de notre glorieux poète. Nous avons seulement voulu signaler l'influence exercée par Victor Hugo sur son inspiration. Et nous avons voulu surtout mettre en évidence le caractère transcendant de l'espagnolisme de l'auteur d'*Hernani*.

V

VIGNY

Pouvons-nous placer Vigny parmi les hispanistes, parmi les amateurs, les interprètes de l'Espagne ? Assurément oui. La production du grand poète a été peu abondante, très méditée; toutes ses poésies ne forment qu'un petit volume. De ce petit nombre de poèmes, il en est deux qui sont consacrés à l'Espagne. (Vigny a mis aussi dans son roman de *Cinq Mars* quelques souvenirs espagnols.) Un de ces poèmes s'intitule *Dolorida* et l'autre *Le Trappiste*. *Le Trappiste* est fondé sur un épisode de notre histoire populaire (1822) et l'on a essayé dans *Dolorida* de recueillir, de synthétiser ce qu'il y a de plus original, de plus substanciel dans l'esprit castillan. Mais que représente Alfred de Vigny dans la pensée esthétique française ? Il ne nous souvient pas que les historiens de la littérature française aient rien dit de la parenté et de l'affinité spirituelle de Vigny et de Mérimée. Vigny a-t-il eu de l'influence — et jusqu'à quel point — sur Mérimée? Nous avons dit dans la page consacrée à Mérimée que le poème de *Dolorida* avait peut-être exercé certaine suggestion sur Mérimée. Ecrits en 1823 et datés des Pyrénées, ces vers extraordinaires ont pu être comme un puissant excitant, qui détermina — ou corrobora — l'espagnolisme de Mérimée, et, si ce n'était déjà fait, inclina davantage aux choses d'Espagne l'esprit de Mérimée.

Prosper Mérimée est impassible ; Vigny aussi. Le premier est un homme froid, qui ne croit qu'en la réalité sensible et extérieure; le second n'a pas non plus d'idéal ni d'aspiration ultra-terrestres. Mais il y a dans Mérimée une passion du pittoresque, de la couleur, qui n'existe pas dans Vigny. Vigny est plus arbitraire, plus purement intellectuel. Mérimée était un homme d'honneur et dans les heures d'amertume que lui valurent ses grandes amitiés (Napoléon III, l'impératrice Eugénie) il sut sans phrase, sans rhétorique, accomplir son devoir et faire acte d'abnégation. Il ne formule cependant pas dans ses livres de maximes sur la matière et l'on n'en saurait tirer une philosophie morale. Par contre, des poèmes de Vigny — et du recueil de récits de *Servitude et grandeur militaire* — sort toute une religion noble, très élevée et stoïque d'honneur, de résignation devant la douleur et d'accep-

tation muette et digne de la mort. *La Mort du Loup*, le meilleur peut-être de ses poèmes, est tout un cours de stoïcisme et de grandeur d'âme.

Comment un esprit de cette trempe devait voir l'Espagne et les Espagnols ? Imaginez-vous un Calderon de la Barca qui n'aurait cru qu'aux forces humaines, qui serait tout ensemble plus concentré, plus lent et moins riche, et vous aurez une idée — approximative — d'Alfred de Vigny comme espagnoliste. Dolorida porte en épigraphe une phrase castillane qui signifie : *J'aime plus ton amour que ta vie.* Le caractère de l'héroïne du drame se trouve tout entier tracé dans cette phrase. Singuliers types de femmes que ceux d'Espagne ! Et surtout singuliers cas d'humanité aux yeux des étrangers. Dans ces femmes, la passion est très tenace et terrible, leur décision et leur élan n'ont point de limites et ne reconnaissent aucune catégorie. Pour elles, toujours généreuses, toujours magnanimes, il n'y a rien que l'amour. C'est justement Calderon qui a dit, dans sa comédie *Echo et Narcisse :*

Muger hay que se enamora
de un disciplinante, viendo
que es tan gran salvaje que
a si mismo se da recio.

Muger hay que se enamora
de un volatin, atendiendo
que es tan gran salvaje que
anda en aire habiendo suelo.

Muger hay que se enamora
de un toreador, advirtiendo
que es tan gran salvaje que anda
con el toro en galanteos.

Muger hay que se enamora
de un danzante, conociendo
que es tan gran salvaje que
se muele a compás los huesos.

Muger hay que se enamora
de uno que esgrime, sabiendo
que es tan gran salvaje que
pone sus ojos a riesgo.

« J'aime plus ton amour que ta vie », dit Dolorida, espagnole et madrilène. Dans son vaste palais de Madrid, Dolorida vit solitaire, oubliée de son époux, entourée de ses duègnes et

de ses chambrières. Ses yeux sont noirs, et ses mains blanches et fines. Ses yeux brillent sous la dentelle de la mantille et, aux courses, ses mains applaudissent de loin à « l'adroit toréador ». Le jeune homme avec qui Dolorida est mariée mène une vie dissipée et crapuleuse. On ne le voit point dans la vaste demeure. Tout est silence dans le palais ; à peine entend-on, dans les galeries et dans les pièces spacieuses, les pas des serviteurs et les voix des camériste. Un jour, inopinément, le mari de Dolorida vient jusqu'au cabinet où la triste dame vit dans l'abandon. Il arrive, pâle, les traits altérés ; les jambes lui tremblent. Deux ou trois fois il a failli tomber avant de pénétrer dans cette chambre. Que lui arrive-t-il ? Sa mort approche. « Je sais que je vais mourir et je suis venu te demander pardon de mes infidélités et te dire adieu », dit-il à Dolorida. « Puisque tu as vécu sans moi, pourquoi veux-tu mourir à mon côté ? » réplique Dolorida. « Pardonne-moi, — répond le mari, — je suis un criminel ; l'irréflexion de la jeunesse m'a perdu, mais je ne t'ai jamais oubliée. » — « Et *elle*, t'a-t-elle vu au moment où tu commençais à souffrir ? » dit Dolorida. L'idée de l'amour que lui vola la maîtresse de son mari est fixe en son esprit et la torture. « Oui, — réplique le mari ; — je l'ai vue souffrir ; elle a pleuré quand j'ai prononcé ton nom. Je mourais et je suis venu jusqu'à toi. Aie pour moi un dernier regard ! » Arrivé là, le mari s'aperçoit que Dolorida est en train de boire un liquide étrange. « Qu'est-ce que c'est, — demande-t-il, — que ce breuvage blanchâtre que tu bois avec tant de hâte ? » Et Dolorida répond : « C'est ce qui restait du poison que je t'ai fait servir hier. » Et le poème se termine.

J'aime plus ton amour que ta vie : voilà, condensé, tout l'espagnolisme du grand poète, espagnolisme de la même carrière d'où est sorti *A secrète offense, secrète vengeance*, mais un peu plus élevé dans sa philosophie que celui de ce drame. Dolorida aime avec passion, avec ferveur. Il n'y a rien au monde que son amour. Et il est si fort, si profondément senti, qu'elle préfère perdre l'objet même de sa tendresse, à accepter qu'on le lui vole. Ecartez l'exagération indispensable à la tragédie ; mettez de côté la violence de la fable ; réduisez aux proportions humaines cette atroce situation et vous aurez une excellence d'attachement, une pureté dans la fidélité, une délicatesse si haute, une telle noblesse du cœur féminin que le peuple

où cela se produit en est honoré et exalté. C'est tout cela qu'Alfred de Vigny a vu en Espagne. *J'aime plus ton amour que ta vie.* Est-ce que cet espagnolisme du grand poète n'est pas un reflet de notre théâtre classique? Ce qui sépare Vigny de Calderon — nous l'avons déjà noté, — c'est la conception stoïque, purement laïque de l'existence. Dolorida aime plus l'amour que la vie de son amant; mais aussi — et c'est là que repose la divergence avec l'auteur du *Magicien prodigieux* — plus qu'elle-même. Aussi, n'étant pas chrétienne, mais stoïque, elle se tue pour ne pas survivre à son mari. Il est vrai toutefois que les amoureux de nos anciens drames qui tuent leurs femmes pour venger leur honneur n'ont pas grand chose non plus de chrétien...

VI

MUSSET

Nous terminerons cette galerie de petits portraits par une silhouette de Musset. Peut-être est-ce de tous les romantiques celui que nous aimons le plus. Tandis que nous écrivons ces lignes, trois vers de trois poètes différents nous reviennent en mémoire. L'un de ces vers est de Musset lui-même— dans sa merveilleuse *Nuit de Décembre* — et il dit : « Du temps que j'étais écolier »... (L'auteur conte ensuite qu'apparut à côté de lui « un enfant vêtu de noir » qui était le poète même, l'image du poète.) L'autre de ces vers est de Zorrilla, le vaste et pittoresque Zorilla, encore inexploré : « Moi, qui étais alors fou, triste et enfant »... (Ce vers se trouve dans *La tour de Fuensaldana.*) Le troisième enfin a été écrit par Ruben Dario dans la *Chanson d'automne au printemps* : « J'étais timide comme un enfant »...

Pourquoi éprouvons-nous, observons-nous qu'autour de ces trois vers de trois poètes différents, il y a comme une atmosphère spirituelle qui fait que ces trois grands esprits se ressemblent par la façon de sentir, par la modalité du sentiment? Ils ont été tous trois d'éternels enfants ; tous les trois ont été livrés par la vie au sentiment et au hasard. Alfred de Musset est le poète de la sensibilité libre et délicate. Quelle terrible chose que de sentir et de comprendre ! Pour ces esprits subtils et fins, la vie a des douleurs et des angoisses qu'elle

n'a pas pour les autres mortels. Zorrilla s'enivre un peu des mots, du spectacle des choses ; mais Musset et Ruben se livrent complètement à leur propre sentiment, et en eux, la mélancolie, le désenchantement, l'amertume intime vont directement du poète au lecteur. Vaincus, résignés, ces poètes se laissent entraîner par le hasard. Et alors, quoiqu'ils aient tout vécu, tout goûté, ils restent toujours de vrais enfants. Que nous apportera le hasard ? Quelle nouvelle angoisse nous enverra l'aveugle fortune ? Il semble que le ciel ait épuisé sa douleur et cependant voici que tout à coup, comme une tour de cristal qui s'effondre (l'image est de Ruben Dario), nous sentons quelque chose s'écrouler et se briser au plus profond de notre être. Et de nouveau nous nous laissons porter par le courant des choses et nous nous en remettons au hasard, sachant bien pourtant ce que nous apportera demain. La joue appuyée sur la main et le coude sur notre table de travail, nous voyons dans cette minute d'abstraction douloureuse, comme dans la poésie de Musset, un enfant vêtu de noir qui est notre image dans le passé.

Alfred de Musset a exprimé son espagnolisme dans plusieurs pages de prose, dans un long poème et dans quelques courtes poésies. Musset avait de l'Espagne l'idée d'un ciel radieux, d'une promenade — le Prado — où rêvent de sveltes femmes aux yeux noirs, et de certains escaliers, — qu'il appelle « bleus » ! — et que dans de vieux palais ces divines beautés montent et descendent. Qu'aurait fait Musset en Espagne ? Avec l'ingénuité d'un enfant, il aurait livré son cœur à ces merveilleuses femmes qu'il admire dans ses songes. Dans son poème *A la Malibran*, le poète parle du « regard espagnol ». Musset, en Espagne, se serait senti magnétisé, affolé par ce regard que les yeux de la femme espagnole lancent de la pénombre de la mantille.

Il se serait senti affolé : il le croit un moment ; à ce moment tout son être vibre d'enthousiasme et d'espoir. Mais, un instant après, le désenchantement de son âme est déjà arrivé. Peut-être ce regard, cette hallucinante promesse de délices, n'était-ce rien. En une minute le poète a vécu l'allégresse de la satisfaction et la tristesse de l'espoir vérifié. La sensation du temps, de la fuite du présent, — si étonnamment exprimée par Zorrilla dans sa poesie de *l'Horloge* — rend ses satisfactions amères.

La pendule murmure : *Jamais!*
Jamais ! jamais! ne reviendra
Ce qui dans l'éternité
Fut une fois compté.

On a l'habitude, quand on parle de Musset et de l'Espagne, de citer sa poésie *Une Andalouse*. Et l'on cite cette poésie parce que le poète la commence en disant : « Avez-vous vu dans Barcelone — Une Andalouse au sein bruni ? » et l'on veut supposer que Musset confondait la Catalogne et l'Andalousie. Supposition absurde, car il y a des Andalouses à Barcelone, comme à Valence, comme dans d'autres villes. On cite cette poésie, disions-nous, mais Musset en a une autre, également espagnole, plus belle que la précédente et qui résume en outre toute la philosophie du poète, cette philosophie, cette façon de sentir, enfantine et sentimentale, dont nous venons de parler. Cette poésie, c'est celle qui a pour titre *A Pepa*.

Pepa, — demande Musset, — quand vient le soir et qu'après avoir pris congé de ta mère tu t'es retirée dans ta chambre, quand, à demi dévêtue, à la lumière de ta lampe, tu t'inclines pour prier, à quoi penses-tu ? A quoi penses-tu, à ce moment où l'âme inquiète va se livrer aux conseils de la nuit? Déjà tu as regardé sous ton lit. Le silence s'est fait dans toute la maison. « O Pepita, charmante fille, mon amour, à quoi penses-tu ? » Qui sait ! Peut-être au héros du roman que tu as lu. Peut-être à tout ce qu'invente la fantaisie et que la réalité dément. Peut-être aux fiancés, aux bonbons, aux maris, ou aux tendres confidences d'un cœur candide comme le tien. Ou à tes toilettes, ou au bal. Et le poète termine : « Peut-être à moi ; peut-être à rien. » Final où est tout Musset; tout le désenchantement, toute la désillusion suprême du grand poète.

AZORIN.

(Traduit de l'espagnol.)

DIAGRAMME PSYCHOLOGIQUE DE LA BATAILLE

L'action de la guerre sur l'esprit est multiple.

La guerre actuelle a donné lieu à d'innombrables publications ; innombrables et inégales, car, à côté des publications prudentes et réfléchies, il y a, sous des titres recherchant l'originalité ou l'effet littéraire, ce que nous pourrions appeler l'article modern-style de la Psychiatrie.

En résumé, il ressort des travaux de Régis, G. Ballet, Laignel-Lavastine, Grasset, Devaux et Logre, Dupouy, Merklen, Charon, Mallet, Souques, Renon, Paris, que : 1°) *les psychoses de guerre proprement dites* sont rares ; 2°) que la guerre fait surtout apparaître des psychoses classiques chez des *prédisposés* ; 3°) que la guerre crée souvent des *psychoses traumatiques*, rarement pures d'ailleurs.

La contribution de la guerre s'est surtout fait sentir dans l'étude des *syndromes nerveux*, dits *sans lésions apparentes*, et surtout dans l'étude du *syndrome commotionnel*, avec sa symptomatologie bien établie : troubles du caractères ; troubles intellectuels ; aprosexie de Chavigny ; troubles somatiques.

Elle a, semble-t-il, établi que ce syndrome (superposable au tableau de la psycho-névrose traumatique classique) s'accompagne de petites lésions miliaires, d'altérations physiques, chimiques et cytologiques du liquide céphalo-rachidien et (comme l'ont démontré Lœper et Verpy) d'une répercussion glandulaire et humorale des commotions, en *particulier sur les surrénales*.

§

La guerre a permis aussi de décrire des perturbations psychiques qui tiennent à *l'état de guerre proprement dit* et l'accumulation des *petites émotions*. Nous voulons parler des *neurasthénies de secteur, de tranchées*, longuement développées par Gilles dans les A. M. P. (1), — *de l'anxiété de guerre* décrite par Devaux et Logre dans leur livre tout récent sur *les Anxieux*, — et du *cafard*.

Dans ces syndromes, favorisés par le rôle prépondérant du coefficient personnel, de la « constitution émotive » de Dupré, de la fatigue, de l'imagination, c'est l'action de la série continue des petits chocs nerveux, c'est l'application de la *théorie nerveuse de l'avalanche*, c'est, en grand, l'éclaircissement des théories invoquées pour expliquer la formidable action des sensations légères répétées et, par exemple, les cas de mort consécutive au chatouillement.

Nous n'insisterons pas.

Nous voulons attirer votre attention sur le rôle, non plus des émotions petites ou moyennes répétées, mais d'une émotion violente sur le psychisme du soldat normal, et faire radiodement devant vous le diagramme psychologique de la bataille aiguë avec ses conséquences pratiques.

On a, des fauteuils de l'arrière, critiqué certaines divisions ou des corps d'armée, qui, après avoir été admirables, avaient eu des minutes de défaillance. On a considéré l'homme comme une mécanique qui se détendait ainsi qu'un ressort à l'heure de l'action, et qu'il n'y avait plus qu'à retendre... et à relancer... On a oublié que l'esprit offensif — (comme l'a dit le capitaine Lafargue, dont les publications ont été très remarquées) — était une exubérance d'énergie, et que, le système nerveux ayant, rubis sur l'ongle, au moment de l'assaut, vidé son porte-monnaie, sa fortune ne se refaisait que lentement, comme lentement se reforme la chromatine des neurones.

Ce qu'il faut savoir, c'est qu'aux violents efforts succède souvent une période d'inertie qui, dit le *Bulletin des Armées* du 19.7.17, « coûte fréquemment la perte de positions très péniblement enlevées ». Le même *Bulletin* l'attribue à la *défiance* et à *l'insouciance*.

(1) *Annales médico-psychologiques.*

Les deux mots sont également inexacts.

§

Quelles en sont les conditions pathogéniques?

Dans sa magnifique leçon d'ouverture du cours de cette année, le professeur Roger, étudiant le *choc nerveux*, le choc moral, après avoir signalé l'action précise des excitations légères quand elles sont répétées sur une vaste surface, après avoir souligné les troubles humoraux, l'acapnie, l'hypotension, la chromatolyse périnucléaire, rejette la théorie vasculaire et sanguine et adopte *la théorie nerveuse*, pour soutenir surtout *l'action nerveuse inhibitoire.*

La théorie que, pour notre part, nous acceptons est celle de Crile. « Il admet une disparition plus ou moins complète de la quantité d'énergie potentielle, emmagasinée dans les cellules nerveuses. Toute excitation physique ou psychique amènerait la perte d'une partie de cette énergie; *il se produirait une fatigue passive.* »

Le système nerveux est, en effet, un *accumulateur* d'énergie, et cette accumulation même explique la disproportion si grande entre l'effet et la cause, le travail accompli et l'excitation. On a dit : « *L'excitation n'est rien; l'énergie de réserve disponible est tout.* »

Cette loi, soupçonnée par Darwin et Spencer, Wundt, est bien acceptée depuis les travaux de Georges Dumas et de Paul Sollier.

L'émotion fait libérer cette énergie, dont la dépense excessive produit l'épuisement dans la tristesse comme dans la joie (Dumas). La décharge nerveuse se traduit, soit dans des mouvements d'expression *généralisés*, qui sont les gestes automatiques des grandes émotions, soit dans des contractions de *groupes* musculaires (tics émotifs), soit dans la mise en branle des *centres sensoriels*, viscéraux, vaso-moteurs, psychiques (Paul Sollier).

La libération de cette énergie intra-neurotique nous explique que, même dans l'effort musculaire, le siège de la fatigue est dans les centres nerveux qui ordonnent la contraction. *Il y a un épuisement nerveux, non un épuisement musculaire* (Charles Richet).

La possibilité de l'effort est donc, en dernière analyse, un

don naturel des centres nerveux, don naturel qui s'accroît par l'éducation (Ribot).

Ceci dit, nous allons montrer que :

1° Immédiatement *avant* l'assaut, l'énergie potentielle neuro-cérébrale se met en tension. La pression énergétique augmente. Il y a des phénomènes de tumescence ;

2° *Pendant* le combat, tout ce potentiel s'écoule. C'est la détumescence. Il y a ce que Dupuytren appelait si joliment « hémorragie de la sensibilité » ;

3° *Après*, c'est l'épuisement, épuisement nerveux.

Des officiers qu'une période de repos a « retapés » physiquement disent : « Je suis redevenu solide... mais moralement, ce n'est pas encore ça... mon esprit offensif n'est pas revenu. »

§

I°. *La mise en tension* de l'énergie cérébrale se fait, avons-nous dit, dans la période qui précède l'assaut.

L'état émotionnel va jusqu'à l'angoisse (syndrome physique) et l'anxiété (syndrome psychique).

Cette mise en tension se traduit par le silence tragique, par l'automatisme musculaire général ou partiel, par l'intensité des représentations mentales.

— *Le silence* est typique. Le médecin qui s'est tenu dans la parallèle de départ au moment de l'assaut a pu toujours le noter. Nous l'avons vu signalé dans toutes les œuvres de valeur, techniques ou imaginatives, écrites sur la guerre, dans les romans de Tolstoï, de Paul Adam, de Paul et Victor Margueritte, dans « la Conquête du Courage » de l'écrivain américain Stephen Crane et dans les livres émouvants des combattants actuels.

L' « Illustration » du 6 janvier 1917 donne à la fois, et un impressionnant dessin de Paul Renouard, et une impressionnante citation du « Feu » d'Henri Barbusse.

L'*automatisme* bien connu des états de tension cérébrale intense — (noté par Taine, Ribot, mis même plusieurs fois en évidence dans l'avant-dernier roman de Paul Bourget) — se fait jour. Les hommes accomplissent des gestes habituels et mécaniques : l'un remet ses molletières, l'autre frotte sa baïonnette, le troisième s'époussette inconsciemment la capote... ; il y a des manifestations *partielles* de cet automatisme, un frémissement du menton, des tics de la face chez les nerveux. L'of-

ficier échappe en partie à l'anxiété—non pas tant à l'angoisse, — à cause de ses responsabilités et de la nécessité où il est de porter son attention ailleurs que sur lui-même.

— *Les centres cérébraux travaillent éperdument* derrière le masque tragique ou impassible du visage. C'est toute une kaléidoscopie d'images. Le passé accourt de l'horizon et, si nous avions la place, nous pourrions multiplier les exemples et citations.

Tout ceci crée une tension d'esprit extrême, à la fois de cause *périphérique* exacerbée par les « éclatements », les « départs », les sifflements de balles, etc..., et de cause *centrale*, augmentée par le fonctionnement de l'imagination.

Cet état de tension *augmente à l'infini l'action du moindre fait*. En terrain découvert, un rien peut transformer ces hommes, à bout d'électricité nerveuse, en héros ou en fuyards.

C'est l'heure de l'héroïsme. *Il faut que la décharge nerveuse s'accomplisse.*

C'est aussi l'heure de la peur. Il faut se noyer pour ne pas être mouillé. Il faut agir ; sans cela le redoutable visage de la « géante à la face effarée » se dresse devant les imaginations. Ici encore, nous regrettons de ne pouvoir illustrer cela de faits connus, faute de place. Disons seulement que des chefs psychologues, l'attente se prolongeant, ont fait évoluer leurs régiments à découvert sous le feu de l'ennemi et évité ainsi les effets désastreux de l'*angoisse-anxiété* que seule l'action « soulage ».

Le *combat vient alors à point*. Les quelques enquêtes, un peu superficielles d'ailleurs, faites sur la peur, ont noté sa disparition au cours de la bataille. L'organisme se libère du potentiel nerveux dont l'accumulation l'étouffait.

§

II°. Il y a, schématiquement, dans la bataille, deux stades : un premier stade de *soulagement ;* un second stade *de fatigue*.

— L'action musculaire modifie l'émotion, en fait de la colère, de la rage, de la joie. La théorie de Lange-William James s'applique ici. La sensibilité accumulée s'écoule par les gestes..., si bien que les sensations de douleur disparaissent et qu'au cours de l'action, le soldat ne sent pas sa blessure.

— Le « mentisme » se traduit par une libération des centres polygonaux et des centres intellectuels, si bien que le

sujet, à la fois, et agit puissamment et se voit agir. Il y a là une curieuse dissociation de la personnalité que nous avons observée chez beaucoup de nos camarades de régiment et sur nous-mêmes aux heures chaudes des relèves des blessés.

Littérairement, il y en a de beaux exemples dans la *Guerre et la Paix* de Tolstoï et dans le livre de Stephen Crane. Les gestes professionnels s'accomplissent admirablement. L'acuité sensorielle est augmentée. Au-dessus de tout cet automatisme polygonal, le moi conscient juge, s'intéresse, se donne des motifs d'action. C'est une flamme de magnésium qui éclaire toutes les cénesthésies ; c'est une coulée de cet enthousiasme dont on a dit qu'il soulevait le monde ; ce sont nos ancêtres, sous l'œil ébloui de Richelieu, enlevant Port-Mahon — dont ensuite, à l'exercice, ils ne pourront plus faire l'assaut — ; c'est notre victoire de la Marne pour laquelle on a invoqué les « anges » (Cherfils)..., baptisant ainsi sans doute... nos « esprits animaux ».

L'imitation, la contagion, les cris, le clairon, les détonations, les radio-activités inter-spirituelles, soufflent sur cette flamme..., qui finit par tout brûler ; c'est alors l'ivresse, le « rire rouge » et, dans les prises d'assaut de villes et de villages défendus avec acharnement, la continuation automatique du geste de mort et toutes les conséquences *immédiates* de la crise nerveuse !

§

III°. Après, c'est *l'épuisement.*

Une troupe, merveilleuse à midi, peut être « vidée » le soir. Les exemples abondent. C'est l'épuisement de la garde prussienne à Saint-Privat ; l'épuisement de nos meilleures troupes à Waterloo ; c'est le soldat qui, après une folle action d'héroïsme, cède soudain à une terreur panique ; c'est ce fait qu'il faut bien connaître d'une troupe qui *se débandera d'autant plus facilement qu'elle se sera mieux tenue...* et dont le ressort aura cédé pour avoir été trop tendu.

A ce moment, derrière le soldat, se révèle l'homme ; derrière l'armée, la foule... et une des choses les plus tragiques pour l'observateur est d'assister soudain à cette métamorphose inverse de celle de Faust. Le héros tombe en cendres et voici qu'il n'est plus qu'un pauvre homme, paysan, ouvrier ou

bourgeois, nu comme l'étaient nos ancêtres. Nous n'insisterons pas davantage.

§

On a compris la nécessité des périodes de repos.

Le système nerveux fait notre force. Son péché originel est aussi qu'il fait notre faiblesse.

Voilà pourquoi les journalistes ou politiciens qui, au début, ont critiqué des troupes qui s'étaient prodiguées, en août 1914, jusqu'à la limite de leur énergie nerveuse, se sont conduits — sinon en mauvais Français, — du moins en détestables psychologues.

LOUIS HUOT
Médecin Principal de 1re classe
Médecin Divisionnaire.

PAUL VOIVENEL
Médecin Major de 2e classe
Médecin-Chef.
d'ambulance divisionnaire

LE SURVIVANT

—

PREMIER CHAPITRE

I

Je flotte.... Posé sur une sorte de brouillard épais, je sens que je puis me laisser aller, que je ne tomberai pas, et je dors. Exprès, je ne commande ni à mes bras, ni à mes jambes ; je m'abandonne, j'enfonce dans la brume molle. Autour de moi, dans cette atmosphère sans couleur et sans forme, des lambeaux d'ombre remuent.... ils vont s'écarter ; s'ils s'écartent, je cesserai de flotter bienheureusement ; je me raidis, je veux lutter, et je m'éveille.

Je m'éveille, mais comme j'ai les pieds lourds ! Suis-je encore tout petit et m'a-t-on mis des bottes d'ouate parce que j'ai la fièvre ? Autour de la tête un casque trop serré m'étouffe, je veux l'ôter, je tâtonne, ma main, rudement, heurte mon nez, — que je suis maladroit ! — puis rencontre mon front tout enveloppé de toile. Un mot se gonfle dans ma mémoire, mûrit, je vais le saisir : *Bandage....* j'ai un bandage autour du front.

J'ai un bandage autour du front et je suis dans un lit. Le nuage épais sur lequel j'étais couché, c'est un rêve, mais l'atmosphère étrange, ni grise, ni noire, ni rouge, n'en est pas un. Il fait plutôt nuit, mais il ne fait pas tout à fait nuit, des contours indistincts se dessinent ; tout près de moi, à deux doigts de mon visage, que signifient ces barres qui forment un rectangle ? Sont-ce les barreaux d'une petite échelle ? Je n'en sais rien. Deux minces barres horizontales réunies par

une ligne verticale. Hallucination ? Je fais un geste pour les toucher, je ne rencontre que le vide et ma main fatiguée retombe. Le contact froid du drap me fait tressaillir. Il faut que je me souvienne. Je cherche à rassembler mes idées. Mais je ne pourrai jamais penser rien de précis, si les phrases s'obstinent à danser devant moi.

Il y a la Guerre et j'ai été blessé.

Voilà ce que je cherchais. Une image maintenant : du sable entre des troncs de sapins, un groupe d'hommes en pantalons rouges, la courroie d'un bidon qui pend au revers d'un talus.

Des pas résonnent, si fort que leur vibration me fait mal. Instinctivement, un nom vient à mes lèvres :

— Lucette.

— Vous avez appelé, mon lieutenant ?

Cela m'est si difficile de parler que je ne réponds pas. Pour former un son, il me faudrait un effort de volonté qui me briserait. Je me tais, je referme les yeux, je retombe au néant.

De nouveau, j'ai les yeux ouverts. Toujours cette clarté bizarre. Il fait moins sombre que la dernière fois ; je cherche à m'y reconnaître, mais comme c'est désagréable de voir les contours comme à travers le gros bout d'une jumelle. Une table, parbleu : les barreaux de l'échelle sont les deux tablettes horizontales d'une table. J'en ris tout seul. Et cette table n'est pas dressée tout contre ma figure, mais à côté de mon lit, trop loin pour que je puisse la toucher d'un simple geste du bras, sans déplacer mon corps... J'agite ma main, je fais remuer mes doigts devant mes yeux. C'est bien ça, j'ai la vue malade, je vois trop près. Et ce n'est pas tout encore, il y a quelque chose qui me manque. J'y suis : ce que je vois ressemble à une épreuve photographique, tous les objets semblent collés ensemble et paraissent à la même distance de mon œil. J'ai perdu le sens du relief. Je ferme alternativement un œil, puis l'autre. Mes deux yeux sont intacts, il faudra que je refasse leur éducation.....

Certainement, j'ai le cerveau atteint. Ma vision est anormale ; les moindres vibrations sonores m'ébranlent ainsi qu'un tonnerre, et mes muscles ne m'obéissent *pas tout de suite*. Je fais des expériences :

— Un, deux, trois... je vais fermer le poing...

Il y a un retard à peine perceptible, mais que je sens chaque fois, et un éclair d'anxiété me traverse :

— Est-ce que j'y arriverai? Est-ce que je me ferai obéir ?

Je ne dis rien de tout cela, — je parle le moins possible, leurs voix me déchirent le tympan et je redoute d'entendre ma voix, faible, hésitante, bizarre, avec un timbre qui m'effraie. J'ai dit plusieurs fois :

— Ma femme ? A-t-on prévenu ma femme ?

Et j'ai répété :

— Je suis marié, j'ai un enfant... l'adresse est dans mon portefeuille... je vous prie d'écrire.

L'infirmière pose sa main fraîche sur ma main :

— Ayez confiance, ne parlez pas, ne vous fatiguez pas.

Si j'insiste, elle s'agite, va chercher le médecin.

J'ai dit au médecin :

— Je suis lucide, tout à fait lucide. Je vous supplie de prévenir ma femme.

Il m'a répondu :

— Mon ami, vous avez été bien mal et j'agis pour le mieux. Nous causerons quand vous serez en état.... Pour l'instant, je vous défends de voir personne.

J'ai demandé à l'infirmière :

— Dites-moi au moins que ma femme et mon fils vont bien?

Elle m'a affirmé que oui, mais il m'a paru que c'était avec embarras. Je suppose qu'ils se figurent que la vue de Lucette, l'écriture seule de Lucette me donneraient un choc trop fort. Ils l'ont prévenue, ils lui interdisent de me donner signe de vie. Peut-être n'ont-ils pas tort. Je suis bien faible encore, l'équilibre mental que j'ai retrouvé est bien chancelant.... Et il convient, avant tout, que je reprenne pleine possession de moi-même.

Je connais bien ma chambre maintenant, et j'y vois comme il faut, sauf un léger papillottement pour les points éloignés : — une chambre longue, — je m'y suis habitué, — la singulière couleur du mur ne m'étonne même plus (il est vrai que toutes les couleurs me paraissent singulières maintenant), une table métallique à étagères, deux chaises, un fauteuil de paille.... A côté de la porte, une pancarte blanche fixée par quatre clous dont les têtes miroitent; — je voudrais lire l'inscription de cette pancarte, je ne peux pas.

Peu à peu, je suis arrivé à reconstituer mon passé, non sans effort. Mes souvenirs sont des îlots lumineux entre lesquels tout est noir. A force de persévérance, je fais surgir l'un d'eux, puis l'autre.

La seule personne à laquelle je dise quelques mots, c'est la grosse femme qui vient veiller le soir. J'ai su par elle que nous étions au 20 janvier 1915 et que j'avais été blessé le 23 novembre 1914.

— Chut, — dit-elle, — on me défend de vous parler. Cela vous surexcite.

J'ai cependant réussi à l'apitoyer. Je lui ai demandé :

— Donnez-moi les papiers que j'avais sur moi en arrivant. Il me les faut. Je vous jure que cela ne me fera pas de mal, au contraire...

Grâce à elle, j'ai eu le paquet des lettres de Lucette. J'ai fait sauter les cachets qui scellaient l'enveloppe (je ne me souvenais plus de les avoir réunies et enfermées), et j'ai tenu entre mes mains toutes ses lettres de septembre, d'octobre, deux de ses photographies, et des photographies du petit.

Tous les soirs, avec la complicité de la femme de veille, je prends le paquet près de moi, et, la nuit, à son insu, pendant qu'elle fait sa ronde, je tourne l'électricité, et je lis...

J'ai toujours, moi, Jacques Breton, été un individu parfaitement sain, comme mes ancêtres l'étaient, et ce n'est pas une méchante balle boche qui m'aura détérioré. Je me reprends de plus en plus... Parfois, encore, je dois noter des minutes inquiétantes. Cette nuit, j'ai vu mes mains et *mes mains m'ont fait peur*... Naguère, au bas des ongles, j'avais des petites lunules blanches qui plaisaient à Lucette. Cette nuit, sur le drap, j'ai vu tout à coup des ongles carrés, sans rond blanc, des doigts trapus... Il me semblait qu'une présence invisible passait derrière moi, et un grand frisson m'a saisi. Peut-être vaut-il mieux que je ne communique pas avec Lucette encore. Je m'y résigne, parce que je veux retrouver la santé complète, et je sais que je la retrouverai.

Pour occuper le temps de ma lente résurrection,— et aussi par une sorte d'exercice de volonté, — j'évoque patiemment les jours de mon passé.

Je revois mon mariage et Lucette, — cette petite Lucette, cette amie d'enfance, de quatre années plus jeune que moi,

que j'ai vue grandir, avant de l'épouser. Y eut-il jamais nature plus confiante, plus tendre, plus enthousiaste que celle de Lucette? Son amour pour moi va jusqu'à la vénération.

Quel calvaire d'être séparée de toi, mon Jacques, — m'écrit-elle en septembre ; — *depuis des années, il n'était pas une émotion que nous n'ayons éprouvée ensemble, l'un près de l'autre... et, du plus loin qu'il me souvienne, j'ai toujours tout partagé avec toi...*

Nos quatre années de ménage, dans la jolie ville méridionale dont je dirige l'usine électrique ; — la naissance du petit Charles, au bout de trois ans ; une suite de journées heureuses, douces, bien remplies. Et toujours Lucette, son fin sourire, sa grâce longue.

Je ne puis plus vivre sans elle, — bientôt, tout à fait bientôt, je me sentirai en état d'exiger qu'elle vienne, et alors...

Grain à grain, comme un chapelet, je reprends ses lettres. Elle y note ses plus minimes préoccupations journalières, — Charlot a de la fièvre, Charlot a fait une scène, — elle les mélange au rappel des jours enfuis, elle me crie sa tendresse. Et voilà l'ombre de la Guerre qui plane. Je suis lieutenant d'infanterie, j'ai rejoint ma compagnie en Alsace, je vis aux côtés de Marcel comme au temps de notre jeunesse.

Marcel Lauret? Lucette ne le connaît pour ainsi dire pas (ils se sont entrevus une fois), mais je lui en parle tant que ses lettres m'entretiennent constamment de lui. Vingt-huit ans, ingénieur comme moi, mon camarade à l'école d'électricité de Nancy, mon compagnon à Paris où nous avons partagé le même appartement; il a débuté avec moi à cette usine du Midi où nous étions tous deux ingénieurs pour commencer, sous les ordres du directeur que j'ai remplacé. Quand j'ai été nommé directeur, trois mois avant mon mariage, Marcel est parti pour Santander organiser une industrie, qu'il n'a quittée qu'au moment de la mobilisation où je l'ai retrouvé sous-lieutenant dans ma compagnie.

Marcel Lauret, mon meilleur ami, mon frère de jadis, qu'est-il devenu? Nous avons partagé, naguère, tant d'heures enthousiastes et tant d'heures joyeuses... Nos soirées autour du *Maître*, nos après-midi au concert, nos journées de travail... Tout cela me revient en mémoire, si poignant et si mélancolique, tel que nous l'évoquions au cantonnement, sous

une pluie fine, ou près de quelque feu de campement dont le vent courbait et avivait la flamme tour à tour... « — Te rappelles-tu, — disait Marcel, — ce soir où le Maître a déclaré que je te corromprais... »

Où est le rire de Marcel? Il résonnait sous les sapins hachés par les éclats de marmite, il était jeune, frais, joyeux. Peu d'êtres sont aussi séduisants que Marcel... Et comme l'allégresse de le retrouver a diminué pour moi l'horreur de la campagne! Cependant Marcel est parfois triste, il est orphelin comme moi, comme Lucette...

— Nul hors de toi ne s'intéresse à moi, — me dit-il un soir, — de sorte que Lucette, de loin, a pitié de lui :

J'ai de la peine pour Marcel Lauret que je ne connais guère, mais qui est ton ami, de savoir qu'il est parfois assombri. Je lui trouverai une bonne femme, moi, après la guerre, et nous nous verrons beaucoup.

Joli garçon, ayant eu bien des succès féminins, Marcel croit peu à l'amour, et Lucette s'en indigne. Les lettres de ma femme me rappellent les discussions que nous avions le soir, Marcel et moi, éreintés, fourbus de poussière... Je revois un village évacué, des bandes de chiens dans les rues, les cadavres de deux Bavarois au milieu du pavé... Nous avons parlé de la guerre, puis nous parlons de la manière dont les femmes la supportent...

— Il y a peu de femmes qui aient le merveilleux courage de la tienne, — me dit Marcel.

Lucette! Quand serai-je assez solide pour qu'ils te laissent venir vers moi?

II

... Ce qui m'arrive est inouï : hallucination? cauchemar? Une crainte me tracassait : je me décide et je demande à la bonne grosse femme qui vient veiller chaque nuit :

— Ai-je donc la figure abîmée par ma blessure? Suis-je défiguré qu'on ne me donne jamais de miroir?

Elle rit :

— Défiguré? Allons donc! On ne vous a pas donné de miroir parce que vous n'en avez pas demandé. Le docteur a recommandé qu'on laisse les idées vous venir toutes seules, pour ne pas vous secouer.

— Alors, donnez-moi un miroir, je vous prie.

Elle l'a posé près de moi et elle est partie, parce qu'un malade sonne. Doucement, j'ai pris la petite glace encadrée de bois jaune, je l'ai élevée à la hauteur de mon visage. Je me disais : « Je dois être atrocement vieilli... »

Un cri, je jette le miroir... C'est que, derrière le verre poli, *je ne me suis pas vu :* une étrange hallucination m'a fait apparaître le visage de Marcel... un pâle visage de fantôme aux yeux hagards.

— Croyez-vous que j'aie de la fièvre, ce soir ? Je me sens tout drôle !

— Non. Vous n'avez pas de fièvre.

Elle est épouvantée, parce que je tremble, que mes dents claquent.

— Vous vous êtes vu si pâle dans la glace, ça vous a troublé...

Elle veut m'enlever le miroir; je me défends, je le garde.

Seul, je recommence... *je veux* cette fois écarter toute fantasmagorie. — Marcel... bien maigre, bien défait, Marcel m'apparaît de nouveau... Il a le front bandé comme moi et me considère avec une sorte d'épouvante.

... Allons, Jacques, tu n'es pas guéri. Tu as trop lu les lettres de Lucette, trop remué tes souvenirs, trop pensé à Marcel.

Le miroir posé près de moi, à plat sur le drap, je tente de réfléchir. Je me force à compter, très lentement, jusqu'à cent, avant de regarder de nouveau. Et j'ai décidé, cette fois, que je remuerai devant le miroir, pour forcer mon reflet à paraître.

Lamentable, exsangue, au fond du miroir, comme au fond d'une eau maléfique, Marcel m'implore sous son bandage. Je me hâte, maladroitement j'élève l'index, je me touche la joue... En face de moi, là, une main, de l'index, a touché la joue de Marcel.

Je ne dominerai pas l'hallucination aujourd'hui. J'en suis trop la proie.

L'épouvantable nuit ! Je laisse allumée la lampe électrique au plafond, et je promène mes regards, tout autour de moi, dans l'espoir de reprendre un peu de calme. La chambre est paisible, — ma vue est redevenue normale depuis plusieurs jours, — je vois la tulipe blanche qui protège l'ampoule, la table de fer laqué; dessus, une tasse décorée d'une guirlande de myosotis... tout cela est rassurant, familier. Mon regard

tombe sur la pancarte, à côté de la porte ; je m'applique pour en lire l'inscription, je me dresse assis sur mon lit, je me penche en avant. Voici que, nettement, je distingue une grosse écriture de sergent-fourrier, et je lis :

SOUS-LIEUTENANT MARCEL LAURET...

Ç'a été comme un choc en pleine poitrine. Je retombe sur l'oreiller, je me fourre la tête sous le drap et je reste là, écoutant mon cœur qui tape à grands coups de marteau...

Elle a raison, je n'ai pas la fièvre, — et je me sens terriblement lucide, d'une lucidité qui me fait plus peur que n'importe quoi. *Je suis en face de quelque chose de réel*, qui dépasse la portée de mon intelligence, mais qui est, — et je sais que je suis éveillé, que je ne rêve pas...

Marcel ? Où est Marcel en ce moment ? Est-il blessé, est-il mort ? Je n'ai jamais cru au psychisme, aux évocations de fantômes, aux manifestations d'outre-tombe. Si je m'étais trompé pourtant... s'il me faisait signe, à travers l'espace, de je ne sais quel au dèlà ?

Le tic-tac de ma montre résonne, se confond avec les battements douloureux de mon cœur... J'ai repris le miroir... un vent de terreur passe sur moi... Monstrueuse, une idée se forme menaçante, encore indistincte... Je me tords pour ne pas l'accueillir, je me débats.

— Les lettres, je vais lire les lettres...

Je me raccroche au passé, j'étend les bras, je vais saisir le paquet. Un souvenir me cloue, immobile, sur mon oreiller. C'est que je me rappelle, avec une implacable netteté, Marcel, debout devant moi, le dos appuyé à un tronc de sapin, et qui s'efforce d'introduire dans la poche intérieure de sa vareuse l'épaisse enveloppe où sont mes lettres...

Mes souvenirs se déroulent comme un film. Je revois, au cantonnement, la misérable table d'auberge sur laquelle j'ai cacheté l'enveloppe où je venais d'enfermer mes lettres... J'avais un vieux bout de cire rouge qui fondait mal, et Marcel... Je me précipite sur l'enveloppe, — oui, voici la cire verte que Marcel m'a prêtée ; le premier des cinq cachets que j'ai fait sauter l'autre jour est mi-rouge, mi-vert...

Je tourne et retourne l'enveloppe entre mes mains. Dans l'angle de gauche j'aperçois quelques mots à l'encre qui m'avaient échappé :

22 novembre 1914.

Les lettres incluses sont la propriété du lieutenant Jacques Breton, qui me les a confiées avant de partir pour une attaque. En cas de malheur, les faire parvenir à M^me^ Jacques Breton à...

C'est signé : *Marcel Lauret...*

La redoutable affirmation s'impose :

Il est certain que j'avais confié tout le paquet des lettres de Lucette à Marcel. C'est Marcel qui portait ces lettres sur lui le 23 novembre. Ce n'est pas moi...

Alors, quoi ?....

Je suis désespérément seul, épouvanté comme un lièvre qu'on traque de gîte en gîte....je ne veux pas être atteint par l'Idée qui me poursuit, je préfère sombrer dans le néant, m'évanouir.

III

S'il est vrai que l'angoisse blanchit, mes cheveux ont dû devenir tout blancs pendant ces vingt-quatre heures.... *Mes* cheveux ? Cela présente-t-il un sens, pour moi, de m'exprimer ainsi ?

Je me suis enfermé dans le plus absolu des mutismes, j'ai refusé de bouger, j'ai refusé de manger. Malgré moi, oui, malgré moi, parce que je tremblais de peur, tous les phénomènes qui ont accompagné mon retour à la vie me revenaient. Ces yeux qui voyaient trop près, ces couleurs *toutes changées* et mes oreilles qui percevaient les sons plus intenses, et mes membres qui ne savaient plus m'obéir, ces gestes maladroits qui passaient à côté de l'objet visé....

— Mais c'est impossible...

Le soir, quand ils sont partis et que voici la grosse femme du peuple, au cerveau borné, au cœur pitoyable, qui me répond sans scruter jusqu'au fond de mon regard, j'interroge avidement. Elle me trouve si faible, si étrange, qu'elle veut m'imposer silence... Et puis on lui a conté mon mutisme farouche d'aujourd'hui. Je l'attendris :

— Je ne leur parle pas, à eux, parce que je sens qu'ils ne s'intéressent pas à moi. Mais vous ?

Elle m'a dit ce que je voulais savoir, et ce que je redoutais tant de savoir...

— Comment a-t-on su mon nom ici ? On ne me l'a jamais demandé !

— Demandé ? Pauvre, vous étiez bien incapable de répondre... J'étais là quand on vous a apporté la nuit, il y avait un petit soldat de votre compagnie, blessé au bras... Il vous a nommé et puis vous aviez des papiers dans votre portefeuille, l'adresse de cette demoiselle qu'on a prévenue, votre tante...

— Ma tante ?

... Avec stupeur, avec épouvante (je me suis tourné contre le mur, pour qu'elle ne voie pas ma frayeur sur mon visage), j'apprends qu'une demoiselle LAURET est venue d'Orléans, a reconnu son neveu Marcel en ma personne, a prié qu'on ne la dérange plus à l'avenir...

— Une égoïste, qui ne se soucie guère de vous, allez...

A force d'ingéniosité, d'insistance, je finis par me faire rapporter le récit du petit soldat du XXX (je me suis informé : sa blessure vite guérie, il a quitté l'hôpital).

Voici ce que j'apprends — je le dirai tout net, sans commentaires, sans me laisser emporter par l'épouvante qui me domine :

Dans la nuit du 22 au 23 novembre 1914, le sous-lieutenant Marcel Lauret, qui devait rester à l'arrière, a pris part à une patrouille, avec son lieutenant qu'il aimait comme un frère...

Le lieutenant a été gravement blessé à la tête... le sous-lieutenant Lauret est tombé avec lui, et, d'après la position des deux corps, il est probable que la même balle qui avait traversé le cerveau de l'un est allée se loger dans le crâne de l'autre. On les a transportés tous deux à l'ambulance où un médecin les a trépanés. Le lieutenant est mort dans la nuit.

La pauvre bonne femme... Elle ajoute :

— Il n'a pas souffert, le lieutenant, vous savez... et on a pu l'enterrer le lendemain au bord d'un sentier. Je le sais, parce que c'est d'ici, sur les indications du petit soldat, qu'on a écrit à sa femme. C'est moi qui ai porté la lettre à la poste : Madame Jacques Breton... quelque part dans le Midi.

— Assez, assez, laissez-moi !

Ainsi, *Lucette croit que je suis mort.*

J'ai eu une crise de nerfs, j'ai crié, sangloté ; la bonne grosse femme de veille, terrifiée, m'a donné à boire de l'eau de fleurs d'oranger. Elle était inquiète, elle répétait :

— Ne dites pas au docteur que je vous ai tant parlé, vous me feriez chasser...

Il n'y a pas de danger.

IV

5 février 1915.

Je viens d'écrire tout ce qui précède,— puisqu'on me laisse libre d'écrire, maintenant qu'on me juge raisonnable,— et je continue. — Je sais que personne au monde, pas même Elle, ne me croirait si je disais ce qui est. Cela est pourtant. Pour tout l'univers extérieur, je suis devenu Marcel Lauret, alors que je me sens si indiscutablement moi-même. Je n'explique pas, je ne veux pas chercher à expliquer une chose que je me refuserais à croire si n'importe qui me la racontait. L'individu qui me narrerait cette histoire, je le dirais fou, sans une nuance d'hésitation. Le médecin, et l'infirmière, et la grosse femme de garde, et ma Lucette elle-même ne manqueraient pas de m'étiqueter de la sorte. Or, je sens pertinemment que je ne suis pas fou... Il est terriblement difficile de le prouver. A le tenter, je risquerais d'abominables persécutions, l'internement.

Non, l'Extraordinaire secret est mon secret, à moi seul. Il le restera.

J'ai été tenté un instant de tout écrire à Lucette, de lui envoyer ces feuilles... Je crois bien que j'avais commencé de les rédiger à son intention... Mais ne serait-ce pas un crime que de traîner cette enfant jusqu'au bord du mystère, que de la jeter en plein inexplicable ? Et puis elle n'admettrait pas un instant, il est impossible qu'elle admette... Elle promènerait ma lettre sous les yeux de mon médecin, d'un aliéniste, que sais-je ? En tous cas, entre elle et moi, — moi *qu'elle prendra pour Marcel* (il faut que je m'imprègne de cette idée),— une épouvante se dresserait comme une barrière... et les seules chances que je puis avoir de ne pas la perdre s'évanouiraient.

Car je fais des plans, je me familiarise avec le prodigieux, je me dis : « Ils me croient tous Marcel. Soit, je feindrai d'être Marcel... »

Pour l'amour de Jacques, Lucette ne peut-elle devenir l'amie de Marcel pour lequel elle éprouverait de la pitié ?

Un épouvantable destin m'a jeté dans cette impasse ; je ne me laisserai pas abattre, je ramasse mes cartes avec sang-froid et j'accepte la partie.

Pour commencer, j'ai écrit à Lucette en me donnant pour Marcel. Je la préviens que je possède des papiers que son mari m'avait confiés, papiers que je souhaiterais lui remettre en mains propres. — Je la connais : du moment où elle aura l'espoir d'entendre l'écho des dernières paroles de son mari, elle viendra.

Je l'attends. En l'attendant, je tâte ma volonté, je l'exerce, je la fais plier, ainsi qu'un fleuret neuf, dont je me défierais. J'apprends à ne plus tressaillir en voyant le visage de Marcel dans le petit miroir de bois jaune. Naguère ce visage me plaisait : je goûtais cette tête mince et fine, ce profil de médaille antique, ce regard velouté et presque câlin. A présent que, par un incroyable sortilège, il s'est substitué à mes traits, je le hais. Ces dents carrées, régulières, étincelant dans le masque brun, me paraissent féroces... et j'exècre tout cet ensemble que Lucette ne peut aimer, derrière lequel Lucette ne pourra jamais me reconnaître.

Marcel est plus robuste que je n'étais et, peut-être, plus beau au sens où l'entendent les femmes. Qu'importe! Lucette s'est-elle jamais demandé si j'étais beau? Si elle me retrouvait, que lui ferait cette lourdeur de ma jambe, cette demi-paralysie qu'ils qualifient d'état parétique, et qui m'exaspère? Elle se réjouirait de savoir que ce sera long à guérir, que cela me permettra de ne plus la quitter.

V

Mon secret. Je reste immobile des heures, tandis qu'il me ronge, tapi au fin fond de moi... Une sorte d'orgueil étrange me vient d'être monstrueux, parmi les hommes qui ne s'en doutent pas, qui me coudoieront des années, probablement sans savoir que la moindre de mes paroles ne peut être qu'une comédie... En vérité, je crois que cela m'amuserait presque d'aller ainsi par le monde avec une personnalité empruntée, s'il n'y avait pas Lucette...

Là est le déchirement... Je ne puis vivre sans elle, et je recule parfois devant la tâche que je veux entreprendre. N'est-

ce pas une tentative presque sacrilège d'essayer d'introduire, même la plus fervente, la plus pure des amitiés, entre cette femme et Celui qu'elle pleure ? Si j'avais perdu Lucette, mon cœur se serait durci et figé dans un regret passionné des jours morts ; il serait devenu pareil à ces roches fossiles que rien ne peut plus entamer, et qui gardent à jamais l'empreinte délicate de la moindre petite feuille de fougère qu'elles enfermèrent jadis.

Hélas, je sais trop quel est le cœur de Lucette et comment Lucette m'a aimé. Je prends ses lettres, je les reprends, et, toujours, monte vers moi le même encens.... Elle m'écrit ses pensées, les réminiscences qui lui viennent, elle répond à mes questions, elle me demande comment je trouve ses lettres « qui sont le bouquet de son âme »... Puis, à propos de tout, elle me consulte.

Petite hermine, restée enfant après être devenue femme, elle ne connaît rien du monde ; sans guide, sans soutien, elle doit s'effarer à chaque instant, devant chaque problème ! Une pitié m'envahit, fraternelle plutôt qu'amoureuse, désir tendre de saisir de nouveau la petite main de cette femme dans la mienne et de la conduire en lui évitant les pierres et les ronces du chemin.

Ah ! Lucette, si, — trop absorbée dans ton désespoir, — tu ne me dédaignes pas au premier abord, — comme je suis certain que ta sympathie, d'un vol inconscient, viendra vers moi, pareille à un pigeon perdu qui regagne son colombier !

VI

Elle viendra. Elle a reçu ma lettre. Sous l'écriture nouvelle que j'ai, cette cursive sèche si différente de mes caractères d'autrefois, irréguliers et lâches, elle ne m'a pas deviné, mais elle viendra. « Mon chagrin m'étouffe, — écrit-elle, — au milieu des beaux souvenirs d'une vie qui était si heureuse. »

Elle viendra : les sons, la lumière, et l'air tiède qui passe sur mes joues quand on ouvre ma fenêtre, tout cela n'existe que pour surexciter mes fibres, exaspérées par l'attente.

Cet après-midi, j'étais étendu sur ma chaise longue d'osier, en face du panorama de toits d'ardoises et de toits de tuile qui s'étagent. Une fumée légère, éparpillée par le vent,

répandait ses volutes grises.... il m'a semblé qu'elle était l'annonce du Grand Miracle d'amour.... Le Miracle ! De toutes parts, ce jour de printemps, d'invisibles voix semblent me chuchoter... : « Il est impossible, si elle te voit plusieurs fois, qu'elle ne sente pas l'essence même de ta personnalité s'imposer à Elle. Elle croira être en proie à une hallucination... Troublée, elle fuira l'obssession, puis la cherchera, et viendra un jour où elle te criera : Qui êtes-vous donc, Vous, qui n'êtes pas Lui, et qui êtes, cependant, tellement pareil à Lui ? »

Les paumes de mes mains me brûlent. J'étreins les accotoirs de paille grossière qui soutiennent mes bras. Ainsi qu'une forme, au matin, émerge du brouillard, ainsi ma personnalité pourrait se dégager. Lucette, la distinguant, pousserait un cri sublime et nous serions deux à partager l'Etrange Secret, comme nous avons été deux à partager toutes choses. Mon sang bouillonne, se précipite, afflue à mes tempes qui battent... Je suis emporté par ma chimère, plus que je ne veux, au delà de ce que je veux...

La fumée monte, se rabat, se roule sur elle-même comme une étoffe, toujours déchirée, toujours reconstituée....De même mes imaginations insensées. J'évoque cette existence dans laquelle Lucette et moi nous saurions seuls qui je suis, et je devine la prodigieuse saveur du Secret, de ce fantastique secret qui nous lierait l'un à l'autre au-dessus de la foule.... L'ivresse de nous comprendre chaque fois que se croiseraient nos regards, et la magnifique volupté de mentir à tous, constamment, avec raffinements, et d'être sincère, seulement avec Elle qui est ma Bien-Aimée !

Et la nuit me surprend, écrasé sous la violence de mon rêve et si loin de tout que je tressaille et pousse un cri au moment où mon infirmière, active et pressée, entre pour me mettre au lit.

VII

Je suis irrité parce qu'aujourd'hui, afin de rapprendre les manières de la vie quotidienne pour ne pas effaroucher Lucette, j'avais accepté d'assister au concert de l'hôpital. Pourquoi, lorsqu'on a roulé mon fauteuil dans la salle lumineuse, tout entourée de guirlandes, ai-je eu un moment de joie presque animale de me trouver vivant ? Oui, simplement *de me trouver*

vivant... Une jeune infirmière levait ses bras nus pour rajuster un lampion de papier ; elle riait et la clarté rose glissait sur son front... J'avais presque oublié mon étrange aventure.

DEUXIÈME CHAPITRE

I

Mars 1915.

Elle est venue. Jamais chasseur à l'affût, jamais sentinelle aux aguets dans la nuit n'eut le cœur plus battant que moi, ramassé sur ma chaise longue de paille, immobile, épiant dans le corridor le bruit des pas de ma femme chérie. Peut-être un accusé qui attend la solennelle rentrée du jury, afin de discerner d'un seul coup d'œil sur le visage de ses juges s'ils lui apportent la mort ou la vie, a-t-il senti ce que je sentais....

Le silence de ma chambre n'est troublé que par le bruit de la vapeur d'eau, refoulée dans les radiateurs qu'elle ébranle de heurts sourds... J'attends, l'attente est démesurée, interminable... Est-il possible que mon être physique y résiste?... Je vais me renverser en arrière, m'évanouir.... Le bruit mat de l'eau dans les tubulures de fonte semble grandir et m'écrase...

La voici. Je ne sais qui l'a introduite ; elle est là. Droite dans ses voiles de crêpe, elle s'appuie au mur et sanglote.... C'est la première image que je garde de sa visite. Elle a pris le paquet de ses lettres que j'avais ficelé avec soin ce matin, — et elle me fait, de la main, signe de ne pas lui parler...

Je suis là, en face d'elle, stupide.... Je tremble de son désespoir et je le bois, en même temps, avec une avidité farouche.... Elle essuie ses yeux, elle respire, elle me regarde sans me voir et toute mon âme s'élance vers elle... A chaque instant, j'ai le sentiment que je pouvais, précisément dans la seconde qui vient de s'écouler, faire le geste qu'il aurait fallu, que je ne l'ai pas fait et qu'il est irrémédiablement trop tard...

En même temps, je la regarde, j'ai pitié d'elle et pitié de moi... Elle s'est assise, nous pleurons ensemble... Je vois sur son visage resplendir la passion qu'elle avait pour moi et sa douleur infinie... C'est un éblouissement et c'est une souffrance...

Elle me dit de pauvres petites phrases hachées, qui seraient

si ternes s'il n'y avait pas le rayonnement magnifique de ses yeux mouillés... Je ne sais même plus ce qu'elle m'a dit... Ce n'était pas à moi qu'elle parlait et ses paroles m'étaient indifférentes. Je dévorais son visage, et l'expression qui faisait passer sur ses traits un masque de désolation...

— Ainsi vous êtes le dernier qui l'avez vu, qui lui avez parlé ?

Ce cri jaillit du plus profond d'elle-même et me bouleverse ; l'individu qu'elle voit en face d'elle n'existe visiblement pas pour elle, ce n'est qu'une sorte de relique vivante qui a approché Jacques... Il n'y avait que Jacques pour elle dans l'univers, et elle pense que Jacques n'est plus...

Ce soir, en face des toits bleus mêlés à des toits roses, je me sens ivre d'avoir bu un vin trop fort... Je sais que ma bien-aimée me pleure comme on pleurerait un dieu... Je sais qu'*elle n'a même pas regardé* la jolie figure de ce Marcel Lauret qui séduisait les femmes... Mais tout cela est bien inconscient : je ne suis qu'émotion, désarroi, tendresse, avec le regret brûlant de tout ce passé qui ne ressuscitera plus.

II

Mars 1915, le lendemain (mardi).

Je suis accablé, maintenant, sous une tristesse lourde. Lucette est revenue, mais elle est revenue avec tante Martine, chez laquelle elle et Charlot se sont installés... Est-ce que chaque fois que je me trouverai en présence de quelqu'un qui m'a connu j'aurai ce désespoir d'animal pris dans un piège, qui voudrait crier et ne le peut pas ? Courte, ronde et grasse, tante Martine, en larmes, s'est jetée vers moi, elle m'a appelé :

— Mon bon, mon cher Monsieur Lauret...

Et j'ai éprouvé la terreur qu'éprouverait un homme qui croirait être en proie à un cauchemar et s'apercevrait qu'il est tout réveillé et que sa détresse est réelle. Tante Martine a reçu Marcel plusieurs fois, tante Martine croit le reconnaître, comme Lucette... Elle parle de moi au passé, comme Lucette.

Je suis resté là, plus d'une heure, en face d'elles deux : la pâle figure de Lucette, éclairée d'une flamme intérieure, se détachait sur le crêpe sombre qui l'enveloppe... Ma pauvre bien-aimée! Elle s'est révoltée, elle frappait à coups répétés le

parquet de son talon, sous l'empire d'un chagrin qui, dans son excès, en vient aux manifestations extérieures, et elle criait :

— Il est trop injuste que Jacques soit mort !

La ferveur de son accent me touchait, j'aurais voulu m'agenouiller à ses pieds, la remercier... En même temps un froid glacial s'épandait dans les plus minces ramifications de mes veines, de l'horreur d'être ainsi, en face d'elle, qui ne me voyait pas... Et cette horreur était augmentée par la présence vulgaire de tante Martine, dont toutes les paroles me ramenaient dans une existence triviale, au milieu de laquelle il devenait presque impossible de croire à mon aventure...

Tante Martine m'a servi de mère depuis ma seizième année ; tante Martine m'adorait, et son désespoir est immense ; mais tante Martine croyait me connaître et veut parler de moi...

Tante Martine parle de moi et Lucette lui répond. Elles me jettent à la face mon propre éloge, pareil à une litanie. Je voudrais fuir et ne pas les entendre, parce que j'éprouve jusqu'à la torture le sentiment que leurs phrases louangeuses s'appliqueraient aussi bien à n'importe quel homme différent de moi, qui aurait été passionnément chéri d'elles. De tous ces superlatifs qui se succèdent, je ne peux rien dégager qui me soit particulier ; elles admettent, en bloc, que j'ai eu toutes les qualités du corps, du cœur et de l'esprit...

— Il était bon...

— Intelligent...

— Si remarquable...

Non, l'énonciation d'une série de qualités abstraites ne me désigne en aucune manière. L'amour de Lucette, son désespoir, émanent visibles, comme tangibles, de ses moindres gestes ; mais ses phrases sont si peu évocatrices, que j'ai fini par souhaiter, avec une sorte de fureur, qu'elle se tût... Et je ne puis exprimer mon soulagement lorsqu'elle s'est levée pour aller vers la fenêtre pleurer en silence.

Tante Martine pleurait aussi. Elle rappelait la congestion pulmonaire que j'ai eue, chez elle, à dix-neuf ans.

— Dire que je l'ai tant soigné, que je l'ai guéri et qu'on l'a tué !

Elle atteignait au sublime en rappelant de pauvres petites choses ; je sentais dans ma bouche le goût de cette tisane de pommes, acide et fraîche, qu'elle me confectionnait elle-

même... Je me souvenais de la petite lampe veilleuse à globe rose, que je voulais près de mon lit, même pendant le jour...

— Mon pauvre Jacques, je vois encore sa boucle de cheveux qui faisait un peu comme un épi sur le front... Et il faisait la grimace lorsque je le brossais...

Elle se souvient de toutes mes manies, tante Martine, de mes gestes, de mes actes... Mais elle ne dira pas un mot qui puisse me faire espérer qu'elle me devinerait à autre chose qu'à une boucle de cheveux dressée en épi, un grain de beauté sur la tempe, une cicatrice au poignet...

Et Lucette... Ah! quel goût de cendres j'ai dans la bouche, ce soir...

Mercredi.

Lucette est revenue, seule. Ses pas, machinalement, l'ont menée vers moi, parce que, près de moi, elle peut s'abandonner à sa douleur ; cela, de suite, elle l'a senti.

Sur sa demande, j'ai voulu raconter nos souvenirs de guerre. L'épreuve était dure pour moi. J'ai dû serrer les poings pour ne pas crier : « Je pensais à toi, constamment, à la lisière de cette forêt saccagée. Ne sens-tu pas que je suis Jacques? »

Elle m'écoutait avec une attention comme dilatée. A chaque instant, elle avançait sa main, ainsi que pour la poser sur mon bras, et elle disait :

— Jacques ? Jacques était là aussi ?

Elle a fini par prendre pitié de ma fatigue, m'a engagé à me reposer, et je suis resté, muet, à côté d'elle. Je me sentais emprisonné dans une solitude plus affreuse que la plus terrible des prisons...

Vendredi.

Elle m'a amené Charlot, Charlot qui a dix-huit mois, qui se cramponnait à son cou et se rejettait en arrière, effrayé à mon approche... Charlot, *le fils de ma chair*... Je suis tellement hébété ce soir que je puis à peine écrire.

Lundi.

Lucette m'a annoncé qu'elle allait s'installer à Paris. Elle va laisser Charlot chez tante Martine, tandis qu'elle ira chercher ses bagages et faire des rangements *là-bas*.

Elle m'a dit :

— Je suis décidée depuis quelque temps déjà, mais il me fal-

lait m'entendre avec ma tante. Je ne puis plus vivre là-bas, sans Jacques, dont les moindres bibelots me parlent à toute seconde. C'est trop affreux...

J'ai éprouvé un dépit amer de ce qu'elle quittât notre maison. Il me semblait que ce n'était pas digne d'elle de fuir sa douleur. Et puis, le ton de ce « Je suis décidée », m'a heurté le cœur. Il m'a semblé qu'il contenait je ne sais quelle fierté d'avoir à prendre ses résolutions toute seule, je ne sais quel désir d'avoir à se servir de sa liberté, comme d'un instrument neuf. Pourquoi prend-elle ces manières de petite plante qu'on forçait à ramper sur le sol et qui, libérée des crampons qui la fixait, se redresse, se dégage ? Je n'ai jamais eu la moindre velléité de la dominer, nous avons toujours pris toutes nos décisions d'accord...

Qu'importe ! elle continuera à venir ici, chaque jour : elle s'est engagée vis-à-vis de Madame Nord, l'infirmière major, à servir les goûters, les tisanes d'après-midi et, à son retour, elle aura le droit de circuler en blouse blanche, avec la coiffe et la petite croix.

— Je ne veux pas être inutile, — me dit-elle, — avec un mouvement de tête dans lequel je retrouve ma femme enfant de jadis.

Lucette, enfant, oui, enfant, tu as plus besoin que tu ne te l'imagines d'un conseiller et d'un appui.

III

Mars 1915, vendredi.

Le désir de voir le *Maître* me poursuivait et j'ai fini par lui faire écrire que Marcel Lauret était ici et demandait sa visite.

Le Maître. Si Lucette est l'amour de ma vie, lui en est l'enthousiasme. Il me semble que le retrouver, retrouver le cher laboratoire où nous avons tant travaillé, Marcel, moi, d'autres dont beaucoup sont morts, ce sera pour moi retrouver le principe même de mon activité intellectuelle.

J'étais le Disciple favori, comme disait Marcel, Marcel, pour qui le Maître était en somme injuste et mal disposé. Pour le Maître, je n'étais pas comme pour tante Martine, déterminé par la forme de mes boucles, et mes manies... Néan-

moins le *Maître* saura-t-il me retrouver ? Pour lui, pour Lucette, l'essence même de mon être saura-t-elle rayonner au delà de la matière qui l'enveloppe.

Dimanche.

Le *Maître* est venu. J'ai revu la pâle figure ascétique sous les longs cheveux en broussaille et les grands yeux d'halluciné. J'attendais son premier regard. Son premier regard m'a dit : « Hélas ! Pourquoi faut-il que ce soit Marcel qui vive et Jacques qui ait disparu? »

Et je me suis rappelé que le Maître aimait peu Marcel, auquel il reprochait sa légèreté, son éternel besoin d'agitation mondaine, et du « cynisme »...

Ce premier regard m'a glacé. J'étais accoutumé à trouver dans les yeux du Maître une telle sympathie, une telle tendresse indulgente ! Des larmes m'ont étouffé, j'ai tendu les bras :

— Ah ! j'ai bien besoin que vous me donniez de la force !

Un léger étonnement a passé sur son visage, car Marcel n'aurait pas parlé ainsi. Il m'a pris la main :

— Mon pauvre ami, — m'a-t-il dit, — il faut que vous ayez de la force. Ceux qui restent auront à faire la besogne de tous les disparus. Notre malheureux Jacques...

Pour la seconde fois, j'ai vu le visage même de la douleur née pour moi. J'attendais que le Maître ajoute quelques mots. Je souhaitais l'éloge funèbre qui m'aurait dessiné tel qu'il m'a connu, tel qu'il me porte en lui. Je demeurais muet, avide des paroles qui allaient venir, creusé par l'anxiété, qui me semblait avoir vidé mon corps de tout viscère, ne me laissant qu'une attention exaspérée...

Mais le Maître me demanda mon avis sur la guerre et je parlai...

A quel point cette causerie m'aurait été précieuse si je n'avais pas étouffé derrière ce masque qu'est mon visage ! ..

N'ai-je pas oublié, à certains instants, que le Maître ne me reconnaissait pas ?

Un jeudi. Fin avril.

Elle est revenue. Je goûte chaque jour la joie élémentaire de sa présence. Elle est là. Ses attitudes éveillent en moi un sentiment délicat de beauté parfaite. Je regarde son profil découpé sous le voile blanc. Son cou mince jaillit hors de la

blouse échancrée ; ses mains s'activent à quelque tricot. Elle est là, il n'est pas nécessaire qu'elle me parle, je préfère même qu'elle ne me parle pas...

Quand retentit le timbre placé dans le couloir, elle se lève, si vive et si souple que je m'en émerveille chaque fois, elle pose son ouvrage et sort comme on glisse ; une sorte de joie pieuse éclaire ses traits quand elle revient. Elle aime se dévouer, elle aime servir...

La fenêtre est ouverte. Deux œillets, dans un vase de cristal, égaient la table de fer peint. Je suis roulé dans une couverture, les mains abandonnées et lasses... Lucette, de temps à autre, glisse un coup d'œil vers moi. Ce ne sont plus les regards soumis, implorants, qu'elle avait naguère ; à voir ses yeux, je sens qu'elle me prend pour un étranger... Elle se demande avec sollicitude si j'ai froid, s'il est préférable qu'elle ferme la fenêtre, s'il conviendrait qu'elle me laisse seul afin que je m'endorme ?

Dès qu'elle s'absorbe dans un tricot, je la considère avidement. Je me demande à quoi elle pense. Elle penche la tête; elle est pâlie comme une rose après l'averse, un peu de nacre souligne ses paupières... Il est visible qu'elle pleure souvent. Mais avec quelle force mon souvenir habite-t-il son cœur ? Et est-il certain, — ainsi que je l'ai cru les premiers jours, — qu'elle a eu l'âme séchée au feu de son désespoir, au point d'être devenue incapable de tressaillir pour ce qui est étranger à Elle et à Moi ?

Elle mélange d'une façon touchante les souvenirs de notre passé commun à ses moindres actes. Une infirmière m'a apporté un petit jeu d'échecs, de ceux qui servent pour les traversées, échiquier dont les cases sont trouées afin qu'on y fiche les pièces. Lucette l'a pris entre ses mains :

— Jacques et moi, nous avons joué avec un jeu comme celui-là, un soir, en Hollande...

La vue d'une anémone lui rappelle le jardin ; une grosse pluie d'orage la fait souvenir d'une course que nous avons faite dans les montagnes des Maures... J'admire la manière dont elle enlace ses souvenirs au présent, comme on tresserait une guirlande de roses et de lierre. Et ses évocations me ravissent l'âme. Chaque fois, c'est comme un voile qui se lève sur un coin de notre passé... Mais, hélas, je voudrais qu'elle en dise

davantage, je ne me contente pas de ces brèves petites phrases... je la sollicite de développer un récit, je la presse de questions nerveuses... Et je lui tends des pièges :

— Jacques aimait-il ceci ? Jacques aimait-il cela ?

Certainement, il vaut mieux qu'elle ne me parle pas... Dès qu'elle parle, je veux que ce soit de moi, et je suis désespéré ensuite de la puérilité de ce qu'elle a dit. Pourquoi faut-il que je gâche, toujours, ma première impression qui est exquise? Chaque fois qu'à propos d'un détail matériel elle a évoqué notre vie passée, j'ai été heureux. Alors ! Quel besoin me pousse d'entendre des développements?

Vendredi soir.

Cette après-midi, une sorte de rage m'a pris. J'ai voulu que, ne reconnaissant ni ma voix, ni mon visage, Lucette me reconnaisse pourtant. A quoi ? Les âmes humaines sont incommunicables, je ne m'en aperçois que trop. Elles ne peuvent révéler leur essence par aucun parfum qui se dégagerait d'elles, comme d'un buisson de lilas dans la nuit. Il n'y a que les mots, les mots imparfaits, lourds, qui trahissent...

Lucette avait posé son tricot. Elle était si touchante, si pure, si triste, qu'une vague m'a soulevé... Je lui ai dit :

— Oh, parlez-moi, je vous en prie... Parlez-moi de Jacques : dites-moi les livres qu'il aimait ?

Elle a fait volte-face, — elle n'aime pas ce genre de question, — est-ce par crainte de profanation ? est-ce plus simplement par timidité? — Et elle m'a retourné mon interrogation :

— Dites-moi quels sont les livres que vous aimez, vous ?

C'est alors que j'ai été saisi de folie. Je me suis imaginé que, par de piètres et élémentaires indications de préférences littéraires ou poétiques, je pourrais émouvoir Lucette, lui donner le pressentiment de l'énigme. J'ai repris des conversations que nous avions eues cent fois pendant nos années de ménage, j'ai fouillé ma mémoire, j'ai énoncé pêle-mêle des jugements, des goûts... Les mots que j'employais me paraissaient si pâles, si faux... je dirais même que les idées, alors qu'il s'agissait d'exprimer la substance même de mon être, me paraissaient terriblement grossières... Je me sentais baigné d'aspirations inexprimables, informulées... des tendances s'agitaient en moi, s'évanouissaient sitôt que je voulais les couler dans une forme verbale...

Lucette m'écoutait gentiment, mais je crois que je lui faisais peur, — oh, elle était à mille lieues de soupçonner le drame, — mais elle me voyait dangereusement exalté. Elle a essayé de m'arrêter plusieurs fois. Elle m'a dit que j'avais beaucoup des opinions de Jacques, — et je me suis senti plus muré que jamais dans ma personnalité d'emprunt.

Lucette, je voyais notre existence passée comme une merveilleuse symphonie dont je n'aurais qu'à te jouer quelques accords pour que tu tressailles... mais je suis le plus piètre des musiciens... et, peut-être que si j'arrivais à faire résonner le thème de nos années de bonheur, peut-être, Lucette, que tu ne le reconnaîtrais pas...

Je suis là, dans ma chambre morne, en face des toits qui bleuissent dans le soir. Je me demande ce qu'a pensé Lucette. Elle a pu s'imaginer que je reprenais pour l'intéresser des fragments d'entretiens que j'aurais eus avec Jacques... A-t-elle même réellement reconnu ces fragments ?

Les idées se forment en moi, se groupent, se désagrègent, pareilles aux flocons de fumée qui tournoient là, en face, au-dessus des cheminées grises et roses.... Je me souviens des lettres de Lucette qui m'ont transporté d'enthousiasme. Des lettres, y a-t-il rien de plus inexact que des lettres ? Lucette n'écrivait-elle pas surtout pour être agréable à son correspondant? Comment pouvait-elle me dire ses pensées, alors qu'elle ignore l'art de traduire, de façon un peu précise, la moindre conception abstraite ? Ses pensées... il m'apparaît tout d'un coup que c'est mes pensées à moi qu'elle me renvoyait.... Je crois sentir qu'elle me les renvoyait sans se les assimiler ; elle me les renvoyait en attentif petit miroir qui n'a que du tain derrière sa glace, du tain dans lequel aucune image ne saurait s'imprimer....

Parbleu, si elle me reconnaissait, elle se donnerait de nouveau la peine d'employer à chaque instant les formes de langage que je pourrais souhaiter... Elle adopterait le contour de mes idées, de mes enthousiasmes... Je ne m'apercevrais pas de son incompréhension.

Un choc : l'édifice qui venait de s'échafauder en moi s'écroule, parce que je sais que Lucette était sincère. Et puis un nouveau tourbillon floconne, se présente un court instant, arrêté en une réflexion nette : Lucette était sincère, elle adoptait

mes enthousiasmes sans chercher à les comprendre, elle les acceptait sans pénétrer du tout à quoi ils correspondaient. Mais elle les acceptait... J'en aurais changé du jour au lendemain qu'elle en eût changé de même et elle ne s'en serait pas aperçue, très probablement. Et, maintenant, elle serait tout à fait incapable de les expliquer.... et c'est bien en vain que je la tourmente.

Pauvre enfant ! Tu m'aimes profondément, tu souffres de m'avoir perdu, je souffre d'être séparé de toi. Et voici que je m'épuise en investigations chimériques....

6 mai 1915.

Elle a posé son front contre ma vitre ; elle a regardé la cour de l'hôpital et elle s'est écriée :

— Si je pouvais voir passer Jacques, là, comme je viens de voir passer cet officier ! Quel immense bonheur ce serait pour moi, même s'il ne me voyait pas... Ce qui me manque plus que tout, c'est le spectacle de son visage, des mouvements qu'il avait...

J'ai senti ma salive se sécher dans ma bouche. J'ai dit :

— Je m'imagine que ce qui vous manque plus que tout, c'est votre vie en commun, la fusion perpétuelle de vos préoccupations. Si vous voyiez passer Jacques, s'il ne venait pas vers vous pour vous parler, vous seriez terriblement malheureuse.

Elle s'est tournée vers moi : jamais je n'avais mieux vu sur ses traits le reflet de son amour désespéré.

— Je vous jure, a-t-elle dit, que ce qui m'obsède, c'est la certitude que je ne verrai plus jamais son sourire, la façon dont il allumait sa cigarette. Je rencontrerai par le monde des centaines et des milliers de gens... aucun, plus jamais, ne sera lui... C'est cela qui est affreux.

Alors, j'ai compris... Ce qu'elle aimait en moi, n'était-ce donc qu'une moustache dorée, des yeux bleus, une manière de marcher... — tout l'ensemble de molécules enfin qui, — disent-ils, — se désagrège là-bas, en Alsace, sous une croix de bois ? Ce qu'elle pleure, nul au monde ne peut le lui rendre et ce que je pourrais lui rendre, c'est à peine si elle s'en soucie...

Et j'ai conscience que je touche au point le plus doulou-

reux de mon calvaire... Je commence à comprendre que ma personnalité réelle ne peut intéresser au monde que moi-même; pour tous les autres êtres, même Lucette, même le Maître, je suis un ensemble d'apparences extérieures qui frappent les sens de la vue, de l'ouïe... et peut être aussi de secrètes fibres sympathiques qui feront que je plairai ou que je déplairai... mais ma personnalité n'entre en ligne de compte que par les actes tangibles qu'elle m'inspirera...

Je suis seul, tout seul, et je m'éveille dans l'effarement de me sentir scellé dans une solitude aussi sauvage. Les autres sont seuls aussi, chacun, mais il ne le savent pas... Ils se donnent perpétuellement l'illusion de communiquer entre eux, de communiquer du plus profond de leur âme... Qu'importe s'ils se trompent, du moment où ils sont heureux?

7 mai.

Je n'ai pas dormi cette nuit. Je regardais l'ampoule du plafond et je me demandais :

— Et moi, ce que j'aime en Lucette, n'est-ce pas avant tout les lacs de lumière que sont ses yeux, et les inflexions de son col de cygne?

7 mai soir.

... Depuis plusieurs jours, il était convenu que je pourrais sortir, en voiture, accompagné. Ce matin, mon besoin de voir le Maître était tel que j'ai supplié Madame Nord de me conduire au laboratoire. Etait-il possible que tous, tous, même le Maître, ne m'aient jamais vu *que du dehors* et que le fait que je suis Jacques n'ait réellement aucun sens pour personne, du moment où je n'ai ni le corps, ni le visage qui abritaient naguère mon âme,— car puis-je employer d'autre mot que celui-là? Et la persistance de ma mémoire, de mon intelligence, de mes affections, cela signifie-t-il seulement que je serai toujours un monstre jeté hors de l'humanité commune et qui ferait mieux de disparaître?

... J'étais agité d'un tel tourment intérieur que toutes les réalités me semblaient inexistantes. Je me laissai habiller, conduire en bas, avec une seule idée brûlant en moi et ne laissant rien subsister autour d'elle. Mais, tout à coup, tandis que j'étais allongé à côté de Madame Nord, dans la voiture, l'odeur douce et sucrée des fleurs d'acacias me devint percepti-

ble... En même temps je sentis une joie d'être en plein air et une sorte d'allégresse fit battre mon cœur; il me semblait que je bondissais sur le rythme des roues et que je respirais avec des poumons neufs... un élan m'emportait vers le bleu du ciel brillant au-dessus des arbres verts, le long du boulevard... je désirais confusément m'étirer comme un chat, trouver une source fraîche, y boire, et puis courir dans la montagne...

Ce fut une succession d'impressions, d'aspirations, qui se déroulèrent en moi et me laissèrent abattu, en proie à une sorte d'atonie morale. A travers une atmosphère opaque, j'entendais parler Madame Nord.

Madame Nord a la voix tranchante et ne conçoit au monde que le plaisir d'organiser et de régenter. Longue, maigre et sèche, elle considère toutes les affections humaines, toutes les préoccupations individuelles ainsi que des tentations qu'il faut vaincre. Elle désire avoir dans son service des infirmières dépourvues d'attaches familiales :

— Les maris sont blessés, les enfants sont malades... on abandonne le travail...

Elle me demanda si je croyais que Madame Breton aurait assez d'énergie pour vaincre sa douleur et devenir « une individualité agissante » ; elle me dit qu'elle avait bon espoir.

— Madame Breton est une enfant, en somme ; elle vivait dans la dépendance de son mari...

Une irritation me vint. J'en voulus à cette femme qui prétendait s'emparer de l'esprit de Lucette, et la modeler à son image. Je la vis à mes côtés comme une harpie au profil d'aigle qui voulait sucer la jeunesse et le charme de Lucette... La pensée du Maître, de mes angoisses, s'évanouit et je n'éprouvai plus qu'un furieux désir de protéger Lucette, d'empêcher qu'on la transforme, qu'on la modifie, qu'on l'abîme...

... Le laboratoire offrant au bout de la petite cour sa porte cochère, son escalier déjeté, surgit tout d'un coup devant nous. Madame Nord me prit sous le bras et le Maître vint à nous, dans l'antichambre carrelée.

— Ah ! Lauret, c'est vous...

Je suis devenu d'une sensibilité exacerbée ; les moindres intonations de la voix humaine prolongent en moi des résonances infinies ; la voix du Maître me parut avoir retrouvé

son timbre d'autrefois et ne plus avoir cette sécheresse de ton naguère employée avec Marcel.

Madame Nord promit de venir me reprendre et s'en alla.

Soutenu par le Maître, je parcourus l'étroit corridor et me retrouvai dans le bureau. Alors, de tous les murs les souvenirs jaillirent et je me sentis soudé à mon passé avec une force terrible. Les bibliothèques tapissées de livres, les balances posées sur le rayon poussiéreux, l'établi, les verres évasés devant la fenêtre, tout cela me versait le ressouvenir des jours anciens.

— Le Capharnaüm, puis-je aller au Capharnaüm... ?

Le Maître hésita imperceptiblement :

— Le Caphanaüm est encombré de pièces détachées, condamné, en fait, pour l'instant...

Mon désir était si violent que je tremblai :

— En souvenir de Jacques, laissez-moi jeter un coup d'œil sur cette région...

— Pauvre Jacques, — dit le Maître, il a travaillé là bien longtemps. Venez jusqu'à la salle carrée, je ne puis vous conduire plus loin aujourd'hui.

Nous suivîmes le dédale des couloirs. Je ne traînais presque pas la jambe.

— La marche est cassée, ici, n'est-ce pas?... et il faut peser en bas pour que la porte s'ouvre.

— Vous m'étonnez, Lauret, dit le Maître; — vous êtes venu bien rarement dans cette partie du laboratoire. Vous n'étiez plus là lorsque Jacques y passait ses journées...

Je croyais bondir, ivre de joie intérieure.

— Gare! cria le Maître.

Je venais de me heurter rudement le front à la porte basse du Capharnaüm. Je restai surpris :

— Pourtant, autrefois...

— Vous vous cogniez,— dit le Maître; vous êtes venu deux ou trois fois et vous vous être cogné, comme moi si je n'y prends pas garde. *Jacques passait juste...*

Ah! misère!

Néanmoins, je me sens réconforté ce soir... Mais pourquoi a-t-il refusé de m'ouvrir les salles du fond? Et me les eût-il ouvertes, s'il m'avait reconnu ?

CAMILLE MARBO.

(*A suivre*).

REVUE DE LA QUINZAINE

—

SCIENCE SOCIALE

Vladimir Soloviev : *Trois entretiens sur la guerre, la morale et la religion*, traduits du russe avec une introduction par Eugène Tavernier, Plon, 3 fr. 50. — Ernest Sona : *La Grande Réforme*, sans prix ni éditeur — Camille Gorju : *Une constitution économique*, Giard et Brière, 1 fr. — Memento.

Vladimir Soloviev, dont M. Eugène Tavernier vient de nous donner, parfaitement traduits, **Trois entretiens sur la guerre, la morale et la religion**, est un des grands esprits de la Russie moderne ; on pourrait même dire de la Russie contemporaine, car s'il n'était pas mort prématurément à 47 ans, il serait encore de ce monde, âgé seulement de 64 ans, et il jouerait certainement un rôle de premier plan, sinon dans la révolution politique, du moins dans l'évolution psychologique de son pays. C'était un penseur et un apôtre. Je l'ai approché en 1888 quand il vint pour la première fois à Paris et j'ai encore très vivante dans le souvenir l'impression de son regard profond et doux ; il paraît que dans l'intimité ou devant un vaste public, son éloquence se déployait avec magnificence, mais ce soir-là, dans un dîner de demi-cérémonie, il fut silencieux, peut-être intimidé, et sûrement intimidant par ce qu'on devinait de son surhumain génie. C'était en effet une âme en communion constante avec la divinité ; ayant à définir l'*idée* d'une nation, il disait : « Ce n'est pas ce qu'elle pense d'elle-même dans le temps, mais ce que Dieu pense d'elle dans l'éternité », et assurément, de pareilles vaticinations sont faites pour estomaquer nos bons positivistes, mais il faudrait savoir si les positivistes ont bien la Vérité en poche !

Soloviev, entre Dostoïewsky, son « prophète », et Tolstoï, son frère ennemi, représente avec eux l'âme russe dans ce qu'elle a de plus étrange pour nous et aussi de plus sublime et de plus attirant ; tous trois sont des adeptes de cette religion de la souffrance humaine dont la révélation nous impressionna si profondément il y a quelques trente ans ; mais des deux autres, Soloviev se distingue par un accent plus viril et un goût plus constructif. Ses trois *Entretiens* sont en somme une défense de la vraie paix contre la fausse paix de Tolstoï, c'est-à-dire de la paix fondée sur la vérité et qui admet par conséquent la guerre contre le mal au lieu de la simple non-résistance du grand patriarche russe ; contre lui aussi il défend le vrai Christ com-

plet des Evangiles, à la fois miséricordieux et violent, au lieu de ce Christ mutilé de Tolstoï qui n'aurait jamais maudit le figuier stérile, ni flagellé les vendeurs du Temple; dans une *Courte relation sur l'Antéchrist* qui termine le volume, il rêve d'un Surhomme de la paix, subordonnant tout à la destruction de la guerre, et voulant que l'humanité achète cette paix au prix d'une renonciation au Fils de Dieu. Et tout ceci, par moment, rapprocherait les *Entretiens* de Soloviev des *Soirées* de Joseph de Maistre, mais avec quelles différences pourtant! Chez notre compatriote l'interlocuteur qui glorifie si âprement la guerre est une âme de l'ancienne loi, un Saül ou un Samuel si l'on veut (et l'on ne sait pas pourquoi Joseph de Maistre en a fait un Russe, à moins que ce « sénateur », comme tant d'autres hauts dignitaires du *tchin* de Saint-Pétersbourg, fût tout simplement un baron balte), tandis que chez Soloviev, le causeur désigné par la simple initiale Z est un fils du Nouveau Testament qui, même lorsqu'il prend l'épée, garde toute la douceur et toute la foi dans l'avenir de la paix du Christ d'un vrai fils de l'Evangile. Ah! comme avec cette guerre-là, nous sommes loin de la frénésie destructrice des Allemands et du surhomme nietzschéen!

L'âme russe, ce n'est que de ces jours-ci qu'elle rayonne dans le monde des faits, et tous nous frissonnons d'admiration et d'enthousiasme devant ce que nous soupçonnons en elle de divin, il n'y a pas d'autre mot! Elle ne nous trompera pas, elle, comme nous avait trompés l'âme germanique que nous avions cru voir, à travers ses philosophes et ses musiciens, pleine de rêves idéalistes et de spéculations métaphysiques, et qui ne recélait qu'orgueil, violence, soif de domination et esprit de lucre. L'âme russe se manifeste sous les espèces les plus contraires : humilité, sacrifice, désintéressement, amour de tous les hommes, elle en arrive à réhabiliter cet anarchisme des Bakounine et des Kropotkine qui, dans notre âpre Occident, en effet, ne donnerait, c'est bien à craindre, que désordres et jacqueries, mais qui, dans l'atmosphère slave de paix affectueuse, fait spontanément naître l'ordre du désordre. C'est vraiment une révélation splendide et qui montre en l'âme russe une des trois grandes forces de l'humanité idéale. De la triple devise souveraine : Liberté, Egalité, Fraternité, c'était l'âme anglaise qui avait le mieux réalisé le premier terme, et l'âme française le second, mais il restait à réaliser le troisième, et ce sera le lot de l'âme russe. Nous autres Français, nous poursuivons moins la fraternité que la sociabilité, ce qui n'est pas tout à fait la même chose, et nous nous soulevions moins pour la liberté que pour la résistance à l'oppression, ce qui ne se confond pas non plus; mais peu à peu nous nous sommes améliorés, et nous avons compris que la liberté, c'était le respect d'autrui, comme nous allons comprendre que la fraternité, c'est l'amour d'autrui et l'aban-

don de tous nos anciens égoïsmes de race, de culte, de nation ou d'histoire. C'est vraiment une ère nouvelle qui commence.

§

Ces questions de psychologies nationales comparées sont d'un intérêt dominant, et c'est pour cela que j'ai lu avec plaisir **la Grande Réforme** de M. Ernest Sona qui, à propos de la guerre actuelle et de ses conséquences économiques, auxquelles il propose de remédier d'une façon inattendue, s'exprime de façon inattendue aussi sur le compte des principaux peuples de l'univers. Pour lui, celui qui marche incontestablement à la tête de la civilisation, c'est le peuple espagnol ! L'Espagne aurait dépassé tous les autres pays dans « l'évolution foncièrement démocratique » et son peuple serait le plus heureux, son niveau moral et matériel étant supérieur à celui de tous les autres peuples de la terre ; aussi l'auteur ne tarit pas d'éloges sur le paysan espagnol, sain, robuste, grave, beau, sur la volupté espagnole qui méprise les dépravations d'amour auxquelles nous avons, paraît-il, recours, sur le théâtre espagnol composé de petites pièces en un acte parlées ou chantées, d'un caractère très local et qui constitue, nous assure-t-il, le secret de la supériorité esthétique de ce peuple. Et ce dithyrambe semble d'autant plus acceptable que l'auteur ne se croit pas tenu, par son amour de l'Espagne, de rabaisser les autres nations ; il s'exprime de façon très sympathique sur le peuple anglais, sur le peuple français qu'il proclame « le plus fier, le plus indépendant, le plus altruiste et le plus intelligent du monde », même sur le futur peuple allemand, une fois qu'il se sera débarrassé de son despotisme militaire, sur la civilisation chinoise encore, qui a quelque droit de se considérer comme supérieure à la nôtre ; et en tout ceci il se montre bien dépouillé de tout chauvinisme, puisque le seul peuple dont il ne dit rien, ni en bien ni en mal, c'est le sien, le peuple italien. On voudrait donc applaudir avec fracas à ses jugements et admettre qu'en effet le secret de la civilisation et de la démocratie gît dans la saynète qu'on va écouter pour un quart de peseta, si l'énoncé de la Grande Réforme ne nous faisait redevenir subitement rêveur. Cette grande réforme, qui seule, d'après l'auteur, est capable de sauver le monde de la ruine économique et l'acheminera vers la civilisation démocratique la plus élevée, consiste dans la suppression de la mode. Si la coupe des vêtements tant masculins que féminins ne changeait pas, et si, quand on avait à se commander un nouveau costume, on était tenu de le choisir à l'ordonnance, tout serait sauvé ! J'ai idée que l'excellent M. Ernest Sona doit avoir à payer très souvent des notes de tailleur ou de couturière et qu'il se figure qu'avec des « uniformes » sa bourse serait plus à l'abri, mais je crois bien qu'en ceci il s'illusionne ! Un costume tailleur de dame coûte souvent plus cher qu'une petite robe à la mode ultime, et un uniforme

d'homme serait sûrement plus onéreux que nos habituelles confections ; de plus, comme l'auteur admet les différences de qualités et que les riches pourraient se vêtir des draps les plus fins, toute économie s'évanouirait. En réalité, étant donné qu'un costume qu'on porte tous les jours ne peut pas durer très longtemps, il importe peu que celui qu'on doit commander à la place soit exactement le même ou un peu différent. Et puis, de tous les chapitres du budget domestique, celui du vêtement est encore le plus modeste ; une meilleure Grande Réforme pour la bourse individuelle consisterait à diminuer la dépense de l'alimentation, ou celle de l'habitation, ou celle de la domesticité, ou celle des divertissements, ou celle de l'éducation des enfants ; hélas, pour celle-ci, il y a longtemps que nos compatriotes ont trouvé et appliqué le moyen, et les en détourner serait une conversion autrement importante que celle que préconise le bon M. Sona !

I

Puisque j'en suis aux réformes, en voici une de nos lois constitutionnelles que préconise M. Camille Gorju : **Une Constitution économique,** demande-t-il ! Et d'un geste large, il balaie toutes nos misérables assemblées politiques, conseils généraux et parlements, pour les remplacer par des assemblées économiques, composées chacune de 160 membres, moitié patrons, moitié employés, et, dans chaque catégorie, un cinquième d'agriculteurs, un autre d'industriels, un autre de commerçants, un autre de banquiers et un autre de transporteurs ; au lieu de nos 86 conseils généraux, il y aurait 16 assemblées locales seulement, qui nommeraient les 4 assemblées régionales, lesquelles nommeraient une assemblée nationale. Cette constitution aurait d'abord un avantage, ce serait la diminution du nombre de nos grands représentants, 160 au lieu de 900 ; et même de nos petits, mais ici est-ce un bien ? 40 conseillers généraux en moyenne pour un département, 80 conseillers municipaux pour Paris, ce n'est vraiment pas assez. D'autre part, elle aurait l'inconvénient d'établir partout des chambres uniques dont l'action est bien funeste par suite du manque de contrepoids. La composition antithétique de chacune de ces assemblées serait encore un autre péril : patrons et employés se sauteraient vite aux yeux. Enfin l'idée même de cette constitution nouvelle est tout à fait dangereuse ; des assemblées économiques souveraines ne penseront qu'à exploiter égoïstement le pays avec des taxes, des droits protecteurs, des primes, des subventions ; le parasitisme se déploiera dans toute son ampleur et le consommateur sera sucé jusqu'aux moelles. L'idéal serait, au contraire, semble-t-il, des chambres locales ou nationales aussi étrangères que possible à la production (et nos assemblées composées surtout d'avocats, de médecins et de journalistes répondent assez bien à ceci), superposées d'ail-

leurs à des chambres économiques, aussi nombreuses qu'on voudra, mais simplement consultatives, très spécialisées, cooptées plutôt qu'élues, et ne comprenant que des patrons, les ouvriers ou employés figurant seulement dans d'autres chambres non pas économiques, mais sociales, dites chambres ou conseils du travail. Mais tout ceci à condition que les assemblées politiques ne soient pas non plus infectées d'esprit politicien, car ce serait une autre exploitation, et non moins égoïste et épuisante, du pays !

MEMENTO. — Cléanthe : *Position critique de notre production. Solution efficace. La Force par les Revients*. Imprimerie Chaix. L'auteur insiste très sagement sur la nécessité de développer notre production économique et de supprimer ce qui s'oppose à notre exportation, l'excès de politique, le défaut de marine marchande et de crédit et l'infériorité de nos transports. Des statistiques, des tableaux et des graphiques illustrent sa thèse qui consiste en la création d'un état-major économique indépendant de la politique, comme l'état-major de l'armée ou de la marine, et rattaché à un ministère de la production qui suivrait de près les produits ou, comme dit l'auteur, les revients de chaque exploitation. Tout ceci est approuvable, mais le développement économique est œuvre privée plus encore que publique ; l'administration, elle, n'a qu'à surveiller sans gêner, ce qui d'ailleurs n'est pas commode et exige des administrateurs d'une très haute intelligence, qu'hélas nous n'avons pas toujours : — E. Du Vivier de Strael : *Comment orienter l'effort économique de la France*, Imp. Davy. Vers l'exploitation de nos colonies, répond-il, qui nous donneront toutes les matières premières dont notre industrie aura besoin. Et il est certain que nous pourrions tirer beaucoup plus que nous ne faisons de nos colonies ; mais jusqu'ici nous ne pensions qu'à nous réserver jalousement ce domaine... pour ne pas l'exploiter. La grande lutte après la guerre sera entre l'esprit de parasitisme protectionniste et l'esprit de hardiesse libre-échangiste. Que les vrais amis des colonies ne se trompent pas dans leur choix ! — René Breuil : *Assurances et assureurs, essai critique*, Giard et Brière, 3 fr. 50. L'auteur, tout en souhaitant en cette matière l'intervention de l'Etat « sous une forme indicative », s'élève contre toutes les tentatives d'accaparement de cette industrie spéciale ; on se fait, en effet, les plus complètes illusions sur les bénéfices que l'Etat retirerait d'un monopole des assurances ; mais ces sociétés n'en seraient pas moins à surveiller de près et ce n'est pas seulement sous une forme « indicative » que les pouvoirs publics devraient intervenir ; peut-être y aurait-il, même, à ne pas trop encourager l'assurance, qui doit être une garantie exceptionnelle et non un but. Vouloir s'assurer contre tous les risques serait une très mauvaise combinaison, et d'ailleurs le risque joue son rôle légitime en philosophie sociale. Hauriou, qui a écrit à ce sujet des pages très fortes, y voit le véritable fondement du droit de propriété.

HENRI MAZEL.

ARCHÉOLOGIE. VOYAGES

Poultney Bigelow : *Mes Souvenirs de Prusse*, Payot, 3 fr. 50. — Chanoine Ulysse Chevalier : *Les Ruines au cours des siècles*, Picard, 3 fr. — *Villes meurtries de Belgique*. Pierre Nothomb : *Villes de Flandre*, Van Oest, 1 fr. 50; Jules Destrée : *Les villes wallonnes*, ib., 1 fr. 50.— André Fontainas : *Le port d'Anvers*, Van Oest, 0 fr. 75. — Memento.

M. Poultney Bigelow, un Américain qui a vécu ses tendres années en Allemagne et fut même un des compagnons de jeunesse du futur Guillaume II, a écrit un curieux volume : **Mes Souvenirs de Prusse**, où il vide en partie son sac et raconte nombre de choses intéressantes. Il a d'ailleurs conservé le mauvais souvenir que, dès l'âge de huit ans, lorsqu'on le mit en pension à Bonn, chez le herr Dr Kortegarn, il lui fallut manger de la soupe à la bière, ce qui ne lui fut pas positivement un régal, — et il a consigné dans son récit de curieuses réflexions sur l'éducation allemande, — à coups de trique. Au point de vue de la nourriture en général, chapitre qui lui tient particulièrement à cœur, il indique absolument, du reste, que « le Prussien étant plus près que nous de la barbarie ancestrale, son appareil digestif peut supporter un traitement qui ferait se tordre de douleur celui d'un homme civilisé ». — Il passa cependant dans la famille du professeur Schillbach et c'est là que l'inénarrable Dr Hinzpeter, précepteur des princes, vint le chercher pour l'introduire dans la famille impériale d'Allemagne, près du jeune Guillaume et de son frère Henri. On peut croire qu'il a gardé de ses hôtes un très vif souvenir et donné sur ses hôtes et leur entourage de curieux détails : le vieux Guillaume de Prusse d'abord, qui lui fournit nombre d'anecdotes; son fils Frédéric, ses idées, les personnages de sa suite, sinon la maladie dont il devait mourir à la grande satisfaction des *Junkers* dont il n'était point l'idéal, — ainsi que sur le chancelier Bismarck, sur lequel il donne des renseignements divers. — Puis il y a le pays, dont certains endroits sont typiques ; Potsdam, dit-il ainsi, est « un chaos de palais, de casernes, de fontaines, de temples et d'esplanades, au milieu desquels une innombrable quantité de statues lèvent les bras comme pour supplier qu'on leur donne des vêtements chauds contre le brouillard et le froid ». Mais il parle surtout de la population et des ravages du militarisme qui sévissent aussi bien dans la marine que dans l'armée de terre : « Dans la marine anglaise ou américaine, un homme est d'abord un gentleman et ensuite un officier; sur l'Elbe et la Sprée, c'est le contraire; l'homme y est d'abord un officier et à ce titre son honneur l'oblige à faire des choses qui ne sont pas en harmonie avec la conception que l'on a du gentleman à West-Point ou à Woolwich » En Allemagne, on le sait d'ailleurs, tout est militarisé et les savants, les hommes remarquables, mais non militaires, sont tenus en piètre

estime ; et en divers chapitres M. Poultney Bigelow dépeint l'organisation du militarisme allemand ; les manœuvres allemandes, — et aussi comment est compris l'espionnage, — pour nous parler ensuite du développement et des ambitions de la marine ; de l'expansion coloniale ; de la guerre anglo-boer, à propos de la lettre fameuse de Guillaume II ; du conflit entre l'Amérique et l'Espagne ; de la station allemande de Kiao-Tchéou, et donner aussi des choses intéressantes sur la colonisation allemande, surtout en Afrique. — Le volume contient encore des notations curieuses sur le caractère impératif du Kaiser, — et d'autres que nous accepterons plus difficilement, bien qu'on puisse comprendre que l'auteur n'en ait pas parlé avec la même franchise que de son entourage ; mais il a consigné des indications typiques, comme sur le personnage d'Herbert von Bismarck ; sur le caractère du théâtre tel qu'on le comprend en Allemagne ; sur les mœurs allemandes, qui ne sont pas toujours d'une absolue délicatesse, etc. — Ce recueil de souvenirs est en somme d'une lecture intéressante. Entre temps, M. Poultney Bigelow nous raconte qu'il voyagea beaucoup, après ses séjours en Allemagne, — jusqu'à traverser quatre-vingt-dix fois l'Océan et faire quatre fois le tour du Monde, — ce qui lui procura bien des aventures. Heureusement, ajoute-t-il, il y a un bon Dieu « pour les enfants, les ivrognes et les Américains ».

§

Chez Picard, le chanoine Ulysse Chevalier a fait paraître un petit volume de compilation sur **les Ruines au cours des siècles**, — rendu d'actualité en somme par les dévastations allemandes en Belgique et en France. C'est un tableau des méfaits surtout de la guerre depuis les vieilles époques historiques, la liste succincte des endroits qui ont été saccagés, ruinés, — certains complètement détruits, — aussi bien par les atteintes du temps que la méchanceté des hommes. — Ce répertoire en indique plus de cinq cents et, sans doute, il est très loin d'être complet, même pour les époques historiques. On peut remarquer ainsi qu'il a omis les ruines de Mistra dans le Péloponèse ; Vieil Hesdin, que détruisit Charles-Quint en 1553 ; Brouage, en Charente, qui soutint plusieurs sièges au XVIe siècle et n'est plus qu'un misérable village ; les Baux, qui subsistent dévastés, croulants, entre Arles et Saint-Remy, etc. Il y a lieu de faire remarquer également que l'ordre alphabétique adopté pour ce recueil est assez malheureux, puisqu'il s'agit d'un livre de lecture ; on a trop l'air en effet de consulter un dictionnaire. — Mais M. Ulysse Chevalier indique très franchement qu'il a puisé surtout sa documentation dans des encyclopédies ; son travail n'a donc qu'un intérêt de groupement. — On pourra être surpris toutefois d'y voir figurer nombre d'endroits qui sont bien vivants encore, s'ils ont eu à souffrir aux

époques passées, comme Ratisbonne, Munich, Vienne, Turin, Naples, Sienne, Séville, Bordeaux, Dijon, Nantes, même Paris et Londres, — sans parler de cinquante autres qui purent souffrir de la guerre, des émeutes, de divers cataclysmes, mais somme toute ne sont pas des ruines. — Le travail de M. Ulysse Chevalier donne toutefois nombre d'indications précieuses et qui pourront dispenser de recourir à des ouvrages spéciaux. Il offre aussi quelques notices incidentes, qui sont au moins des curiosités : sur les anciennes bibliothèques, l'esclavage dans le monde antique, la lèpre et les léproseries, etc.

J'ai à présenter encore deux petits volumes de la librairie Van Oest dans la collection des *Villes meurtries de Belgique* : *Villes de Flandre*, par Pierre Nothomb, et *Villes Wallonnes*, par Jules Destrée.—Avec les **Villes de Flandre**, M. Pierre Nothomb donne surtout des promenades et des souvenirs mêlés à quelques digressions historiques. En Flandre, dit-il ainsi, « ce sont les villes qui ont fait le pays ; elles n'ont pas forcé la nature comme centre, mais le sont devenues sans le savoir et sans la troubler » ; et il parle de Gand, capitale de la région de l'Escaut, que des rivières relient à l'intérieur du pays, à la mer, aux embouchures du Rhin, et dont il évoque les tours, les clochers, les églises, les maisons à pignon et ce reste précieux de l'architecture militaire qu'est les château des Comtes ; d'Audenarde qui conserve encore le souvenir des rendez-vous princiers du jeune Charles-Quint et de la belle Jeanne Vanderghinst, dont devait naître Marguerite de Parme, et qui garde avec ses deux églises, Sainte-Walburge et Notre-Dame de Parmile, l'incomparable joyau qu'est son hôtel de ville. Plus bas c'est Courtrai, avec le pont du Broel, ses deux églises, son béguinage désuet, — et tout près les champs tragiques de Groeninghe, qui virent en 1302 le massacre de la chevalerie de Philippe-le-Bel. — Sur la Lièvre, c'est Eecloo; Lokerem, aux maisons vieillottes et qui ont gardé jusqu'à leurs statuettes de saints; ailleurs, c'est Grammont; Alost qui fut la capitale de la Flandre impériale ; Termonde, le pays de Waës, d'où l'on se rend d'Anvers, région de digues et de fossés, balayée par l'air pur du large ; et puis, c'est Bruges, ses Halles, ses églises, ses œuvres d'art si précieuses, ses rues aux maisons vieillottes où passait la procession du Saint-Sang ; c'est Damme avec sa collégiale, ses halles anciennes ; Isenghem, Thielt, Thourout, Ypres, maintenant massacrée, honteusement détruite, et près d'elle les petites villes du litoral : Nieuport, qui n'est plus que décombres, Dixmude, dont le jubé était célèbre, et qui se trouve évoquée ici par un curieux tableau de Victor Gilsoul reproduit dans l'illustration ; Furnes enfin, qui reste debout sinon intact, Poperinghe, etc.

Sans doute, on pourrait dire bien autre chose à propos des vieilles

villes de Flandre ; mais M. Pierre Nothomb en a retracé l'aspect général et ce tableau rapide donnera peut-être à quelques-uns le regret de ne les avoir pas connues avant les ravages et atrocités de la guerre présente.

Sur les **Villes Wallonnes**, Jules Destrée publie dans la même collection un travail surtout heureux, et qu'on pourra même préférer au premier. C'est qu'il parle avec attendrissement de son pays, et dans un élan de piété filiale que comprendront tous ceux dont le foyer s'est trouvé dévasté, — tous ceux chez lesquels a passé la guerre allemande.

La Wallonie est, du reste, beaucoup plus attrayante et pittoresque que la Flandre, et les villes, qui auraient autrement moins de valeur architecturale, participant de la beauté de leur décor ; mais ce fut, toujours, le grand chemin des invasions, des hordes guerrières, des armées dévastatrices se ruant sur la France et des nôtres lorsqu'ils durent batailler aux terres d'Empire, comme le rappellent des noms tragiques du passé : Ligny, Ramillies, Jemmapes, Fleurus, Fontenoy. De Liége, « citadelle du monde latin », on peut rappeler l'histoire dramatique, s'arrêter devant quelques constructions anciennes : le palais des Princes-évêques, des églises, ainsi que la curieuse « maison Curtius », de même qu'il faut signaler la physionomie des environs, aux bourgades industrielles. Puis, ce sont les petites villes des Ardennes : Houffalize, Bouillon, La Roche ; tout au sud Saint-Donat-d'Arlon, dans la Gaume, et les approches de l'Allemagne. En remontant la Meuse, on arrive à Namur, où vient rejoindre la Sambre, et dont l'ennemi a détruit la Place d'Arme avec l'Hôtel de Ville; au sud, c'est Chimay, où repose, paraît-il, le bon chroniqueur Froissart qui en fut curé, et les petites villes de la région : Mariembourg, Couvin, Beaumont, Walcourt, où l'église possède des stalles dont les miséricordes sont célèbres, — Thuin, Lobbes. Plus à l'ouest, c'est la tristesse nauséeuse de Charleroi ; Mons avec sa cathédrale inachevée, son hôtel de ville ; Tournai dont la cathédrale romane est justement célèbre et qui possède bien d'autres souvenirs précieux : le beffroi, des églises, la tour d'Henri VIII, le « pont des Trous », des maisons remontant au XI^e ou au XII^e siècle... L'âme « sentimentale et rêveuse de la Wallonie » s'est trouvée brusquemment violentée par l'invasion allemande, exaspérée par la résistance des forts de Liége et qui a massacré, — par ordre aussi bien que par plaisir, — parce que « la guerre la plus rude est la plus rapide » ! — et ce furent les dévastations et déprédations d'Andenne, les incendies et meurtres de Tamines, tout le sud de la province saccagé. Dinant fut défendu par les troupes françaises, mais qui durent céder devant le nombre, et il y eut des atrocités, des dévastations encore à Namur, où l'on a compté 700 victimes, 1.200 maisons

détruites. — Une fois de plus la guerre a passé, — la guerre allemande ! — et sur toute la région c'est la ruine et le deuil.

Chez Van Oest encore on trouvera le tirage à part du travail publié par André Fontainas dans le *Mercure de France* sur le **Port d'Anvers**, qui hérita, on le sait, de la prospérité de Bruges, fut le grand emporium de Charles-Quint et aussi devint une ville d'art qui n'a subsisté qu'en faible partie après les guerres de Religion, le règne du duc d'Albe, le siège d'Alexandre Farnèse et les ravages des Iconoclastes. La prospérité d'Anvers fut entravée surtout par la tutelle hollandaise qui se maintint jusqu'en 1863. André Fontainas parle surtout d'Anvers au point de vue commercial et économique, décrit l'extrême activité du port, et parle de la mainmise de l'Allemagne sur ce lieu si avantageux par sa situation. Comme curiosité sur la ville ancienne je voudrais signaler une petite peinture qui se trouvait naguère au Musée, dans une salle de la Section ou Société archéologique et qui figurait le port d'Anvers pris de la rivière et avant la destruction de son enceinte fortifiée ; les maisons pressées, tassées, escaladant le rempart, grimpant par-dessus les murs et retombant au dehors, soutenues par des béquilles, indiquant ainsi que le corset de ses remparts la tenait plutôt à l'étroit. Il serait regrettable que cette pièce curieuse ait disparu au cours des événements actuels.

MEMENTO. — Dans le dernier numéro de la *Correspondance historique et archéologique* (avril-sept. 1916), on trouvera le *Journal de l'organiste anglais Charles Burney* en France et en Allemagne, de 1770 à 1773, ainsi que de curieuses recherches sur la topographie ancienne du quartier du Louvre, — la configuration de la Seine, le Mont Saint-Michel, etc..., à propos de *Guillaume de St-Marcel*, qui construisit la grosse tour du château royal sous Philippe-Auguste. — Aux récents numéros de l'*Intermédiaire*, des communications sur *les fresques de la St-Barthélemy à Rome, le rôle de Reignier au procès Bazaine*, l'*origine des mots « pilori »* et « *huguenot* », le second sur lequel on discute d'ailleurs depuis bien longtemps ; sur *la chapelle de Notre-Dame des Anges dans la forêt de Bondy, la mort de Salomé, la pierre de Charlemagne à Gérardmer, le tombeau du Ravelet à St-Julien-le-Pauvre, la trahison du connétable de Bourbon*, etc... et, après le chapeau, dont il était surtout question jusqu'à présent, sur *les vêtements de N.-S. Jésus-Christ*.

CHARLES MERKI.

LES JOURNAUX

La puissance de Raspoutine (Le Temps, 13 mai). — *Souvenirs sur Ernest La Jeunesse* (l'Opinion, 12 mai). — *Le journalisme et la mauvaise littérature* L'Eclair, de Montpellier, 13 mai).

Le sculpteur russe Aronson, qui fit le buste de Raspoutine et qui pour cette besogne fréquenta le faux moine, presque quotidienne-

ment pendant cent cinquante jours, a raconté ses souvenirs à M. Pierre Mille, qui les reproduit dans **le Temps** :

Aronson commence par me montrer une photographie du buste, modelé par lui : un front bas, des cheveux longs, des traits accusés mais vulgaires, une longue barbe, dissimulant mal des lèvres à la fois faibles et sensuelles. La figure frappe cependant des yeux occidentaux par je ne sais quoi d'étrange et de fort, une espèce de beauté basse, mais mâle, brutale et barbare. Et nulle méchanceté dans ces traits-là : plutôt une espèce de naïveté grossière. Je l'avoue à l'auteur, comme je le pense.

— Un moujick, répond Aronson, avec un peu d'impatience, un moujick comme il y en a des millions d'autres. Et beaucoup sont plus beaux. Tenez !

Il me met sous les yeux une tête d'étude. J'avoue, à ma honte, ne pas distinguer de notable différence entre celle-ci et la face de l'homme détesté qui eut une si forte et si funeste influence sur les destinées de la dynastie: sans doute il faut une plus grande expérience que la mienne pour distinguer un « bon » moujick d'un « mauvais » moujick.

— Et ce que vous ne pouvez voir dans la photographie ni dans le buste, continue Aronson, c'est le teint : un teint d'ivrogne, d'alcoolique invétéré, gris de terre, qui faisait horreur. La saleté, aussi : le deuil obstiné, le deuil perpétuel de ses ongles est une chose qui me met le cœur sur les lèvres quand il m'arrive de la revoir par la pensée. Et pourtant, on a parlé de la cour de femmes qui l'entourait : on n'a pas exagéré. Jamais moins de la demi-douzaine, quelquefois bien davantage, qui n'avaient d'yeux que pour lui, qui se soumettaient à toutes ses volontés. Ses volontés?...C'était un bouc ! Un bouc jaloux, à la fois bestialement et enfantinement jaloux. Je me souviens qu'un jour, je lui montrai, ainsi qu'au groupe d'amies qui le suivait toujours et partout, le portrait du prince X..., un des plus beaux hommes de Russie. Mes visiteuses l'admirèrent. Mais Raspoutine trépignait, il souffrait véritablement.

» — Oui, il est beau, finit-il par dire. Il est beau ainsi, modelé dans la terre. Mais c'est moi qu'on aime. N'est-ce pas, c'est moi qu'on aime?...

» Aussi n'admettait-il guère que des femmes auprès de lui. La présence d'un homme lui était en vérité insupportable. Mais la vue d'une femme, surtout d'une nouvelle venue, qu'il ne connaissait pas encore, le mettait hors de lui. Il se jetait littéralement sur elle, étendait les mains sur tout son corps... Et il se vantait cyniquement de ses conquêtes. Une fois seulement, comme je lui demandais si, dans tout ce qu'on disait sur les motifs de l'influence qu'il avait prise à la cour, il y avait quelque chose de fondé, il me répondit :

» — Ce sont des choses dont il ne faut pas parler !

» Il paraissait avoir en moi d'autant plus de confiance que, dès le début des séances de pose, je lui avais dit :

» — Tu sais, je ne suis pas de ton parti. Je suis du parti de tes ennemis. Fais attention avant d'ouvrir la bouche.

» Mais il gardait foi dans son étoile, ou plutôt il était inconscient. Capable de ruse, sans doute, incapable de raison et de prudence. Il me dit un jour :

» — Iliodore ? Il a voulu me faire tuer, ce moine. Je ne l'ignore pas, puisqu'il m'a l'a écrit : « Raspoutine, j'ai été gagné par des gens qui veulent t'assassiner. Mais j'ai des remords... Envoie-moi de l'argent, et je ferai construire une église où l'on priera pour toi. »

» Il mêlait de la sorte, sans doute, la calomnie à la vérité. Mais une autrefois, il me conta :

» — Durant des mois, j'ai insisté pour qu'on privât le grand-duc Nicolas de son commandement. L'empereur ne voulait pas... Mais après les désastres de Pologne, il a fini par céder : *ils* ont été bien contents, là-bas, de ces événements de Pologne !

» Un grand thaumaturge, un voyant, même un faux voyant ? Il n'a jamais rien fait devant moi qui ait pu m'inspirer de lui cette idée. Je vous le répète, ce n'était qu'un bouc. Le plus curieux, c'est qu'il avait emmené avec lui sa femme, une vieille paysanne, qui assistait avec résignation à des scènes de débauche que je ne puis décrire. Et elle n'était pas la seule à tout accepter. Je pourrais vous citer le nom d'une femme, appartenant à une excellente famille, qui, depuis cinq ou six ans, avait tout sacrifié pour lui. Elle pleurait souvent toutes ses larmes, mais ne l'abandonnait pas, malgré les pires injures. Un soir, une autre dame, de la meilleure société également, mais parfaitement normale, celle-là, indifférente et hautaine, alla chez lui par curiosité. Il insista pour qu'elle le prît dans son auto et le conduisît je ne sais où. Il se fit accompagner par l'ancienne amie. Se croyant protégée par cette présence, la visiteuse y consentit. Mais elle conta le lendemain :

» — A peine entré dans la voiture, il a dit à son ancienne amie : « Si tu ne descends pas tout de suite, je te jette par la portière. C'est l'autre que j'aime ! L'autre, entends-tu ?... »

J'avais l'impression d'être assise à côté d'un monceau de fange en ébullition. »

Tout lui était bon, d'ailleurs. Aronson avait chez lui une servante disgraciée de la nature, une sorte de naine monstrueuse, au ventre énorme, à la gorge absente, et la face ravagée par la petite vérole. Raspoutine alla voir l'artiste dans son atelier : « Moi aussi, il m'a pincée ! » dit fièrement cette malheureuse, quand il fut parti.

— Un moujick, poursuit Aronson, et rien que cela. A part sa folie particulière, à laquelle les médecins donneraient un nom, il n'avait qu'une passion, la danse. Il dansait quatre heures de suite, devant son cortège féminin, comme un paysan ivre, et s'enivrant du reste tout en dansant, ne s'arrêtant que pour boire un verre d'eau-de-vie, puis recommençant. L'écume lui coulait des lèvres sur la barbe, il l'essuyait avec ses mains, puis essuyait celles-ci sur ses cheveux. C'est de la sorte aussi du reste qu'il se nettoyait au cours de ses repas, car il mangeait avec ses doigts. Il n'y avait rien au monde de plus sale et de plus hideux que ce spectacle : et cependant, sa cour de femmes ne cessait de le considérer avec adoration.

» J'eus l'idée de profiter de son ardeur pour la danse en lui jouant un tour.

» — On t'aime, Raspoutine, on t'aime beaucoup. Mais on trouve pourtant que tu n'es pas très généreux. Tu n'as jamais rien donné pour les pauvres, ni les malades et les blessés. Si tu voulais danser devant le pu-

blic, à leur bénéfice, tout le monde viendrait te voir. Cela rapporterait beaucoup d'argent et ne te coûterait rien. »

Raspoutine accueillit cette suggestion avec plaisir. Toutefois, quand Aronson lui en reparla, peu après :

— Je veux toujours, répondit le mage, un peu triste : mais *ils* ne veulent pas, à Tsarskoïé-Sélo !

Ces petites anecdotes précisant la nature de ce singulier personnage qui a joué en Russie une sorte de rôle historique, ne sont pas à dédaigner : elles nous aideront à comprendre les rouages intimes d'une cour. La « puissance » secrète de cet homme fera rêver les philosophes et les psychiatres et ils épilogueront longtemps sur l'aventure de ce bouc mystique qui domina le troupeau dévot des princesses et des dames du Palais. C'était vraiment lui qui portait le sceptre.

§

J'emprunte à M. Jules Bertaut, dans l'**Opinion**, ce jugement et ces souvenirs sur *Ernest La Jeunesse*, qui fût peut-être devenu un écrivain si le journalisme ne l'avait dévoré.

C'était le dernier boulevardier et c'était le dernier bohème. Avec son chapeau cabossé, son pardessus fripé, ses vêtements de coupe extraordinaire, les bagues énormes dont ses doigts étaient parés, les breloques prodigieuses qui pendaient à sa chaîne de montre, et aussi son monocle, ses cheveux fous et ses cannes extravagantes, il composait une silhouette digne des grands types de Schaunard et de Mürger. Elle amusait les Parisiens, elle ahurissait les étrangers. Et puis, quand on l'observait un peu, on s'apercevait que ce fantaisiste avait ses manies étroites, cet excessif ses chères habitudes, ce bohème une existence méthodique de petit bourgeois.

Boulevardier, certes, si l'on entend par là un homme qui a élu domicile, à une certaine heure, dans un coin du boulevard, qui y va tous les soirs, se dirige vers le même café comme l'expéditionnaire va à son ministère, s'installe à la même table devant le même apéritif : ainsi Ernest La Jeunesse au Napolitain, chez Calisaya ou au Cardinal à des heures fixes qu'il respectait ponctuellement comme un fonctionnaire bien sage.

Mais cela, c'était le masque sous lequel se cachait cette étrange figure, et ceux qui s'imaginaient connaître l'auteur des *Nuits et des Ennuis* parce qu'ils s'étaient attablés quelques instants auprès de lui et avaient écouté ses « mots » se trompaient lourdement. Dans le fond, ce bohème avait une admirable culture classique, ce journaliste voué aux besognes hâtives était un fin connaisseur d'art, ce boulevardier était un sensible et un sentimental. Enthousiaste, s'enflammant volontiers pour une cause, pour un écrivain, pour une forme d'art, ou, simplement, pour de la beauté, plus grandiloquent que vraiment éloquent, mais toujours ému, sincère et spontané, il était, quand il écrivait, le contraire de l'anecdotier de café, ironiste et blagueur.

Ainsi, en toutes choses, il faisait illusion, il déroutait ses plus perspicaces observateurs. Il avait débuté d'une façon éclatante par ce livre des *Nuits et des Ennuis* où, sous un lyrisme volontaire, il abritait tant de fines

remarques sur les écrivains contemporains, et l'on s'était accordé à voir en lui un futur grand critique. Et puis quand, dix-sept ans plus tard, il réédita cette œuvre de jeunesse, on s'aperçut que, somme toute, c'était ce qu'il avait fait de mieux : le journalisme et le café avaient rongé comme un acide ce beau talent qu'il apportait de sa province, riche de mille nuances, à la fois souple et somptueux.

Cependant, si le Boulevard avait ruiné quelques-unes des promesses qu'on avait mises en lui, il n'avait pu les détruire toutes. Il n'avait pu éteindre cette flamme intérieure, cette passion de la vie qu'Ernest La Jeunesse manifestait dans les sujets qui l'exaltaient. Il n'avait pu amoindrir ce goût de la curiosité qui faisait de lui le bibelotier et le bibliophile le mieux renseigné de Paris. Il n'avait pu étouffer cet amour profond de la littérature qu'il ressentait toujours aussi vivement après vingt ans de Napolitain que le jour de son arrivée de Nancy. Il n'avait pu assouvir cette verve blagueuse, cette gouaille éternelle qu'il promenait avec lui en tous lieux et dont il faisait parade comme de ses bagues énormes et de ses breloques extraordinaires. Tout cela cherchait à dissimuler quelque chose, à abriter une pensée ou une vie secrète qu'il fallait deviner derrière le masque dont elle était couverte. Telle l'humble chambre d'hôtel où il demeura pendant presque toute son existence dans une modeste maison du boulevard des Filles-du-Calvaire et où il avait accumulé, en vingt ans, le plus étrange capharnaüm qu'on puisse imaginer. Prodigieux entassement de livres et de bibelots, d'armes et de journeaux, de tableaux, de miniatures et de gravures qui débordaient jusque sur le palier et qui eût fait la fortune de dix brocanteurs.

Venu à Paris dans l'espoir d' « épater le bourgeois », il aura continué un peu naïvement et il aura réussi, en effet, à étonner quelques-uns par la coupe de ses vêtements comme par l'étrangeté de son lyrisme. Mais, dans le fond, n'était-il pas beaucoup plus simple qu'il aurait voulu paraître extravagant ? Sa destinée, en tout cas, aura été très unie, sans nuls soubresauts extraordinaires, menée du boulevard des Filles-du-Calvaire à l'Opéra, en passant par les salles de répétitions générales et tous les endroits dits « bien parisiens » dont il était, avant la guerre, l'un des figurants inévitables. Et, voici qu'en pleine épopée, il meurt dans son lit, lui, l'admirateur forcené de l'Empire, le lecteur assidu du *Mémorial*, le collectionneur passionné de choses militaires, cloué à l'arrière par une maladie implacable. Et ce sera la dernière ironie de cette carrière d'un humoriste à la manque qui était, en réalité, le plus déterminé des enthousiastes.

§

Voici quelques conseils que l'**Eclair**, de Montpellier, donne à ses correspondants. Je les trouve si sages que je voudrais les voir appliqués par toute la presse. La presse française, celle de Paris et celle des départements, abuse véritablement de la mauvaise littérature. Ne serait-ce pas l'heure vraiment de supprimer des journaux, grands et petits, ces chroniques de deux colonnes qui ne sont que le délayage d'une idée minuscule ou d'un lieu commun? Je pense, en écrivant cela, aux chroniques de M. Abel Hermant et aux homélies quotidien-

nes de M. Maurice Barrès. En vérité, c'est trop de phrases inutiles. On dirait que les journaux sont moins faits pour intéresser le public que pour procurer à quelques chroniqueurs une situation dorée. Qui donc créera le journal de pure information, débarrassé de ces feuillages de littérature?

J'invite donc nos grands parasites du journalisme à méditer ces simples petites phrases d'un confrère de province :

. . . . . .

Couper court aux développements. — Se rappeler, en écrivant une nécrologie, que les plus belles phrases ne font pas revenir les morts.— Quand on signale la mort d'un soldat, inutile de dire pour la millième fois qu'il est tombé pour la cause du droit, de la liberté, etc., on le sait, ou qu'il est une victime de plus de la guerre déchaînée par l'infâme Guillaume, etc., on le sait aussi, et Guillaume s'en moque. Dans le compte rendu des cérémonies religieuses on sait d'avance que l'église a revêtu sa parure de fête, que le prédicateur a été éloquent et que ses paroles élevées et touchantes ont fait passer dans les cœurs une douce et patriotique émotion, que les chants ont été « parfaitement bien » exécutés et que les demoiselles choristes se sont surpassées. — S'agit-il d'un service funèbre, inutile de mentionner le catafalque, même s'il est « distingué », de compter les cierges et de renouveler les condoléances. — Quand on veut donner les résultats d'une quête publique, ne pas commencer par dire : « Notre patriotique population, toujours disposée à montrer qu'elle compatit, etc. », et ne pas ajouter : « Nos charmantes et dévouées quêteuses, avec leur sourire... » : toutes les populations sont patriotiques, toutes les quêteuses sont charmantes et ont le sourire; dites simplement : La quête a produit tant. — Si on manque de sucre dans le village, le dire, mais s'épargner les lamentations... qui ne sucrent pas le café. — Pour les marchés et foires, donner les cours, simplement; à quoi bon vitupérer pour la centième fois contre la hausse des cochons : on n'arrivera pas à leur faire honte. — Quand une attaque de mildiou se produit, la signaler immédiatement, mais se dispenser d'ajouter : « Les propriétaires sont dans la désolation ».

— *Pas de périphrases.* — Ne dites pas : « M. X. vient de quitter cette vallée de larmes et de misère »; dites : M. X. est mort. — Ne dites pas : « Les papillons blancs nous ont fait une nouvelle visite », ou bien : « Notre ville s'est réveillée hier sous un manteau blanc » ; dites : Il a neigé. — Ne dites pas : « L'emblème aux trois couleurs qui renferme dans ses plis, etc.» dites : Le drapeau.

— *Guerre aux épithètes.* — En temps de paix, elles sont déjà encombrantes; en temps de guerre, elles sont en outre onéreuses : étant donné le prix actuel du papier (presque 4 fois plus cher qu'avant la guerre), la surface qu'occupe leur accumulation représente une dépense que ne justifie pas leur inutilité.

Ne dites donc pas : « Ce brave héros »; « ce héros » est suffisant. — Ne dites pas : « Notre bon et dévoué pasteur », dites : M. le curé. — Ne dites pas : « Cette longue et effroyable guerre »; vous n'apprenez rien à personne; dites : Cette guerre. — Ne dites pas : « Nos condoléances attristées »,

pléonasme; dites : Nos condoléances. — Ne dites pas : « Notre vaillant compatriote », à propos d'un poilu qui vient d'obtenir une citation ; sa vaillance ressort toute seule de la citation ; dites : Notre compatriote.

En résumé *multa paucis*, beaucoup de choses en peu de mots, telle doit être la devise des correspondants.

Refondues d'après cette méthode, les brillantes divagations de nos Académiciens seront réduites à dix ou quinze lignes. Ce sera beaucoup mieux.

R. DE BURY.

ART

Le Bulletin du Salon d'Automne. — Exposition d'un groupe d'artistes (Druet). — Exposition de peinture, *Série D* (Bernheim-Jeune). — Exposition d'*Indépendants* (Goupil). — Exposition *Le mordant* (Galerie Girault). — Exposition *Cauldwell* (Galerie Georges Petit).

De nombreuses expositions s'ouvrent dont le but est de suppléer dans une certaine mesure et à peu près dans le même esprit, le Salon d'Automne et le Salon des Indépendants.

Le Salon d'Automne, on le sait, se fait représenter par un Bulletin, qui est une brève revue d'art toujours bien illustrée et souvent de texte intéressant. Le dernier bulletin, le cinquième, contient un article de premier ordre du peintre **René Piot** sur le Cubisme. L'intérêt profond de cet article consiste moins à nous faire connaître les opinions plausibles et bien défendues de René Piot, sur le cubisme, qu'à nous faire entendre un langage excellent d'artiste parlant de son art. Il y a longtemps, je crois, qu'il ne nous avait été donné de lire une page de critique d'art aussi forte, aussi pleine, aussi instructive. On a pu soutenir et non sans raison que l'écrivain d'art, le lettré ayant la dilection de la peinture, transcrit mieux qu'un peintre l'émotion qui émane d'un tableau et l'explique mieux. Il est servi, en cela, par son métier de lettres, et il est plus impartial. Mais sur certains points qui touchent à l'essence de l'art, à la mécanique cérébrale du peintre, au sens intime de la création plastique, personne ne s'exprimera comme un artiste qui sait s'exprimer et le fait en toute sincérité. La qualité de l'artiste, en ce cas, compte pour beaucoup et René Piot est un de nos plus beaux peintres. De plus, il écrit bien. En une douzaine de pages, il nous dit l'essentiel sur le développement de l'art moderne et la place du cubisme dans ce développement. Il fait comprendre toutes les inquiétudes des artistes novateurs et pose les problèmes que chacun cherche à résoudre d'après son tempérament, sa foi et ses moyens. Questions de ligne, de reflets, de volume, de vie générale, de mise en place des préoccupations, il résume tout en phrases brèves, qu'il est à souhaiter que tous ceux qui s'intéressent à l'art puissent connaître.

§

Trois sélections d'**Indépendants** nous sont présentées, chez Druet, chez Bernheim-Jeune, chez Goupil. Chez Druet nous trouvons Charles Guérin avec une très belle série de portraits, ou d'études de femmes. Deux toiles, la *Liseuse au pot vert* et les *Bijoux noirs*, frappent, dans cet ensemble, par une large maîtrise, une puissance complète à traduire le regard et la carnation. Quelques esquisses rappellent la première manière du peintre; des dames très parées passent, près de hautes balustrades de pierre, parmi des arborescences; mais Charles Guérin semble surtout conquis par le souci de la vie moderne, par le désir d'évoquer avec force tout ce que contient de magie une beauté expressive.

Parmi les dessins de Maxime Dethomas, de nombreux portraits. Ces dessins sont plus rehaussés de couleurs que les plus anciens de cet artiste. Le puissant modelé de Dethomas gagne en énergie, en variété. Ses effigies sont douées d'une vie très intense, par une force de dessin qui décèle le caractère du modèle par le relief du rendu; ce sont de puissantes synthèses. Les tableaux de Madame Marval sont pleins de grâce et de fraîcheur. Ce sont pour la plupart des arrangements légèrement paradoxaux où tout concourt à donner un aspect de joliesse frémissante. Pas d'anecdotes, mais des allures décoratives heureuses dans des harmonies d'un goût très fin. Deux beaux portraits signalent la présence de George Desvallières; de Georges Rouaut deux sombres visions d'un caractère très accentué. Jules Flandrin a des paysages d'eau d'une jolie fluidité et des études de *poilus* tout à fait remarquables par l'observation des physionomies. Ce sont bien des soldats des armées nouvelles ; rien n'y demeure des vieilles conventions de la peinture militaire ; l'intelligence des figures est rendue avec beaucoup de pénétration. George Dufresnoy fait admirablement courir le soleil sur les pierres de Venise ou de Sienne. Sans rien perdre de l'éclat primesautier qui le distinguait, il gagne en solidité, en vérité de construction. André Barbier expose un paysage de Seine en hiver, d'un accent très fin, et un Arras tragique. La sculpture est représentée par Albert Marque, avec un très beau nu (plâtre) et un buste de petite fille (marbre) d'une grande séduction ; Marque a un sens parfait de l'élégance vraie. A côté de nos autres grands sculpteurs dont les affinités nous font songer aux primitifs ou à Puget ou Rude, il rappelle cette jolie veine de l'art français qui va des Coustou à Carpeaux. Il y a une difficulté très joliment résolue dans la description de la chevelure, enfantine, en son buste de fillette; il y atteint avec des plans solides la plus jolie légèreté.

§

Chez Bernheim-Jeune, au groupe d'**Indépendants**, c'est James

Vibert qui représente la sculpture, avec une seule œuvre, mais importante, un buste de Carl Spitteler. Malgré des envois assez fréquents au Salon d'Automne, James Vibert n'est qu'imparfaitement connu du public français. C'est un sculpteur de colosses et les groupes de dimension considérable dont il a orné les palais fédéraux de la Suisse, sa patrie (à Berne notamment), n'ont point fait le voyage de Paris. Les visiteurs du dernier Salon d'Automne se souviennent de sa maquette de l'*Effort humain*, de sa maquette le *Rail*, études où s'expriment une conception neuve du groupe sculptural et une idée très personnelle du parallélisme des lignes. Le buste très vivant, très énergique, très intuitif, très caractéristique, que James Vibert a consacré à Spitteler, s'il n'explique pas tout l'art de James Vibert, indique au moins ses fortes qualités d'interprète du masque humain et sa belle franchise d'interprétation.

Henri Matisse impose à l'attention deux œuvres maîtresses, l'*Italienne* et les *Deux sœurs*, portraits infiniment vivants, d'un modelé puissant, avec une intensité singulière de vie dans le regard, une heureuse liberté dans l'exécution des accessoires. Henri Matisse n'est plus contesté, mais il déconcerte souvent. L'aspect nouveau de ses toiles ne se défend par aucune théorie qu'il ait émise. Il n'a pas de tics dans sa manière. Sa recherche est purement picturale d'harmonie et d'expression. Les portraits de Fantin-Latour ne témoignent pas de plus d'acharnement que les siens à conquérir la vérité et la totalité de l'expression. Ses toiles décoratives demandent parfois une attention plus soutenue pour que soit parfaitement saisi le sens de son arabesque. Ici nulle difficulté de ce genre. La force d'un beau dessin et d'une harmonieuse coloration font de ces deux portraits deux œuvres incontestables.

Parmi les paysagistes, Marquet avec une belle Seine charriant des glaçons, Altmann avec un très beau jardin lumineux, et un bel effet de neige, Peské et des ensoleillements d'automne en Provence, Puy, avec un large paysage, Bonnard, très riant, Utrillo avec deux œuvres d'une très belle finesse, un sens exquis des vieilles bâtisses branlantes de Paris comme des coins solitaires de province. MM. Clary-Baroux, Guillaume Dulac, Emmanuel Fay ont de bonnes toiles. Castelucho est un beau peintre de figures, avec un goût très heureux dans l'arrangement d'harmonies vives. M. de Terlikowski a du goût, de la fougue, de la chaleur et ses portraits vivent expressivement. Mme Suzanne Valadon expose un très bon portrait, large et sincère, d'un grand agrément de couleur. Mme Odette Renault témoigne d'une intéressante vigueur. Un portrait très réaliste désigne son nom à l'attention; c'est une excellente étude. Les crayons de M. Rappa, très étudiés, très fins, ont dans leur véracité certaine un charme esthétique. Mlle de Bosnanska expose de jolis intérieurs ou natures morte d'un charme voilé

et pénétrant. Mlle Sachnine a du goût, de la couleur, un sens juste de son art. M. Feder a de curieuses natures mortes. Mlle Gropéano, Mlle Lebasque peignent agréablement les fleurs et les fruits.

Chez Goupil, une autre exposition d'**Indépendants** se place sous l'invocation de prédécesseurs glorieux; un Arlequin de Cézanne, souple et vigoureux, un petit port tranquille de Seurat, deux âpres toiles de Gauguin, un beau portrait un peu amer de Toulouse-Lautrec, un Van Gogh connu, les *Chardons*, des harmonies très fines d'Odilon Redon, des visions colorées d'Edmond Cross sont accrochés en manière de préface ou de mémentos d'efforts passés. Pourquoi Signac n'est-il pas représenté et, dans un ordre d'idée parallèle et quelle que soit la différence des talents, puisqu'il y a là une manière de Rétrospective des Indépendants, pourquoi n'a-t-on pas fait revoir au public actuel, qui l'ignore ou l'a oublié, quelque œuvres du fondateur de la sociétés des Indépendants, Dubois-Pillet, qui n'était pas un mauvais peintre? Il est vrai que, dans la préface du catalogue, Arsène Alexandre le cite comme un des fondateurs de la Société et rappelle qu'il fut capitaine de gendarmerie; ce qui n'est pas en tout point exact. Dubois-Pillet était capitaine de la Garde Républicaine. Il avait choisi ce corps pour pouvoir vivre et peindre à Paris. Quand ce fut son tour de passer commandant, le désir d'aller peindre un pays neuf, peu fréquenté des artistes, lui était venu. Il obtint d'être nommé au Puy, commandant de gendarmerie. C'était obtenir un des terroirs qu'il rêvait de peindre. Il y mourut presque immédiatement. Ce serait un tort de considérer Dubois-Pillet comme un militaire se délassant à faire de la peinture le dimanche; il vaut mieux voir en lui un peintre qui avait cherché dans la carrière militaire un moyen honorable de peindre sans dépendre des marchands et sans rien demander de sa vie matérielle à un art qu'il aima d'un amour qui ne fut pas toujours malheureux. La confusion peut s'expliquer et s'excuser, les Indépendants ayant été sans cesse un coudoiement de grands artistes, de dilettantes, et d'amateurs, les uns trop modestes, les autres un peu outrecuidants. En montrant deux ou trois paysages des environs de Paris, ou un portrait choisi dans l'œuvre de Dubois-Pillet, on mettrait les choses au point.

Degas et Renoir n'ont rien prêté à cette exposition; ils y assistent pourtant sous les aspects de portraits de Maurice Denis très expressifs, d'un art profondément intelligent. Un portrait de Cézanne en train de peindre, du même Maurice Denis, est tout à fait curieux, plein de verve et de mouvement, très révélateur de la mentalité de Cézanne.

A côté de Maurice Denis, Henri Matisse, d'Espagnat (avec un très beau portrait), Flandin, Marquet, Mme Marval, Valtat, Van Rysselberghe sont venus aider au succès de leurs confrères plus jeunes, ou

moins célèbres, ou moins acceptés du public qui suit, à l'habitude, les expositions des Indépendants.

Ekegardh a un beau tableau de fleurs et une très belle étude de femme, d'un art très vibrant, qui veut tout dire et excelle à noter tous les reflets, Mlle Hervieu a des dessins robustes ; M. Bonamoni ensoleille fougueusement ; Mme Barbey, M. Ramey, M. Lejeune, Mme Cieskanowska, M. Trucco, M. Gabriel Sue, M. Lafourcade, M. Cizaletti, M. Manuel Gaillard, Mme Crissey, M. Vasquez-Diaz font preuve de talent ; Mlle Nivoulès, dont on a déjà vu des œuvres fortes et de très agréables couleurs, a peint les Martigues avec un beau relief. Les fresques de Marcel Lenoir sont de beaux morceaux de son œuvre; Synave montre de jolis coins parisiens; les études de fleurs de Mme Val sont savoureuses.

§

On sait la douloureuse histoire de **Lemordant** et comment ses cruelles blessures interrompent une belle destinée d'artiste. Un certain nombre de ses travaux sont exposés rue Roquépine (Galerie Guérault).

Lemordant est un artiste très volontaire et très ému. Il était un passionné de la Bretagne dont il savait traduire les ciels et les étendues ; il excellait à en évoquer le pittoresque par l'exactitude de la lumière et aussi par les personnages qu'il évoquait parmi ses paysages, avec une joie et une grâce réelle. Epris d'art décoratif, ayant besoin de vastes espaces pour formuler la synthèse du terroir qu'il aimait, il avait accepté en Bretagne de vastes travaux, ainsi cette décoration d'une salle d'hôtel à Quimper et, plus tard, le plafond du Théâtre de Rennes où se déroule une harmonieuse ronde de personnages populaires. Son art robuste et sain lui promettait de beaux achèvements d'œuvres; sa part dans l'histoire de notre paysage est notable. La décoration de l'Hôtel de l'Epée, qu'on avait admirée à la Société Nationale, il y a quelques années, est souvent citée parmi les belles œuvres qu'ait données, cette patiente étude de la Bretagne à laquelle se sont donnés tant d'artistes et que Lemordant contribuait à illustrer.

§

Chez Georges Petit, M. **Cauldwell** expose un certain nombre de portraits minutieux et poussés, très habiles et de bonne expression. Nombres de soldats, quelques écrivains ont été les modèles qu'il a rendus avec goût et vigueur.

GUSTAVE KAHN.

MUSÉES ET COLLECTIONS

L'évacuation des La Tour du musée de Saint-Quentin. — Les Allemands protecteurs des œuvres d'art.— Les restitutions futures et les réparations nécessaires. — Nomination d'une commission pour la sauvegarde des œuvres d'art situées à proximité du front.— Grandeur et décadence d'un tableau : les *Remords d'Oreste* de Ph.-A. Hennequin, du musée de Saint-Pol. — Memento bibliographique.

Depuis deux mois que les obus tombent sur Saint-Quentin, on n'était pas sans inquiétude au sujet des **La Tour du Musée Lécuyer** : les Allemands les environneraient-ils jusqu'au bout de la sollicitude qu'ils affichaient si bruyamment à leur égard dans la publication que nous annonçions récemment (1)? Une note officielle du gouvernement allemand, publiée au commencement de mai (2), venait dissiper nos angoisses en nous affirmant que les précieux pastels — gages inappréciables qu'il avait d'ailleurs tout intérêt à mettre en sûreté — sont pour l'instant à l'abri (mais combien la municipalité de Saint-Quentin ne doit-elle pas regretter qu'au lieu d'être à Maubeuge où ils ont été transportés, paraît-il, et, dans quelles conditions? — ils ne soient pas à Toulouse en compagnie des chefs-d'œuvre du Louvre!)

On serait heureux du zèle que nos ennemis affirment déployer pour conserver ces œuvres et d'autres encore « à l'histoire de l'art et à la civilisation »... si l'on n'avait la crainte que ce louable souci ne se double chez eux du désir de les conserver tout court. La destruction sauvage, systématique, accomplie avec la préméditation de la joie dont maints documents témoigneront devant l'Histoire (3), de

(1) V. *Mercure de France*, 16 mars 1917, p. 319.— Nous avons pu voir depuis, à la section allemande du riche Musée de la Guerre créé avenue Malakoff par M. et Mme Leblanc, ce livre intitulé : *La Tour, der Pastellmaler Ludwigs XV. La Tour pastelliste de Louis XV*) et annoncé comme le 1er volume d'une série consacrée à *l'Art français* par le corps de réserve allemand de Bapaume — dont les studieux projets ont été depuis quelque peu troublés. Nous ne faisons aucune difficulté de reconnaître qu'au point de vue du texte le livre a été fait avec soin; l'auteur — un certain Dr Erhard — n'a rien ignoré des études antérieures importantes et a su les bien juger. C'est du bon travail de vulgarisation. Il n'en est pas de même des reproductions de l'œuvre du maître, but et partie essentielle de la publication : qu'il s'agisse des reproductions en noir, photogravures lourdes et sans finesse provenant des clichés d'un officier du corps de Bapaume, ou bien des planches en couleurs, grossières trichromies exécutées non pas directement d'après les originaux, mais d'après des copies dues à un artiste local nommé Bouquet, qui n'a pas craint de prêter son concours à cette entreprise allemande et de se mesurer avec La Tour, toutes ces images trahissent outrageusement les délicieux modèles dont elles prétendent évoquer la séduction.

(2) V. le *Temps*, du 10.

(3) A ceux que nous avons déjà cités ici — en ce qui touche Louvain, le témoignage du prêtre *autrichien* chargé de l'enquête ordonnée par le *Wiener Priester Verein* (v. *Mercure de France*, 1er juillet 1916, p. 77 et 78); en ce qui regarde Ypres, le récit du rédacteur de la *Kriegszeitung der 4ten Armee* (*Ibid*, p. 83) — ajoutons, en ce qui concerne la cathédrale de Soissons, ces fragments (cités par le *Temps* du 15 avril dernier) du journal d'un officier commandant une batterie

la Bibliothèque de Louvain, des Halles d'Ypres (1), de l'hôtel de ville et de la cathédrale d'Arras, de la cathédrale de Soissons, de l'hôtel de ville de Péronne, du château de Coucy, du donjon de Ham, de l'hôtel de ville et de la cathédrale de Reims, sur laquelle s'acharnent depuis deux mois les 380 allemands (devant ce féroce bombardement, que rien ne justifie, M. Clemen oserait-il rééditer la fable de l'unique obus de gros calibre lancé « à contre-cœur » le 19 septembre 1914 sur la cathédrale?) n'ont pas permis jusqu'ici de supposer chez le haut commandement allemand un tel souci de la conservation des œuvres d'art, et l'on est fondé à se demander si l'intérêt qu'il se vante aujourd'hui de leur témoigner ne se limiterait pas uniquement à celles qui sont transportables. En épargnant celles-ci et en détruisant les autres, les modernes Huns satisfont à la fois tous leurs instincts : l'amour du pillage, déjà noté par Tacite ; la joie de faire le mal qui les pousse à dévaster de fond en comble le pays où ils ont passé, avec une sauvagerie dont rougissent certains de leurs soldats (2) ; et cette « haine historique », dénoncée par Henri Heine, qui les arme contre tout ce qui semble une insulte à leur orgueil ou bien dont la beauté matérielle ou morale offusque leur grossière laideur : une cathédrale de Reims, déjà désignée par Gœrres en 1814 aux coups des artilleurs allemands parce que berceau de la royauté française, et dont la statuaire, si elle disparaissait, n'éclipserait plus celle de Bamberg, son informe copie ; un château de Coucy, trop fier rival des burgs du Rhin, qui, suivant l'expression de M. Germain Lefèvre-Pontalis (3), « meurt d'un coup de basse lutte inavouable, parce que, lui aussi, « trop beau, trop expressif, trop français », et dont l'impérial propriétaire du ridicule Hohkœnigsburg

d'artillerie au nord de Soissons : « 31 janvier 1915. La batterie a tiré 19 obus fusants et percutants sur la cathédrale de Soissons. Le clocher et la nef ont été plusieurs fois touchés ; dans la nef on a observé un commencement d'incendie. On n'a pu faire jusqu'à present de grands dommages matériels au clocher. 2 février 1915 : La batterie Stenger, de 9 h. 30 à 10 h. 30, a tiré sur la cathédrale et en particulier sur le clocher, 29 shrapnells, dont 16 au but. 25 février 1915 : Obus existants : 199 ; consommation : 21 (cathédrale) ; — en ce qui concerne Reims, ces lignes d'un journaliste allemand (citées par M. Maurice Demaison dans le *Journal des Débats* du 6 mai dernier) écrites de Brimont au début d'avril : « La jolie ville s'étend à nos pieds. Au-dessus des maisons et des fabriques nous voyons se dresser la cathédrale encore intacte dans son architecture et les toits de l'hôtel de ville. *Combien de choses auront cessé d'exister avant quelques semaines !* »

(1) Un croquis du peintre André Mare, qui figure à une exposition d'artistes mobilisés à la galerie Levesque, montre l'état des Halles d'Ypres à la date du 19 mars dernier : il ne reste plus à peu près que la base de la tour centrale.

(2) « C'est à peine si nous pouvons être considérés comme des soldats ; il semble que nous devenons les pires criminels. C'est ainsi que nous accomplissons notre œuvre de destruction sur la Somme. » (Extrait d'une lettre saisie sur un prisonnier du 230e régiment d'infanterie allemande, citée par le *Journal des Débats* du 30 avril dernier).

(3) *Un crime allemand : la destruction de Coucy* (*Revue des Deux Mondes*, 1er mai 1917).

n'aura plus désormais à redouter l'écrasante supériorité (1)... Quoi qu'il en soit, prenons acte des déclarations du gouvernement allemand, pour le jour où nous aurons à réclamer les Ligier Richier d'Etain et d'Hattonchâtel, les Bastien-Lepage de Damvillers, les Grünewald de Colmar, les La Tour de Saint-Quentin, les œuvres du musée de Lille, sans compter, n'en déplaise à M. Karl-Eugen Schmidt (autre critique d'art-espion, du genre des Meier-Graefe et des Grautoff qui se mêla à notre monde artistique à Paris durant plus de dix ans (2) et déguerpit au moment de l'affaire de Saverne) lequel, dans le *Tag* berlinois du 13 septembre dernier, nous raille agréablement de « vendre la peau de l'ours » — d'autres chefs-d'œuvre des musées allemands destinés à nous payer en partie de nos pertes artistiques.

Nous sommes heureux de voir s'affirmer de plus en plus dans l'esprit de ceux qui savent et qui ont à guider l'opinion cette idée des indemnités en nature : « Polybe » la préconisait récemment dans le *Figaro* (3) ; M. Abel Hermant, dans le *Temps* (4), souhaite, comme nous, voir les tableaux de nos maîtres du XVIIIe siècle enlevés aux collections royales de Potsdam et de Berlin en représailles des attentats commis contre nos monuments. Mais, en attendant ce règlement de comptes, on voudrait que la volonté des « **sanctions et réparations nécessaires** » qui inspirait à M. Chéron, au Sénat, le 31 mars dernier, des paroles si éloquentes, ne se bornât pas à de belles phrases et que des déclarations solennelles du gouvernement vinssent lui donner dès maintenant un sens concret. En vérité, si la crainte des représailles est seule capable de faire encore hésiter les barbares dans l'accomplissement de leurs forfaits, que tarde-t-on à proclamer, comme aux temps anciens où nous ramène leurs sauvages méthodes de guerre, la peine du talion ? Qu'attend-on pour désigner, ainsi que l'ont demandé, après Maeterlinck, des hommes politiques et des écrivains comme l'abbé Wetterlé, Barrès, Joseph Reinach et, récemment, un rédacteur du *New-York Sun*, des villes otages allemandes qui paieraient plus tard la reconstruction de nos cités martyres, et marquer dès maintenant pour le châtiment futur les Ger-

(1) « Vous avez en France une merveille entre tant de merveilles : le château de Coucy », disait avant la guerre Guillaume II à un Français (paroles citées par M. Benjamin Vallotton dans la *Gazette de Lausanne*), et « il aimait à raconter que, voyageant en France avec son précepteur, Coucy lui avait paru un chef-d'œuvre supérieur à Carcassonne ; il en avait été enchanté au point qu'il obtint de passer la nuit à l'hôtel des Ruines afin de revoir le château et le donjon et la salle des Preuses dans la splendeur du matin. L'homme s'est souvenu, l'imbécile restaurateur du Hohkœnigsburg, et il s'est vengé à la façon d'une cabotine qui défigurerait une rivale. » (Polybe, *Figaro* du 24 mars 1917.)

(2) Ce qui n'empêche pas ce critique si averti de nous qualifier, dans l'article dont nous allons parler, d' « ancien directeur du Musée du Louvre ! »

(3) N° du 10 avril 1917.

(4) N° du 31 mars 1917.

manie, les Walhalla, les pseudo-burgs et les cathédrales modernes dont s'enorgueillit le mauvais goût teuton et dont la perte ne causerait aucun regret à l'humanité? Mais le temps presse, car bientôt Reims ne sera plus qu'une ruine...

En attendant, enregistrons avec satisfaction — mais aussi avec le regret qu'elle soit si tardive — l'institution, par un arrêté en date du 21 mai des ministres de la Guerre et de l'Instruction publique, d'une **Commission chargée d'assurer la conservation et l'évacuation des œuvres d'art situées à proximité du front**, et souhaitons qu'elle rattrape efficacement le temps perdu.

§

A plus juste titre que les Allemands pour les La Tour de Saint-Quentin notre confrère M. Charles Saunier peut se vanter d'avoir tiré de l'oubli un tableau qui, après avoir joui en son temps d'une vogue extraordinaire, gisait, complètement ignoré, dans les greniers du **Musée de Saint-Pol** : *Les Remords d'Oreste* du peintre Ph.-A. Hennequin, élève de David. Il vient de nous en conter l'histoire dans un article, plein d'érudition et d'agrément, de la *Revue des études napoléoniennes* (1). Objet, lors de son apparition au Salon de 1800, d'une admiration éperdue que la valeur propre de cette composition académique et grandiloquente ne justifiait guère mais qu'expliquaient les passions politiques d'alors; gratifiée par Michelet, dans son *Histoire du dix-neuvième siècle*, de « tableau capital de ces temps-là », synthétisant « l'idée vraie de l'époque », en tout que symbolisant l'esprit révolutionnaire incarné par Oreste poursuivi par les Furies de la contre-Révolution, cette toile immense (de 3 m. 80 de hauteur sur 5 m. 18 de largeur) avait été acquise par l'administration du Musée après avoir valu à son auteur un des deux prix d'encouragement de 1re classe d'une valeur de 6.000 francs, qui étaient la plus grande récompense réservée aux arts en ce temps-là, et, suprême honneur, elle avait été admise à figurer au fameux Salon de 1814 où, pour affirmer aux yeux de l'étranger la vitalité de l'école française, reparurent les toiles les plus réputées des précédentes expositions. « Mais, en art comme en toutes choses, les goûts changent. L'école de David connut la désaffection des artistes et des amateurs. Les *Remords d'Oreste* perdirent de leur signification, et le moment vint où l'on ne vit plus dans cette composition de vingt mètres carrés qu'une toile encombrante ». Toutefois, passée du Luxembourg au Louvre, elle continua à figurer sur les livrets du musée, mais sans être exposée. Elle en sortit en 1874 en même temps que d'autres œuvres retirées alors du Louvre, et fut attribuée à la ville de Saint-Pol ; mais à son arrivée on s'aperçut que cette énorme

(1) Livraison de janvier 1917.

toile ne pouvait trouver place dans le comble mansardé qui servait de musée. Elle fut alors exposée dans la salle des fêtes de la mairie ; mais, à l'occasion d'une cérémonie organisée dans ce local, un maire la trouva gênante, la fit déclouer, rouler et transporter au grenier. Elle y gît depuis vingt ans. Un peu avant la guerre, sur les indications de l'auteur de l'étude que nous résumons, le maire de Lyon, M. Herriot, tenta de faire venir dans cette ville le chef-d'œuvre de son compatriote ; les exigences de la ville de Saint-Pol sur un tableau qui, en fait, remarque avec justesse M. Saunier, ne lui appartient pas, qu'elle a reçu seulement en dépôt, et qu'elle laisse maintenant détruire, furent telles, que la municipalité de Lyon dut renoncer à continuer les pourparlers. Cependant la direction des Beaux-Arts, véritable propriétaire de l'œuvre, reste muette. Et M. Saunier demande (et nous joignons notre requête à la sienne) si après la guerre il ne se trouvera personne à la Chambre — où, de l'extrême droite à l'extrême gauche, figurent quelques députés amis des arts — pour prendre en main la cause de ce tableau et de bien d'autres qui sont dans le même cas, et sauver cette toile qui pourrait décorer superbement une salle de tribunal.

Memento. — Parmi les publications françaises récentes nous avons à signaler un petit volume consacré à un de nos musées parisiens trop peu connu, la Maison de Balzac, par son conservateur et fondateur, M. Louis de Royaumont : *Pro domo* (*La Maison de Balzac*) : *histoire et description ; catalogue du Musée, suivi de* : *Comment a été fondée la maison de Balzac*, par Jean-Pierre Barbier (Paris, E. Figuière ; in-24, 140 p. av. gravures 3 fr. 50). Ce musée situé, comme on sait, 47, rue Raynouard, est installé dans une ancienne demeure de Balzac et est dû à l'initiative et à la ténacité de M. de Royaumont qui, malgré toutes sortes de difficultés financières et autres, réussit à sauver et à faire classer en 1913 comme monument historique la demeure du génial auteur de la *Comédie humaine*. Le musée, déjà riche de plus de 400 objets sans compter les autographes et manuscrits, les pièces d'archives, les multiples éditions des œuvres du maître et les livres sortis de sa propre imprimerie, comprend toute une série de portraits de Balzac (photographies, dessins, sculptures, gravures, etc.), des meubles, pièces d'habillement, objets lui ayant appartenu, des gravures pour l'illustration de ses œuvres, des affiches de ses pièces de théâtres, des vues de ses diverses habitations, etc. C'est en un mot, et comme il convenait, le pendant du Musée Victor-Hugo de la place des Vosges, et il faut souhaiter que les dons et la sympathie du public aident M. de Royaumont dans son œuvre de glorification du plus grand de nos prosateurs du XIXe siècle. De nombreuses gravures reproduisant les pièces les plus marquantes du musée : portraits, autographes, etc., complètent le texte très documenté où M. de Royaumont a conté la vie de Balzac dans ses diverses demeures.

Un nouveau numéro spécial de *L'Art et les Artistes*, non moins intéressant que les fascicules précédemment consacrés par cette revue aux vicissi-

tudes et au martyre des œuvres d'art durant cette guerre, vient, sous le titre *L'Art assassiné*, de s'ajouter cette série : il a pour objet l'émouvante exposition organisée au Petit-Palais, dont notre confrère M. Merki a parlé récemment aux lecteurs du *Mercure*. Des pages vibrantes de M. Camille Mauclair et un choix de textes significatifs où les modernes Barbares se se montrent « peints par eux-mêmes » accompagnent 58 belles reproductions des œuvres mutilées les plus dignes de nos regrets.

Signalons aussi, dans les derniers numéros de la revue *Le Cousin Pons*, entre autres articles intéressants, des études à la fois pleines d'érudition et de charme de notre confrère M. Raymond Bouyer sur *Nos musées pendant la guerre :* les moulages du Trocadéro d'après les statues de Reims et le destin de ces dernières (n° du 1er mars) ; le Musée Carnavalet et ses nouvelles acquisitions (1er avril) ; les débris du Musée des monuments français de Lenoir à l'Ecole des Beaux-Arts et les collections ignorées de cette Ecole (1er et 15 mai) De nombreuses reproductions illustrent tous ces articles.

D'Angleterre nous est arrivé un somptueux volume, comme les grands possesseurs de galeries de ce pays en consacrent volontiers à leurs collections ; c'est le catalogue des peintures et objets d'art appartenant à Lord St. Oswald à Nostell Priory (*Catalogue of the pictures and other works of art in the collection of Lord St. Oswald at Nostell Priory*, by Maurice W. Brockwell ; Londres, Constable ; in-4, 397 p. av. 46 planches). Installée, au centre d'une magnifique propriété dans l'ancien prieuré fondé au Moyen âge près de Londres par saint Oswald, dont descend le possesseur actuel (une longue et savante introduction conte en détail l'histoire du long passé de cette famille), cette collection ne comprend pas moins de 382 numéros, dont un des plus érudits critiques d'art anglais M. Maurice Brockwell, nous donne le catalogue raisonné, dans l'ordre où les œuvres se présentent à l'intérieur de la magnifique demeure. Entre autres pièces remarquables signalons : une peinture célèbre de Holbein : *La Famille de Thomas Morus* (dont l'esquisse est au Musée de Bâle et une réplique à Burford Priory) ; un *Portrait de la reine Henriette-Marie d'Angleterre* par Van Dyck, deux *Paysages* de Jacob van Ruisdal, une *Montée au Calvaire* de Breughel le jeune dans la manière pittoresque que l'on devine, des *Natures mortes* de Davidsz de Heem et de Valkenbrock, un *Tobie avec l'ange* d'Elsheimer, un *Portrait d'homme* de Rembrandt daté 1641, un beau *Portrait de Lady Tornhill* de Hogarth, une délicieuse *Vierge avec l'Enfant* d'Agostino da Duccio, de belles tapisseries de Bruxelles du XVIe siècle, l'horloge de Thomas Morus, etc., etc. Le catalogue se complète par la liste d'autres peintures conservées à Londres, et 46 belles planches reproduisent les œuvres que nous venons de citer et bien d'autres encore, puis des vues du prieuré et des différentes salles.

AUGUSTE MARGUILLIER.

LETTRES PORTUGAISES

Theofilo Braga : *Versão hebraica do Amadis de Gaula* ; Imprensa da Universidade, Coïmbre. — Alfredo Pinto : *Sonhos de Belleza* ; Livraria Ferin, Lisbonne. — João de Barros : *Oração à Patria* ; Aillaude Bertrand, Lisbonne. — Jaime Cortesão : *O Infante de Sagres* ; Renascença portuguêsa, Porto. — Manoel da Silva-

Gayo : *Chave dourada* ; Renascença, Porto. — Candido Guerreiro ; *Sonetos* ; Renascença, Porto. — João de Lebre : *Livro do Silencio* ; A. M. Teixeira, Lisbonne. — Vaz Passos : *Terra Fecunda* ; A. J. d'Almeida, Porto. — Luiz Coelho : *Espelho dô Cèu*, Renascença, Porto. — Memento.

La loi biologique d'individualisation progressive trouve sa confirmation dans le formidable mouvement qui porte les nationalités modernes à prendre nette conscience de leurs divers éléments constitutifs et à s'organiser pour la conquête ou pour la sauvegarde de leur autonomie. De là un immense courant d'études qui relie le folk-lore et la philologie à l'économie sociale. Les ouvriers sont nombreux et passionnés, et l'influence de leurs travaux se fait sentir dans les discussions que provoque la présente guerre. Celle-ci nous invite à envisager, non seulement lès collectivités séparées, mais aussi les grands courants qui les traversent. Ainsi nous apprendrons à mieux discerner ce qui doit les unir ou les différencier.

Telle monographie critique en apparence insignifiante peut ouvrir, à ce point de vue, des horizons insoupçonnés et c'est le cas, croyons-nous, pour les deux brochures que vient de publier M. Théofilo Braga, comme addition à ses travaux de haute exégèse littéraire, sur la **Version hébraïque de l'Amadis de Gaule**. Des mariages princiers, notamment celui d'Affonso II avec la fille d'Eléonore d'Angleterre, Dona Urraca de Castille, celui de Thereza de Portugal avec Philippe d'Alsace, comte de Flandre, l'union de la Maison d'Aviz avec celle de Lancastre introduisirent en Portugal la *matière de Bretagne*, laquelle, du reste, grâce à Chrestien de Troyes et à ses émules, devait faire le tour de l'Europe. Le *lai* romanesque se substitua un instant au lyrisme des troubadours ; mais, comme l'inspiration basée sur l'amour était sensiblement la même, il en résulta un enrichissement du sentiment lyrique. A ce moment déjà, le portugais était la langue préférée des faiseurs de chansons péninsulaires. Sur le thème initial de l'épreuve par l'amour, s'élabora le roman d'*Amadis de Gaule*, dont la primitive rédaction portugaise, due à Jeanet à Vasco de Lobeira, a été paraphrasée par le Castillan Montalvo. Cette rédaction portugaise a été perdue, et son antériorité aurait pu continuer d'être contestée, si l'on ne venait précisément de découvrir l'existence de deux exemplaires d'une version hébraïque de l'*Amadis de Gaule*, l'un déposé au British Museum, l'autre au Séminaire judaïque de Breslau.

Par son texte plus concis, plus resserré, cette version impose l'hypothèse d'un original portugais, sur lequel elle aurait été exécutée, au temps où les Juifs avaient en Portugal des imprimeries florissantes avant l'exil vers l'Orient.

Mais les Juifs ont-ils traduit l'*Amadis de Gaule* par simple curiosité littéraire ? Nous inclinons volontiers vers une opinion oppo-

sée. Comme toutes les œuvres du cycle de la Table Ronde, basées sur l'exaltation du don de soi et sur la proclamation de la rédemption par l'amour, l'*Amadis* avait un but de propagande émancipatrice, en langue vulgaire.

Les Iles Britanniques en étaient la source ; mais le courant d'idées s'étendait jusqu'en Orient, comme le prouvent les liens qui unissent les Albigeois aux Patarins.

Les Juifs avaient un intérêt direct à la diffusion des idées de liberté et, par mesure de reconnaissance, ils avaient décidé de coopérer à la consolidation de la nationalité portugaise, en l'enrichissant, lorsqu'ils commanditaient les entreprises maritimes de l Infant Dom Henrique. Quoi qu'il en soit, il convient de retenir que l'esprit de la Table-Ronde, ancêtre certain de l'esprit révolutionnaire, favorisa l'organisation des groupements nationaux, à l'encontre de l'unitarisme romain, perpétué par le catholicisme, et il semble bien qu'il ait contribué à engendrer chez toutes les nations, qui luttent aujourd'hui contre l'autocratie, ce culte de l'honneur, sans lequel il n'est point de civilisation véritable. C'est que les raisons d'agir des nations aussi bien que des individus se trouvent toutes dans leur conception de la vie et, sur ce point, tous les peuples de l'Occident se sont adressés à leurs poètes pour cultiver les suggestions défensives du tempérament racique.

Les Portugais, en particulier, se glorifient volontiers d'être une nation de poètes. De fait, les éléments purement sentimentaux prennent parfois, dans leur vie publique, une part excessive ; mais ce n'est pas le moment de les en blâmer, puisque ces éléments sentimentaux les ont déterminés à embrasser passionnément notre cause.

Le chant et la danse n'ont jamais cessé d'accompagner chez eux les diverses circonstances de la vie profane ou religieuse, et l'on ne saurait s'en rapporter, sur ce chapître, à de meilleurs guides que MM. Antonio Arroyo et Alfredo Pinto. L'une des trois conférences que ce dernier vient précisément de réunir sous le titre de **Songes de Beauté** s'efforce d'analyser le *sentiment musical du peuple portugais à travers son histoire*, et insiste particulièrement sur l'influence arabe, qui demeure évidente dans les *Aravias* de Beira ; mais peut-être l'éminent critique d'art musical omet-il trop délibérément de faire ressortir le caractère autochtone des *serranas* et du *villancico*, et nous croyons, pour notre part, que la chanson de *Figueiral*, à qui le Tribut des vierges sert de Thème, témoigne de l'importance particulière de l'élément musical dans les lais bretons de la Table-Ronde. Wagner, de nos jours, devait remonter à cette source en en détruisant la pureté. Mais cet élément musical est si proche parent du lyrisme poétique que la *saudade portugaise* y puisa son meilleur aliment, et que les plus belles chansons d'amour en Portugal lui

doivent quelque chose. Ainsi se vérifie la justesse d'une remarque de M. Alfredo Pinto : « Presque toujours la femme est l'origine de l'improvisation poétique ». Mais la *saudade* s'est amplifiée jusqu'au mysticisme patriotique, et les *Lusiades* o .t pu naître. Ainsi Guerra Junqueiro, dit João de Barros, célèbre la beauté et la grandeur héroïque de la patrie, avec une adoration égale à celle de João de Deus quand il exalte la beauté de la femme. Et cette réflexion pourrait aider à définir l'inspiration fervente et enthousiaste que manifeste M. João de Barros lui-même, dans ses nouveaux poèmes intitulés **Oraison à la Patrie**. Une sensibilité inquiète et frémissante, l'anxiété de vivre, de lutter, d'aimer, l'exaltation d'une âme généreuse, qui ne se contente pas de vouer un culte au passé, mais qui veut surtout subjuguer l'avenir, la conscience d'un grand devoir présent, le sentiment d'appartenir à une race noble entre toutes et qui doit, par son effort tenace, renaître aux songes de grandeur, donnent aux hymnes de M. de Barros une actualité saisissante. Les aspirations d'un peuple entier s'y expriment en un chœur harmonieux de voix émouvantes, et le pæan prend ici un accent religieux, qui en approfondit singulièrement l'écho. M. João de Barros, qui possède la véhémence de Junqueiro, l'émotivité largement humaine de Cesario Verde, est bien de la lignée du grand Camoens.

C'est le mode majeur que M. Jaime Cortesão a également préféré pour son drame épique de **L'Infant de Sagres**, dédié aux marins de Portugal. C'est une fresque magistrale, au milieu d'accents héroïques, mais qui manque peut-être de l'atmosphère inquiétante, à la fois mystique et fataliste, du *Frei Luiz de Souza*. En revanche, une farouche grandeur cornélienne anime le personnage central de Dom Henrique, qui fut une âme de fer, cruelle à force d'aimer son œuvre, sa vocation, et la figure austère de la Patrie plane, incorruptible, au-dessus de la scène. Aux heures troubles que nous vivons, ce drame aux vers fortement frappés est une leçon très haute. Ayant épuisé ses énergies dans la plus formidable des aventures, le Portugal cherche sa résurrection au sein de l'Aventure actuelle, qui est plus formidable encore.

Jaime Cortesão nous restitue le dur visage du Navigateur, avec les traits qui nous ont été transmis à la fois par le chroniqueur Eannes de Azurara et par le peintre Nuno Gonçalvez.

Pourtant, il l'humanise en cherchant à l'expliquer, et le duel est poignant qui met aux prises, dans cette âme sombre, l'amour mystique de l'œuvre entreprise, la grandeur de la patrie et la pitié fraternelle ; car le problème posé par le désastre de Tanger, c'est le choix entre la perte de Ceuta et le martyre d'un frère chéri. L'Infant ne peut fléchir et s'obstine jusqu'à chasser, la mort venant, le prêtre qui l'exhorte au repentir.

Le poète aurait pu mettre dans son œuvre plus de mouvement et plus d'action, sinon plus de pittoresque ; il a préféré faire simple et grand ; mais peut-être regrettera-t-on l'absence de cette figure de pureté chevaleresque que fut l'Infant Dom Pedro, victime, lui aussi, d'un frère dont il avait été, par l'intelligence et le savoir, l'intime collaborateur. Il y avait là un redressement de justice à opérer, et un contraste éminemment tragique à utiliser ; mais sans doute le souci d'une forte unité en détourna le poète.

Le même évangile patriotique nous est proposé par Manoel da Silva-Gayo, dont les *Chansons du Mondego* ont marqué naguère la naissance du mouvement régionaliste en Portugal. Son plus récent poème intitulé **Clef d'or**, dédié à la génération nouvelle, ne se contente pas de célébrer, dans la plus pure forme classique, la splendeur de la terre natale ; il exalte le passé pour mieux proclamer la nécessité des sacrifices qui assureront la conquête de l'avenir.

En Candido Guerreiro, l'Algarve a trouvé son poète ; mais, si la note pittoresque ne lui est pas indifférente, il aime aller plus avant, et l'accent religieux de quelques-uns des **Sonnets** nous montre une âme fortement éprise de cette fraternité panthéistique, qui a fait du Junqueiro des *Simples* le découvreur d'une inépuisable veine lyrique. Candido Guerreiro a certainement beaucoup lu le dantesque Anthero ; mais c'est à Antonio Feijô, parnassien subtil, qu'il ferait songer particulièrement, s'il ne mettait dans ses vers la couleur fauve d'un ciel plus ardent.

Avec quelle joie mystique, où l'amour de la femme cesse d'avoir part exclusive, les nouveaux poètes de Portugal découvrent la beauté divine de la terre natale, retrouvent le charme des rythmes ancestraux, conservés dans la mémoire du peuple, communient avec le foyer, avec les morts, avec le silence des choses familières ! Parmi ces chantres de l'aube, il faut, à côté d'Alberto Monsaraz, d'Alberto Monforte, de João Amaral, citer particulièrement João de Lebre e Lima qui a écrit **Le Livre du Silence** et dont on ne peut lire, sans en être ébloui, les délicieux *Poèmes du Cœur et de la Terre*. João de Lebre, qui n'est pas sans devoir quelque chose à Eugenio de Castro et à Lopes-Vieira, montre qu'il est décidé à se faire une place très personnelle.

Un sentiment de pur amour a également dicté à Vaz Passos les vers printaniers et naturistes de **Terre féconde**, et Le *Livre du soleil, de la Terre et de la Vie* révèle une fraîche sensibilité servie par un talent plein de promesses.

Chacun de ces poètes, auxquels il faut joindre l'auteur de **Miroir du Ciel**, M. Luiz Coelho, qui s'inspire directement du folk-lore, a sa part dans le bel élan de foi, qui porte aujourd'hui les chevaleresques enfants de Lusitanie sur les champs de bataille de France, et cela donne un prix particulier à leurs chants.

MEMENTO.— Ont paru *Liricas e Satiras*, choix de poésies de l'exquis humoriste parnassien João Saraivre, *In Memoriam* dédié à Fialho d'Almeida par un groupe d'admirateurs, *Maria do Ceu*, réédition du chef-d'œuvre élégiaque de Julio Brandão. On annonce la mort d'Abel Botelho, l'un des maîtres du Roman portugais, ministre de Portugal en Argentine, dont les *Lazaros* allaient paraître en traduction française à la veille de la guerre.

PH. LEBESGUE.

OUVRAGES SUR LA GUERRE ACTUELLE

Grégoire Alexinsky : *La Russie et l'Europe*, Flammarion, 3 fr. 50. — C.-F. Ramuz : *Le Grand Printemps*, « Cahiers Vaudois », Lausanne. — André Spire : *Les Juifs et la Guerre*, Payot et Cie, 3 fr. 50. — Pierre Loti : *Quelques aspects du vertige mondial*, Flammarion, 3 fr. 50. — Raoul Péret : *La Population, le Budget, la Fortune et la Dette publique de la France, de ses alliés et de ses ennemis, avant la guerre*, Alcan, 1 fr. — Alexandre Zevaès : *La faillite de l'Internationale*, Renaissance du Livre, 2 fr. — Ferdinand Hérold : *Le Parlement et les Crédits militaires*, Ligue des droits de l'homme, 0.40. — Charles Gide : *La politique commerciale après la guerre*, idem, 0. 40. — Bernard Lavergne : *L'Union commerciale des alliés après la guerre ;* Alcan, 1.50. — *** : *Le mensonge du 3 août 1914*, Paris, Payot, 5 fr. — Joseph Reinach : *Histoire de douze jours. Origines diplomatiques de la guerre*, Paris, Alcan, 1 2 fr. — Juan Liscano : *Les Tendances Guerrières et le Droit*, Typographie « El Cojo », Caracas. — F.-A. Barroetavena : *L'Allemagne contre le Monde*, Otero et Co, Buenos-Aires — Alberto Mackenna : *Le Triomphe du Droit*, Imprimerie « Barcelona », Santiago du Chili. — Alejandro Sux : *Ce que l'on ignore de la Guerre*, Maucci, Barcelone. — Jules Poirier : *Reims*, Payot, 3 fr. 50. — Lieutenant-Colonel Bourguet : *L'aube sanglante*, Berger-Levrault, 3 fr. 50. — Sédir : *Le martyre de la Pologne*, Georges Crès, 0 fr. 50. — G. Blanchon : *Les heures d'angoisse*, E. de Boccard, 21 rue LeGoff, 3 fr. 50.

Dans son ouvrage intitulé **La Russie et l'Europe**, M. Grégoire Alexinsky, ancien député à la Douma, montre le courant d'échanges effectués entre la Russie et le Continent. Echanges, ou plutôt emprunts. J'ai naguère eu en mains une curieuse monographie sur le commerce anglais en Russie à l'époque d'Ivan le Terrible ; une autre sur les relations de la Russie avec la Chine. Il faut avoir feuilleté ces deux gros tomes pour comprendre la force de ces courants établis, d'ancienne date, à travers l'énorme corps moscovite. Ce pays, semble-t-il, n'a pas vécu tellement séparé du reste de l'Europe qu'un lien commun historique tendrait à le faire croire ; et c'est parce qu'elle aboutirait à cette séparation que, précisément, une victoire allemande serait si contraire à la Russie.

Aujourd'hui, — en présence des récents événements que l'on sait, — il y a de l'intérêt à étudier, dans le livre de M. Alexinsky, la portée politique propre à ces courants d'Occident en Orient, et à se demander quelles seraient les meilleures conditions où pourrait se développer cette européanisation de la Russie.

La question n'est pas simple. De tels courants paraissent pouvoir assez également profiter d'un état autocratique et d'un état démocratique. Mettons que démocratie et autocratie se les sont disputés,

hacune pour son profit spécial et que cette dispute est une des cho-es qui sont au fond de la Révolution russe. Selon son choix, un conomiste russe sera vieux-régime ou régime-nouveau. M. Alexinsky st démocrate.

Une description de ceci faite surtout, comme la fait M. Alexinsky, u point de vue du matérialisme historique, avec la préoccupation ominante des données économiques, n'est pas sans quelque force émonstrative : d'autant mieux que je m'assure qu'on n'a point égligé les éléments de caractère (chapitres sur les idées et la littéature russes) qui sont ce qu'il y a de plus impondérable, de plus ivant et de plus réel dans la réceptivité d'une nation.

Pierre-le-Grand et ses successeurs, d'après ce que rappelle M. Alexinsky, fondèrent, avec des moyens empruntés d'Occident, un ndustrialisme russe. Mais l'auteur trouve peu de valeur politique à e progrès économique, qui, sans influence sur l'organisation de la nain d'œuvre, laissa intact le servage. Caractère enveloppé des voi-es d'un vague brillant, faussement libéral, anglomanie et mysti-isme mêlés, Alexandre Ier se retrouva bientôt, au demeurant, assis lans la tradition autocratique de Catherine II et de Paul Ier; et quant au draconien Nicolas Ier, M. Alexinsky qualifie tout crûment le « tartaro-prussien » son Empire. Alexandre II, Loris Mélikoff... Alexandre III... : à travers des alternatives d'affranchissement et de ompression, d'essais constitutionnels, de révoltes, et de reprises utocratiques, l'européanisation laissa à peu près intactes les condi-ions politiques de la Russie. « Cette erreur, remarque, en démo-rate, M. Alexinsky, a réduit les fruits attendus de l'immigration ccidentale. » En revanche, à propos de la période 1860-1870, où 'effectuèrent des réformes administratives et l'abolition du servage, 'auteur note : « Tout progrès dans la politique générale a ouvert un nouvel essor économique et ajouté à la véritable européanisation de a Russie. »

De là au démocratisme, il n'y a qu'un pas, et M. Grégoire Alexinsky n'a pas à le franchir, car, dans son cas, il se trouve tout fait. On formule d'avance la doctrine gouvernementale de la Révo-ution russe : « Les réactionnaires russes, dit-il, subordonnent les ntérêts internationaux de l'empire à leurs intérêts de l'intérieur [un les profits à retirer de ce livre, c'est de voir, avec une certaine pré-ision économique, comment ces intérêts réactionnaires se sont cons-itués, tant dans le domaine agraire que dans le domaine industriel]. Ils regrettent la rupture avec le Kaisérisme, qui est un des meilleurs appuis du régime monarchique présent [et d'ailleurs l'Allemagne avait fini par se trouver bonne première dans le mouvement écono-mique (1), sans parler de son influence sur la politique intérieure de

(1) M. Grégoire Alexinsky donne les chiffres suivants. Recensement de 1897 :

la Russie], et l'union de leur pays avec la France républicaine et les Etats constitutionnels d'Angleterre, de Belgique et d'Italie. Les partisans du progrès sont d'un avis tout opposé et voient dans la fraternité avec les nations occidentales une force de démocratisation et d'européanisation pour la Russie. C'est pourquoi, pensent-ils « au bout du chemin qui les mène à la victoire sur l'oppresseur extérieur, leur patrie doit aussi trouver la liberté. »

Mais, dira-t-on, la Révolution russe étant un fait accompli, cette vue, qui est bonne, qui témoigne du sens de la seule politique possible dorénavant, cette vue va se réaliser? Destins, souffles, ombres! Depuis la publication de ce livre, de nouveaux et considérables événements se sont produits. Désormais, c'est peu de dire que l'ancien régime autocratique a été renversé, et que, même, la dynastie des Romanov a été dépossédée. C'est relativement peu, de dire cela. Table rase a été faite, faut-il ajouter, table rase comme il n'y en eut peut-être jamais dans toute l'Histoire, non pas même, chez nous, après le 10 août, et le 21 janvier, et le 31 mai. Les possibilités mêmes que s'est ouvertes la Russie, ces possibilités pour ainsi dire illimitées, se trouvent devenues, à l'heure actuelle, faute d'ordre et d'un minimum de conservatisme, ce que nous les voyons être : la source plénière d'innombrables difficultés, impraticabilités, contradictions. C'est, une fois de plus, « l'Anarchie spontanée ». A travers ce que l'optimisme perplexe de la presse laisse percer, l'on devine un formidable chaos. La lourde Russie a sauté d'emblée dans les délices de sa Révolution, comme un ours dans une cuve de miel. Miel terrible, que celui de cette « Félicité » universelle en son An nouveau! L'énorme Slavie s'y enfonce, et s'y englue, et s'y empoisse, de façon à y rester finalement confite en une immobilité de mort. Miel terrible! J'ai au bout de la plume un mot qui est un augmentatif de celui-ci...

Mais on me dira : Attendez! Soit! Certainement, j'attendrai! D'ailleurs, cette Révolution-ci va très vite. La Russie a franchi en trois mois l'espace que la Révolution française a mis plus de trois ans à parcourir. Née, selon les apparences, d'un mouvement nationaliste, ayant pour but la guerre étrangère, la Révolution russe, sous l'action des partis extrémistes (qui tout de suite ont eu la prépondérance que les nôtres n'ont obtenue qu'après le 10 août et le 31 mai), semble chercher maintenant, avant toute chose, à se « socialiser », en d'autres termes, semble surtout préoccupée d'action intérieure. (Il me souvient, justement, que seul le côté social, dans la nôtre, a intéressé, dans l'étude qu'ils en ont faite, des intellectuels russes

9431 Français, 7.421 Anglais, 158.103 sujets allemands immigrés (sujets de leur nation d'origine). Habitants de la Russie ayant pour langue maternelle l'allemand 1.790.500 ; 2 millions au minimum, actuellement.

comme M. Pierre Kropotkine). Elle semble, disons-nous, vouloir surtout se développer dans le sens intérieur, qui est la direction démagogique. C'est ce qui est arrivé chez nous, lorsque, préludant aux luttes de la Montagne et de la Gironde, Robespierre et la Commune désapprouvèrent les idées belliqueuses de Brissot et des Girondins. La lutte à l'intérieur les intéressait bien plus que la lutte à l'extérieur. Toutefois, n'accordons pas trop aux précédents historiques, et gardons-nous du pessimisme. *Non bis in idem*. Les combinaisons de la vie sont inépuisables ; la vie, par définition en quelque sorte, est ce qui est *toujours* nouveau. Qui peut dire ce que fera la Russie? Tout de même, un fait est certain : nous voyons là-bas une démagogie qui, s'étant tout de suite trouvée puissante, menace de retourner vers et contre l'intérieur la force révolutionnaire d'abord tournée, en principe, vers et contre l'extérieur. Et, ajouterai-je, on ne s'étonnera point de cela, quand on se sera reporté, dans le très intéressant ouvrage de M. Grégoire Alexinsky, aux indications qui, déjà, furent données à maints députés envoyés à la deuxième Douma. Ces indications, ces « *Nakazy* », sont comme nos « Cahiers » de 1789, à nous : mais combien moins sages et avertis, il faut bien le dire! Ton exalté, mystique. Véritables mandats impératifs, ils frémissent de passion populaire. Et la Révolution a éclaté. Et voici que la Révolution elle-même se trouve, dans sa région gouvernementale, débordée par ces passions ; voici qu'un Comité central s'érige déjà, comme chez nous la Commune de Robespierre, puis de Chaumette et d'Hébert, en unique dépositaire de la véritable doctrine du révolutionnisme slave, social et non guerrier, — toutes réserves étant faites en ce qui concerne les surprises possibles, désirables, pouvant encore surgir des mystérieuses profondeurs du Nitchévo.

EDMOND BARTHÉLEMY.

§

Il y a les livres des belligérants. Mais combien voient la guerre, bien qu'ils s'appliquent, et surtout la font voir? On le demande. Et il y a les livres des spectateurs, dont les neutres : qu'est-ce qu'ils ont à dire, ces gens-là, en ce moment, le plus souvent? Une seule chose est nécessaire, en tout temps : avoir impérieusement quelque chose à dire.

Voici un livre important. « Comment parler de rien, aujourd'hui, sans parler de soi? » **Le Grand Printemps** est un petit livre, mais de confessions. Il n'y a rien de plus précieux, parce qu'il n'y a rien de plus rare. On sait assez ce qui se passe dans le monde, par les journaux de chaque jour et tant d'imprimés, mais ce qui se passe dans le fond des cœurs, c'est ce que qu'on ne dit guère, ou à mots

couverts seulement, pourtant c'est ce qui importe le plus. On voudrait savoir où les autres en sont, peut-être pour plus facilement se retrouver dans le grand bouleversement de tout.

Ce sont des confessions de poète, c'est-à-dire que beaucoup trouveront exprimé ce qui en eux aspirait à une expression, puisque le poète est un porte-parole. Et ne pressent-on pas d'avance la portée de ce livre, quand on a lu *Aline*, *Jean-Luc persécuté*, *Les circonstances de la vie*, *Aimé Pache*, *Samuel Belet*, *La guerre dans le Haut Pays*, *Le règne de l'Esprit malin*? Ce qu'il nous faut à cette heure, ce n'est pas tant des conclusions (on nous en sert tous les jours), que tout ce qui les précède, les prépare, leur donne un sens et de l'autorité. Il y a un long chemin à suivre pas à pas avant d'arriver au sommet. « Je n'ai pas à m'excuser d'être informé, dit M. Ramuz, quand tout dans l'univers est en formation. »

Son petit livre ne contient pas une « phrase », pas même un seul « grand mot ». C'est une source où se désaltérer à cette heure où « trop de formules pas vécues s'entreheurtent avec un grand bruit dans le vide pour qu'on ne tienne pas surtout à ce qui est de contact immédiat. »

Confessions de poète, mais de neutre aussi, et par là *le Grand Printemps* prend une signification de plus. La pensée du neutre est une quantité négligeable pour beaucoup de personnes : cela se comprend. Elle est montrée pour la première fois dans sa nudité, et avec ses possibilités, d'où la grandeur n'est pas exclue. « Nous autres, on a pensé : C'est contre les Allemands qu'on va se battre, et c'est ce qui nous réconfortait » ; mais l'attente a commencé, qui dure toujours.

Le cœur a couru vers où on se bat, pour se battre, et avec qui vous savez bien et contre qui vous savez bien : votre personne visible reste assise sur la véranda devant une tasse de thé. Affreuse contradiction entre ce qu'on voudrait faire et ce qu'on fait, entre ce qu'on voudrait être et ce qu'on est : vouloir et ne pas pouvoir... La protestation n'était qu'intérieure ; et la honte alors et l'humiliation qui vous condamnaient à l'allongement : être couché sur le dos, ne plus penser à rien, ne plus surtout se voir soi-même et ne plus surtout penser à soi-même ; oublier, se faire tout petit, s'endormir ; mais n'est-ce même pas trop demander, et ne devrait-il pas plutôt y avoir quelque chose de réconfortant à se sentir souffrir, puisque c'est là désormais la seule façon de « participer » qui nous soit permise ?

Et pendant ce temps, de l'autre côté du lac, les Savoyards s'en allaient :

N'avons-nous pas souffert pour eux plus que pour d'autres ?... Et est-ce que nous n'avons pas senti qu'ils étaient un peu nous-mêmes, étant sur la même rive que nous ?...

Tragique situation, quand les réalités politiques ne peuvent plus suffire à un peuple.

Mais le peuple, on l'a dit, a sauvé l'honneur, et on a dit vrai... Il a fait voir que s'il savait aimer, c'est d'abord qu'il savait haïr... Ainsi le peuple a pris parti quand même et s'est rangé en quelque sorte au nombre des belligérants. Il a trouvé cette manière de faire la guerre, ne pouvant la faire autrement.

Le Grand Printemps apparaît dans ces pages comme un message à la France et c'est peut-être la signification première de ce livre, celle qui a servi de point de départ.

Depuis l'ébranlement initial et la grande émotion du début, la pensée s'élève lentement à travers des hésitations et des trébuchements, guettée par l'habitude et la lassitude, saluant sur son passage tout ce qui se présente :

Je ne sais pas, je vais un peu au hasard ; je sens tellement de choses, et il en vient, à chaque moment, tant de nouvelles, que je ne peux pas les mettre en ordre.

Vous verrez, aucun échelon n'est sauté, tous les chaînons de la chaîne y sont, aucune étape n'est brûlée, et au bout — la beauté de la vie, non pas malgré, mais à cause des ruines et de toute la souffrance.

Pour arriver jusque-là, certaines dures conditions doivent être remplies : « Je suis entré en chair dans l'horreur. » Mais arrivé jusque-là, les ressemblances se sont montrées, les relations, les parentés, par delà les différences. La guerre a remis l'élémentaire en évidence et fait entendre sa grande leçon. « Le phénomène est d'élargissement, le phénomène est qu'on a atteint, grâce à la guerre, à une généralité plus grande. » La parenté est partout et ce qui est aussi partout c'est le plaisir ; non le devoir, le plaisir, au fond de la souffrance, et quand même. Etre docile, consentir à tout, mais se maintenir dans la circulation, et le poète, livrant aux circonstances ses portions destructibles, tire de tout un enrichissement. Voilà pour maintenant. Et pour *après*, la certitude d'un plaisir encore inconnu : c'est le Grand Printemps qui s'annonce.

FLORIAN DELHORBE.

§

Presque tous les différents aspects de la question juive en Europe et en Asie-Mineure nous sont présentés dans le livre de M. André Spire, **Les Juifs et la guerre**. C'est un document ou mieux encore une série de documents concernant les Juifs pendant la guerre. André Spire, qui est un poète et un écrivain juif fier et sincère, était particulièrement qualifié pour accomplir cette œuvre brûlante et passionnante.

Les souffrances du peuple israélite en Syrie, en Palestine, en Russie, en Roumanie et en Pologne ressortent du fait même de cette guerre qui remet tout en question et dont le sanglant labeur semble vouloir de plus en plus recréer chaque nation.

Depuis l'époque où ce livre a été composé, un événement tel que la révolution russe est survenu. Il marquera sans doute pour la race juive une ère nouvelle. Et ce ne sera pas une de ses moindres conséquences. On peut constater par le livre d'André Spire avec quelle ardeur les intellectuels russes, et parmi eux de grands écrivains comme Andreïev, Gorki, Mérejkowsky, avaient déjà héroïquement combattu pour la liberté des Juifs dans un pays où ils étaient persécutés d'une façon si odieuse.

M. André Spire nous parle d'abord du courage et de l'héroïsme des Juifs au cours de la guerre. Dans chaque pays belligérant les Israélites furent parmi les plus loyalistes et les plus patriotes. En Allemagne comme ailleurs. Cette attitude suffirait à prouver que le Juif, au lieu d'être un élément de dissolution et d'internationalisme, ainsi que l'ont prétendu tous les antisémites, est au contraire le plus fidèle serviteur de l'idée de patrie. Un juif français est avant tout français. Un juif russe, malgré sa cruelle situation, est aussi un Russe avant tout. Il en est de même pour les israélites allemands. Un chapitre du livre d'André Spire est intitulé « Germanisme contre Judaïsme ». L'auteur y étudie la « Genèse du XIXe siècle », le fameux ouvrage de « Houstin Stewart Chamberlain », ce fils d'un amiral anglais, qui fut collégien à Versailles, étudiant à Genève, puis qui se fixa ensuite en Allemagne, devint citoyen allemand et reçut de Guillaume II la croix de fer, pour services rendus à la cause germanique. Mais malgré ce réquisitoire pédantesque et virulent, qui obtint les faveurs impériales, malgré l'hostilité et les restrictions dont ils sont l'objet, les Israélites sont une puissance en Allemagne. Herr Bahn est un intime de l'empereur. Et la seule tare dont on puisse les accuser, c'est d'avoir été de vulgaires Allemands. De l'autre côté du Rhin, la subtile intelligence juive s'est alourdie de germanisme au point qu'elle n'a su et n'a pu réagir. Les israélites d'Allemagne n'ont été ni clairvoyants, ni courageux. Ils faisaient les mêmes rêves de conquête avide et brutale que les bons chrétiens tudesques. En servant la cause pangermaniste ils ont cru servir leurs intérêts. Les Juifs allemands n'ont pas su faire entendre une autre voix que celle des hobereaux poméraniens. On a peine à croire que leur esprit pénétrant ne se soit pas rendu compte que le triomphe de l'Allemagne guerrière c'était l'asservissement de la race juive dans tous les pays. Et en admettant même que de leur fidélité à l'Allemagne eût résulté pour eux une situation privilégiée vis-à-vis des Juifs des autres nations, comment n'ont-ils pas osé soutenir qu'un empire ger-

manique victorieux n'aurait pas duré dix années ? L'ère des empires universels est passée et l'on se souvient combien de temps a duré celui de Napoléon.

Et pourtant quel triomphe pour la race juive si les Israélites d'Allemagne avaient osé !

Il n'en reste pas moins qu'au point de vue national les Juifs ont prouvé qu'ils ne méritaient ni la suspicion, ni la défiance, ni les contraintes humiliantes que tant d'hommes, dans tous les pays d'Europe, voudraient leur appliquer. Ils ont été dans cette guerre des hommes comme les autres, aussi braves, aussi faibles, mais souvent plus meurtris encore.

Leur rendra-t-on la Palestine après la guerre ? André Spire et d'autres le souhaitent. L'antisémitisme ne disparaîtra pas de si tôt. Car si les contraintes matérielles, l'injuste inégalité devant les lois tombent avec la victoire des Alliés, les préventions morales subsisteront longtemps encore. Il serait bon que la Palestine soit ouverte et restituée aux Juifs qui habitent des pays où les haines d'antan n'auront pu disparaître. Mais chez les peuples qui inclinent à l'indolence et à la versatilité, le Juif est un élément indispensable à la vie nationale. C'est sur lui que l'on peut compter avec le plus de certitude pour résoudre la plupart des grands problèmes de l'après-guerre. Et que chacun médite avec ferveur le fragment de cet admirable article de Maxime Gorki, qu'André Spire reproduit in extenso dans son livre :

Je trouve que la philosophie juive est la plus humaine, a un sens plus large que toute autre, et cela non seulement parce qu'elle est primitive, mais par la force d'humanité dont elle est imprégnée, par la haute valeur qu'elle attribue à l'homme.

« La vraie Chekinah (1), c'est l'homme », disent les Juifs, et cette idée m'est chère ; j'y vois la plus haute sagesse, car voici ma conviction : tant que nous ne saurons pas admirer dans l'homme le plus étonnant et merveilleux phénomène qui soit sur notre planète, nous ne nous libérerons pas de la turpitude et du mensonge de notre vie.

C'est avec cette conviction que je suis entré dans la vie ; avec elle j'en sortirai et en en sortant je croirai inébranlablement qu'un jour viendra où le monde reconnaîtra que le « Saint des Saints », c'est l'homme.

Pensées divines et magnifiques qui chantent étrangement sur le tonnerre des artilleries déchaînées foudroyant les corps sacrés de milliers d'hommes, mais auxquelles répondent joyeux, splendides, les grands hymnes sereins de Walt Whitman et de Verhaeren.

On demande avec raison à tous les bons citoyens de s'imposer de leur propre gré des restrictions alimentaires. Ne pourrait-on également prier les académiciens de restreindre leur consommation de

(1) « Emanation de Dieu. »

papier en faisant appel à leur valeureux patriotisme? A quoi bon gâcher une matière précieuse en republiant encore en volume des articles déjà parus dans les journaux? On dirait que la fureur de tuer n'est égalée aujourd'hui que par la fureur d'écrire. A la bêtise sanglante faut-il encore ajouter la bêtise livresque? Il est vrai qu'elles se tiennent et que l'une sort de l'autre. En définitive il peut sembler dérisoire de prendre la défense du papier, tandis que les plus beaux corps, les meilleurs esprits et les plus jeunes sont gaspillés comme de simples rames.

Avec la même ferveur, le christianisme, le socialisme et le progrès pourvoient aux charniers d'Europe, d'Afrique et d'Asie.

Pierre Loti en éprouve une tristesse cosmique. Dans le premier et le meilleur chapitre de son livre, **Quelques aspects du vertige mondial**, il cherche à rendre l'impression de vertige que suscite cette guerre et, sans en parler directement, il entre en méditation devant les métamorphoses effrayantes des mondes, tel un sage de Bénarès. On retrouve dans ces quelques pages la phrase mélodieuse et pénétrante de ce grand violoniste.

Il faut bien avouer que ce contempteur de la vie moderne a beau jeu actuellement. Ne peut-on lui concéder que les civilisations disparues, vers lesquelles son âme nostalgique s'est toujours orientée, avaient une beauté et une sagesse que l'on peut regretter aujourd'hui? Son horreur du progrès et du matérialisme scientifique se justifient tristement depuis 1914.

Ces pages auraient été peut-être l'embryon d'un livre attachant et sincère! Mais il fallait faire un volume et bien vite. Aussi les articles qui suivent ne sont-ils, comme tant d'autres que de la littérature de guerre où l'on voit l'auteur d' « Aziadé » prendre des poses avantageuses et mélancoliques.

PAUL AESCHIMANN.

I

Pour être un peu aride, le travail de M. Raoul Péret n'en est pas moins précieux : **La Population, le Budget, la Fortune et la Dette publique de la France, de ses alliés et de ses ennemis avant la guerre**. Les chiffres de l'auteur qui, on le sait, est ancien ministre et rapporteur général du budget, sont établis avec prudence, et on peut les admettre en gros. L'ensemble des belligérants civilisés (auxquels ne s'étaient pas joints encore les Etats-Unis) représentait 343 millions d'habitants contre 145 millions de barbares, et le total des fortunes s'élevait à 1050 milliards de francs contre 525. Dans ce total la France et l'Allemagne, qui nous intéressent davantage, entrent respectivement pour 39 millions et demi d'habitants contre presque 68 millions, et pour 300 milliards de

fortune contre 370 ; le chiffre des revenus était plus dissemblable, le nôtre s'arrêtant à 30 milliards quand celui de nos ennemis atteignait presque 54 milliards, ce qui tient à la productivité supérieure de leur activité économique. Et de ces derniers chiffres allemands on peut tirer des conclusions assez préoccupantes, celle-ci notamment qu'il sera impossible de faire réparer par l'Allemagne tous les dommages qu'elle a causés ; ceux ci monteront vraisemblablement à la fin de la guerre à 500 milliards et il faudrait confisquer *toutes* les propriétés des quatre peuples germano-touraniens pour indemniser leurs victimes ; même en se contentant d'une rente destinée à amortir le capital dépensé, il faudrait fixer le taux de cette rente à 25 milliards par an et les quatre complices seraient vraiment bien en peine de la payer. Nous devrons donc nous contenter d'une indemnisation partielle de nos sacrifices, en commençant bien entendu par la réparation totale des pertes éprouvées par les régions bombardées ou occupées, et nous mettre courageusement à la besogne pour reconstituer le reste de notre fortune nationale.

Ceci rassurera, si besoin était, nos amis de la Russie nouvelle. Leur programme « ni annexions ni indemnités » n'a rien qui nous choque, du moment qu'il part du droit. Nous ne voulons d'aucune annexion qui soit contraire à la volonté des habitants, et nous ne demandons aucune indemnité qui ait le caractère de butin, comme, en 1871, la soi-disant indemnité de guerre de 5 milliards qui dépassait de moitié le chiffre des dépenses militaires de l'Allemagne. Mais la réparation des dommages causés par un assaillant criminel n'est pas un butin, pas plus que la restauration de pays asservis en leur ancien statut n'est une annexion ; c'est une désannexion, au contraire, suivant le mot de M. Asquith. L'occupation militaire elle-même n'est pas une annexion, et l'Allemagne serait, après la guerre, soumise au même régime que la Crète ou la Macédoine des comitadjis qu'elle n'aurait aucun motif de se plaindre puisqu'elle s'est conduite de même en Turquie ; d'autre part le principe du droit des peuples n'aurait pas à se voiler la face, puisque nul Allemand ne serait enchaîné contre son gré à une nationalité différente. Autant le partage de la Pologne, l'annexion du Slesvig et de l'Alsace, l'asservissement des Tchèques et des Croates furent odieux, autant serait acceptable la mise en surveillance par la gendarmerie européenne d'un peuple qui n'a usé de son absolue liberté que pour attenter à celle des autres. D'ailleurs, après la guerre, il n'y aura vraisemblablement plus d'absolue liberté, pas même pour les vainqueurs ; tous nous serons les sujets joyeux et heureux de la Société des Nations nouvelle.

Aussi ne faut-il pas croire que **la Faillite de l'Internationale**, dont parle M. Alexandre Zévaès, implique celle de tout internationalisme, au contraire ! Il semble qu'après cette terrible guerre les peu-

ples se sentiront vraiment plus frères qu'ils secoueront cette vermine de rois à pouvoir personnel qui les ronge, renonceront à toute politique d'agression brutale ou sournoise, et se lieront par les liens les plus variés, les plus souples et les plus résistants, tout en se surveillant les uns les autres, car il peut y avoir, nous ne le voyons que trop, des peuples de proie comme il y a des kaisers de proie, mais en se surveillant de façon franche, réciproque et conventionnelle. Ce qui disparaîtra seulement, c'est l'Internationale marxiste qui n'a jamais été qu'une machine de guerre inventée par quelques Allemands subtils pour décider les autres peuples à se désarmer devant le leur restant casqué et cuirassé, et qui, même sous sa forme d'alliance des ouvriers contre les patrons : — Prolétaires de tous pays, unissez-vous ! — n'est qu'une ineptie, les intérêts des patrons et des ouvriers étant parallèles et non opposés. Mais, s'il y a une vermine de rois, il y a en a une aussi de démagogues et de politiciens, et trop d'anciens leaders de l'Internationale marxiste en faisaient partie. Les détails que donne sur ceux-ci M. Alexandre Zévaès sont instructifs et suggestifs. Seulement, comme à l'avenir tout le monde sera socialiste (ne nageons-nous pas déjà en plein étatisme?) il n'y aura plus place pour les petites chapelles d'orthodoxie hargneuse et de discipline inquisitoriale, et ce sera bien la banqueroute confirmée de l'ancienne Internationale de Karl Marx.

La question de savoir si nous avons bien fait, avant la guerre, l'effort nécessaire pour préparer notre défense reste troublante, et M. Ferdinand Hérold a raison de l'étudier dans son tract **Le Parlement et les crédits militaires**. Aux remarques de M. Charles Gide dont j'ai déjà parlé ici (janvier 1917, p. 347), il ajoute des observations personnelles de nature à faire mieux juger nos gouvernants qu'on accuse à tort sur ce sujet. De 1905 à 1914, le Gouvernement a demandé, au total, pour la défense nationale 1664 millions et le Parlement en a accordé 1647 ; on ne peut donc vraiment pas lui reprocher d'avoir compromis cette défense. Les critiques sérieuses porteraient sur la période antérieure à 1905 qui coïncide avec la déplorable Affaire Dreyfus, et encore, la réduction de nos dépenses militaires n'a pas été énorme, le budget de la guerre étant tombé de 726 millions à seulement 702 (la réduction fut proportionnellement plus forte pour le budget de la marine). Toutefois je trouve dans *problems of power* de M. Morton-Fullerton (page 229 de la traduction française) des chiffres qui, s'ils étaient exacts, seraient bien fâcheux. « Lorsque le général André, dit cet auteur américain, était ministre de la Guerre, son administration présenta une demande de crédits de 262 millions ; le Ministre réduisit cette somme à 166 millions et la Chambre n'en vota que 34. » Dans tous les cas, depuis une dizaine d'années le Parlement était revenu à une plus sage

appréciation des choses, et ce n'est pas à lui, mais aux services techniques, comme le montre M. Herold, qu'il faut faire reproche de la lenteur mise à munir d'artillerie lourde notre armée.

La guerre économique est presque aussi difficile à préparer que l'autre, et ceux qui s'en occupent n'arrivent pas plus à se mettre d'accord sur les tarifs que les militaires sur les canons. Faudra-t-il après la paix boycotter l'Allemagne et bâtir entre elle et ses anciens ennemis une muraille de Chine? M. Bernard Lavergne répond oui dans **L'Union commerciale des alliés après la guerre**, et M. Charles Gide répond non dans **la Politique commerciale après la guerre**, et comme tous deux sont professeurs d'économie politique dans des facultés de droit, le profane ne sait auquel se rallier. C'est d'ailleurs l'éternel duel de la protection et du libre-échange, le premier de ces doctes personnages se mettant au point de vue des producteurs (sans les tarifs douaniers gardiens de notre industrie métallurgique, dit-il, comment aurions-nous pu fabriquer assez d'obus et de canons pour résister au choc des Allemands?) et le second se mettant au point de vue des consommateurs (pour ruiner, précise-t-il, la prépondérance commerciale de l'Allemagne, il n'y a qu'à faire mieux qu'elle). Tous deux ont raison, mais justement pour cela, leurs oppositions ne sont pas inconciliables; en principe il faut être libre-échangiste et s'opposer à tous droits de protection qui n'auraient d'autre résultat que de dispenser le producteur d'effort vers le mieux et de l'entretenir aux dépens du contribuable lequel paie en réalité ces droits, mais il faut aussi admettre les droits compensateurs qui maintiennent dans un pays certaines industries nécessaires à sa sécurité. Une Conférence économique à la fois permanente et internationale rendrait ici de grands services en distinguant le protectionnisme légitime de l'abusif. Quant au boycottage de l'Allemagne, l'extension inouïe de la guerre le rend réalisable (les Etats-Unis n'avaient pas pris les armes quand MM. Gide et Lavergne écrivaient leurs livres); aussi devient-il possible de mettre, économiquement parlant, l'Allemagne hors la loi. Pourquoi ne le ferait-on pas pendant 25 ans au moins, pour la punir de tous ses crimes?

HENRI MAZEL.

§

L'Histoire s'écrit maintenant à mesure que les événements se déroulent sous nos yeux. Nous n'attendons plus que le temps ait accompli son œuvre pour apprécier les faits et en évaluer la portée. Dans le formidable cataclysme qui ébranle les assises de la vieille civilisation, des forces aveugles semblent guider les destinées humaines. Il s'agit de voir clair et d'avoir sans cesse présentes à l'esprit les causes du

conflit. D'autres, avec le recul des années, diront plus tard pourquoi et comment nous avons eu la guerre. Mais aujourd'hui déjà il faut que le monde entier sache que la France a tout fait pour l'éviter et que les empires du centre sont seuls responsables du carnage. C'est pourquoi des ouvrages comme **Le Mensonge du 3 août** sont si utiles. Ils anticipent sur la tâche des historiens futurs, mais au cadre qu'ils établissent il y aura peu de choses à modifier. On rectifiera quelques détails; on mettra en lumière certains épisodes dont on ne peut pas encore connaître exactement la portée. Dans l'ensemble le tableau paraîtra exact. C'est que les intentions agressives de l'Allemagne apparaissent si évidentes que seule la mauvaise foi peut hésiter devant leur éloquence.

L'auteur anonyme du *Mensonge du 3 août* passe en revue les événements qui ont précédé immédiatement la déclaration de guerre de l'empire allemand à la France. Il appuie son argumentation non seulement sur les documents empruntés aux différents livres diplomatiques, mais encore sur des rapports administratifs qui jusqu'à présent étaient restés ignorés du grand public. Les Archives du Ministère de la guerre et de l'Intérieur se sont entr'ouvertes pour lui et lui ont permis de préciser des faits demeurés jusqu'à présent dans l'ombre et qui constituent des preuves accablantes de la mauvaise foi germanique. En outre, la lecture des journaux allemands qui, dès les derniers jours de juillet 1914, inaugurèrent leur campagne de mensonges et de calomnies, montre comment furent mis en scène les premiers épisodes de la grande guerre.

Il y a une gradation savante dans la préparation du crime. Aussi convient-il de grouper les événements et d'établir des catégories dans les machinations tortueuses de la duplicité allemande. Les faits d'ordre diplomatique sont presque tous connus. L'auteur mentionne tout d'abord les préparatifs militaires, en soulignant que « sur la progression quotidienne de ces préparatifs nous n'avons que des données fragmentaires ». Il consacre d'importants chapitres, l'un à la soirée du 29 juillet, où, au cours d'un conseil de guerre extraordinaire, l'empereur décida la mobilisation, l'autre à la journée du 30. Selon lui, dès le 5 juillet, Guillaume II, avant son départ pour la croisière sur les côtes de Norvège, avait donné son consentement au lancement de l'ultimatum à la Serbie. Les historiens n'ont pas encore pu se mettre d'accord sur la date à laquelle l'empereur opta pour la guerre. M. Henry Wickham Steed (voir le *Times* de 15 avril 1915) fait allusion à une communication que Guillaume II aurait faite à François-Joseph, le 14 juillet ou avant, « communication si encourageante et contenant des assurances si positives d'appui que l'empereur d'Autriche se laissa persuader d'envoyer l'ultimatum à la Serbie ». Le 30 juillet se produisit l'incident du *Lokal-Anzeiger*, au

sujet duquel M. de Bethmann-Hollweg a cru devoir s'expliquer au Reichstag le 7 novembre dernier. On a eu depuis lors des précisions singulières sur la portée de cet incident que l'auteur du *Mensonge* place déjà dans sa vraie lumière. L'annonce prématurée de la mobilisation par les journaux berlinois avait été faite en vue d'un but déterminé : inquiéter le gouvernement russe et le pousser à des actes décisifs. La déclaration faite par M. Markof, ancien correspondant de l'agence télégraphique russe à Berlin, à l'agence Radio, le 16 décembre 1916, et la révélation de M. Kurt Eisner, dans la *Chemnitzer Volksstimme* (21 novembre 1916), ont montré à quels expédients le gouvernement allemand était alors déjà réduit.

La seconde partie du *Mensonge* s'intitule « la fabrication de la déclaration de guerre ». Après avoir décidé le recours aux armes, il fallait faire croire, tant au peuple allemand qu'au monde entier, que l'Allemagne avait été attaquée par la France. On imagina donc de toute pièce une série d'incidents fantasmagoriques dont la révélation tendait à placer le gouvernement de la République en posture d'agresseur. Les dix chapitres qui relatent ces épisodes énormes semblent être empruntés, avec leurs détails rocambolesques, au plus absurdes des romans policiers. Voici quelques titres de ces chapitres : *Les Millions en Automobile*, *le Microbe de Choléra*, *les Avions de Nuremberg*, *la Caravane des 80 officiers français déguisés à la Frontière hollandaise*, etc. Il faut admirer l'ironie hautaine et la froide logique que l'auteur met à démonter pièce par pièce cet échafaudage d'extravagances. Mais l'opinion publique, en Allemagne, il y a trois ans, avait accepté sans hésitation la légende forgée par son gouvernement ; certains individus s'étaient même complus à participer eux-mêmes à la formation de cette légende, en fournissant à la presse les détails les plus circonstanciés sur ce qu'ils avaient prétendu voir. Mieux encore : l'Allemagne s'était servie de ce roman pour étoffer sa déclaration de guerre !

Après les épisodes mensongers imaginés par l'effronterie allemande, voici des faits exacts. La remise de la déclaration de guerre du gouvernement de Berlin devait être faite, d'après les instructions télégraphiques adressées par M. de Jagow à M. de Schœn, ambassadeur de l'empire à Paris, le 3 août à 6 heures du soir. Or, avant cette date, il y avait eu un total de 29 violations de la frontière française par des patrouilles allemandes, dont 16 dans la journée du 2 août et 10 le 3 août; 9 violations de frontière par dirigeable et un bombardement par avion. Tous ces incidents, dont plusieurs ont donné lieu à des échauffourées sur territoire français, occasionnant des morts et des blessés, ont été rigoureusement contrôlés par les autorités françaises, alors que des prétendues incursions françaises en Allemagne, il ne reste rien, absolument rien. On se rappelle comment la fable des

avions français sur Nuremberg a dû être démentie par les Allemand eux-mêmes, sans qu'aucune voix osât s'élever pour affirmer sa véracité.

Pour éviter les incidents, dès le 30 juillet, le gouvernement français avait décidé d'éloigner les troupes à une distance minima de 10 kilomètres de la frontière. Cette mesure a été vivement critiquée dans la suite, mais elle s'imposait, paraît-il, « pour des raisons diplomatiques sérieuses ». Le ministre de la guerre, d'après un ordre de la place de Belfort, daté du 1er août, insista encore pour exiger son observation « de la part du Président de la République ». On a montré l'état d'infériorité où nous a placés l'application de cette mesure, surtout dans la région de Briey, mais nous avons eu du moins l'avantage de pouvoir constater par des témoignages authentiques toutes les violations de frontière qui sont la preuve des intentions agressives de l'Allemagne. L'affaire de Jonchery qui coûta la vie au caporal Peugeot (2 août) et le bombardement de Lunéville par un avion allemand (3 août, 5 h. 45 du soir), connus dans tous leurs détails, par suite d'enquêtes minutieuses, sont déjà du domaine de l'histoire. On en trouvera dans ce volume une relation minutieuse, accompagnée de pièces photographiées.

On conserve une impression de stupeur quand on lit les témoignages accumulés dans le *Mensonge du 3 août*. Comment l'Allemagne a-t-elle pu être assez présomptueuse, assez maladroite pour rendre aussi évidente la preuve de sa culpabilité? C'est qu'elle était sûre du succès et que tous les moyens lui paraissaient bons pour arriver rapidement à ses fins. La victoire effacerait tous les crimes... On sait la triste célébrité dont jouissent en Allemagne les strophes sauvages que le poète Henri de Kleist met dans la bouche du chœur, dans cette œuvre barbare qui s'intitule *Die Hermannsschlacht* et qui glorifie la trahison d'Arminius :

Schlagt ihn tot! Das Weltgericht
Fragt euch nach den Gründen nicht.

(Assommez-le! Le jugement de l'histoire ne vous demandera pas vos raisons.)

Mais le jugement de l'histoire s'apprête précisément à leur demander raison. Quoi qu'en puisse penser l'auteur anonyme, le peuple allemand qui « demandera des comptes à son gouvernement » est responsable au même titre que ses dirigeants de l'effroyable tourmente où il a été précipité.

Quels que soient les commentaires explicatifs que l'on pourra être tenté d'écrire, la volonté allemande d'agression apparaîtra de la façon la plus éclatante, si l'on s'en reporte aux textes mêmes des pièces diplomatiques qui se rapportent à la guerre. M. Joseph Reinach, dont

l'activité est infatigable, a eu l'heureuse idée de présenter, par ordre chronologique, l'ensemble de toutes les pièces que les gouvernements belligérants ont échangées durant la période décisive qui va du 23 juillet au 3 août 1914. Ce copieux recueil s'intitule **Histoire de Douze jours.** Un ouvrage anglais avait déjà paru sous le même titre en 1915, chez Fischer Unwin à Londres. Traduit en allemand par M. G. Imlauf (chez Payot à Lausanne) il n'a pas manqué de contribuer à éclairer les populations de langue alémanique sur les causes véritables de la guerre. Mais, alors que le volume de M. J. W. Headlam ne reproduisait qu'environ 250 pièces ou fragments de pièces, celui de M. Reinach en comprend 647. Aussi bien, pour l'auteur anglais, s'agissait-il avant tout de rédiger un travail personnel, une histoire de la guerre, où les documents viendraient seulement à l'appui des thèses qu'il soutient, alors que l'historien français s'est proposé de laisser parler les documents eux-mêmes. C'est la vérité toute nue qu'il a voulu présenter au public français. A peine s'est-il permis d'ajouter aux textes quelques notes explicatives qui les situent exactement ; mais dans une courte préface il a tenu à fixer définitivement ; par des arguments irréfutables, les reponsabilités du conflit mondial. Pour lui, l'auteur de la guerre, c'est Guillaume II.

Il n'a dépendu que de lui d'accepter, successivement, la conférence que proposait l'Angleterre, l'arbitrage qu'offrait le Tsar, la médiation à laquelle consentait l'Autriche.

Si des textes allemands, mieux encore que les pièces diplomatiques des Alliés, établissent le dessein agressif de l'Allemagne, « la préméditation n'est pas moins formellement établie par d'irrécusables témoignages ».

M. Reinach rappelle la conversation de l'empereur allemand, le 5 novembre 1913, avec le roi des Belges à Potsdam, sur la guerre avec la France, « inévitable et prochaine » et que le gouvernement impérial n'a jamais essayé de démentir. Selon lui, le gouvernement de Berlin connaissait la teneur de l'ultimatum de l'Autriche-Hongrie à la Serbie et il en voit la preuve dans le fait que, dès le 22 juillet 1914, le comte Berchtold fit communiquer au roi de Roumanie le texte de cet ultimatum.

M. Joseph Reinach, après avoir cité d'autres preuves, conclut :

Le grand dessein de l'empereur allemand a échoué. La France a résisté à l'attaque brusquée de la Belgique. Ni l'Angleterre, ni la Russie ne mènent la guerre avec une moindre énergie, irréductible. L'Italie, à son tour, se déclare contre les empires germaniques, puis la Roumanie. Des millions de vies humaines ont été fauchées. Les ruines s'entassent sur les ruines. L'Allemagne sent sur elle les haines du monde. Alors l'empereur, sur les champs de bataille, dans les hopitaux : « Je n'ai pas voulu cela. »

Ce livre répond.

Un publiciste allemand, dans un *Livre Arc-en-Ciel*, avait déjà tenté, en l'agrémentant de commentaires tendancieux, ce résumé de tous les livres diplomatiques publiés successivement par les belligérants. Le travail valait surtout par ses omissions. Ici c'est la claire raison française, soutenue par la lucide impartialité de l'historien, qui a mis de l'ordre dans tous les papiers officiels. L'*Histoire de douze jours*, avec sa table chronologique, sera indispensable à tous les chercheurs qui auront le souci de travailler sérieusement.

HENRI ALBERT.

Etant au fond une lutte de principes transcendantaux, la guerre européenne a imposé à l'attention de l'humanité un conflit d'idées d'importance universelle. L'Amérique Latine, dont les institutions ont pour base les principes de liberté et de droit pour lesquels combattent les Alliés et qui reconnaît la France comme son initiatrice en ces principes, n'a pu, par suite, rester indifférente devant le terrible litige. De là vient que presque tous nos écrivains aient commenté les événements avec une ardeur singulière, se mettant résolument du côté des Alliés et en particulier de la France. Le plus grand nombre d'entre eux ont écrit quotidiennement dans la presse. Néanmoins plusieurs ont publié également des livres, soit des ouvrages homogènes, soit simplement des volumes formés avec certains de leurs articles. Nous avons eu déjà l'occasion de parler de leur vaillant labeur dans les périodiques. Nous nous occuperons aujourd'hui de quelques-uns de leurs livres.

M. Juan Liscano, distingué publiciste vénézuélien, a publié un livre de doctrine juridique et philosophique, **Les Tendances Guerrières et le Droit**, suggéré par la sanglante actualité. Du point de vue des principes sacrés du droit et du sentiment altruiste, fondements de la civilisation moderne, il examine non le développement de la lutte matérielle, mais « la conflagration des forces morales » qui meuvent cette lutte. Ainsi, il étudie l'esprit de l'Allemagne contemporaine dans ses manifestations les plus ostensibles : dans les idées de ses penseurs, dans la signification de son militarisme, dans la portée de sa voix aux Conférences de la Paix, et il arrive facilement a établir sa volonté de guerre et de suprématie mondiale. Mais, « au nom de quelle moderne conception du droit ou de la liberté », cette nation prétend-elle imposer sa domination sur le monde entier et faire triompher le Pangermanisme ?

L'Espagne a donné au monde l'Amérique et avec l'Amérique le suc de sa civilisation, de son idiome, de sa culture. De son sein s'allaitèrent les embryons sociaux qui furent le commencement des nationalités latines du continent... La France donna au monde la liberté et les droits de l'homme

moderne, fait roi par les attributs de la citoyenneté. Du flanc déchiré de la Révolution française surgirent les libertés modernes qui élèvent l'homme sur le piédestal de sa conscience libre et dignifiée par l'exercice de ces droits...

L'Angleterre a donné au monde les formules simples et équitables de la Démocratie, portées au plus haut degré. Quant on parle de la Démocratie et de son exercice, on sait qu'il s'agit de l'Angleterre... A l'Italie nous devons les plus intenses émotion d'art, dont elle possède le sceptre avec gloire en une carrière séculaire. Elle a pourvu le monde à torrents de la beauté immortelle qui est aussi indispensable à la vie sociale que les plus importantes conceptions matérielles...

A présent, que veut nous donner l'Allemagne? Sa culture ? Mais sa science véritable s'est déjà imposée, pacifiquement. Quel est cet idéal moderne pour lequel luttent si ardemment le peuple et les princes germaniques ?

Nous devons en juger par ce que les Germains eux-mêmes nous en ont dit. Sa culture consiste à chercher des marchés pour les produits allemands et des colonies pour la population allemande, et le marché qui ne veut on ne peut les recevoir, la terre qui ne veut céder ses colonies ou se laisser coloniser, à les aborder à coups de canon. Pour cela elle dispose de la force et cultive la guerre. L'intérêt égoïste est la plus juste raison et le succès sanctionne tout procédé, si cruel qu'il soit. Ceci est l'unique réponse que nous avons pu obtenir, et elle nous est venue par les bouches les plus autorisées. Ainsi répondent tous, depuis le Kaiser, tous les techniciens, militaires, professeurs, littérateurs et historiens germains. La poudre sèche ouvrira la brèche vers le poste que l'Allemagne doit tenir comme puissance guide du monde. Récemment (juille 1915), la *Gazette de Cologne* a dit :

« L'Allemagne et, avec elle, l'Autriche-Hongrie se trouveront après la « guerre capables d'offrir aux autres pays les plus précieuses des relations « commerciales, comme pendant la guerre elles les ont laissés libres de « choisir entre les avantages de leur amitié ou les désagréments de leur « terrible inimitié ! »

Mais est-ce qu'on peut appeler culture un vil commerce de tissus et de produits matériels ? N'est-ce pas absurde de baptiser la nécessité de placer des produits industriels de la pompeuse phrase de « gagner la liberté pour la civilisation » ? Cette avidité commerciale justifie-t-elle le terrible sacrifice imposé à l'Europe et, avec elle, au monde entier?... Comme les peuples s'égarent quand ils rejettent le droit et étouffent sous la pression d'un intérêt égoïste les intérêts généraux et suprême de l'humanité! On a écrit avec raison que la victoire des Alliés signifierait une France française, une Angleterre anglaise, une Russie russe, une Italie italienne, etc., tandis que la victoire de l'Allemagne signifierait une Europe germaine on germanisée sur une base d'organisation bureaucratique, parce que la véritable indemnisation de guerre que cherche l'Allemagne est l'hégémonie commerciale, par l'Empire Militaire.

Comme toutes les nations, ainsi que tous les hommes, ont droit à la vie et à la liberté, M. Liscano ne peut, par conséquent, que désirer la chute, la disparition, non point du peuple allemand, mais de

son militarisme, concrétion et facteur de ses desseins monstrueux et absurdes à notre époque.

Sous le titre : **L'Allemagne contre le Monde**, M. F. C. Barroetavena, publiciste argentin bien connu, a réuni un gros volume de commentaires sur la guerre européenne, parus déjà en article dans *El Diario* de Buenos-Aires. Ce sont des considérations amples, sagaces, profondément significatives, tracées avec une grande connaissance des antécédents du conflit et une vision sûre des intérêts de l'humanité et, particulièrement, de l'Amérique. Se rendant compte que le véritable responsable de la terrible lutte est le monarque qui « depuis vingt-cinq ans » a pratiqué « comme le meilleur gouvernement la militarisation accablante, l'obéissance absolue et l'absortion de la vie d'un peuple dans le culte des canons, des cuirassés et de la brutalité prétorienne », il nous parle d'une voix sévère, mais bien fondée, de l'insensé « rêve du Kaiser », la domination universelle; de « l'attentat contre la Belgique », « cette iniquité sans nom dans l'histoire de la diplomatie » ; de ce qu'est « la foi prussienne », du « despotisme prussien », du « péril allemand », etc. Ce Péril, positif pour les nations européennes et aussi pour les peuples américains, l'Allemagne faisait son possible pour le cacher en agitant les fantômes d'autres périls prétendus : le péril jaune, le péril slave.

Alternativement, la critique allemande enflammée et persévérante s'exclamait contre l'un ou l'autre de ces périls, comme des fantômes pour terroriser les civilisations occidentales, quelque peu adonnées à la mollesse, au goût des arts, de la paix, préoccupées de perfectionner des machines, des fabriques, des voies de transport, l'instruction publique, la législation, les progrès industriels, juridiques et sociaux, et méprisant presque les bruyantes inclinations guerrières, comme si celles-ci représentaient un lointain cauchemar de sang de barbarie, définitivement clôturé dans les annales de l'histoire. Parmi ces peuples, sinon affaiblis ou dégénérés, du moins malades de civilisation excessive, la Germanie d'Arminius se levait, virile, prévoyante et superbe, comme le champion de la chrétienté armé de pied en cap, jetant le cri d'alarme contre les menaces ténébreuses de l'Orient : le péril jaune et le péril slave ou russe.

Néanmoins la grande guerre qui ensanglante aujourd'hui l'Europe a démontré que ceux-ci ne constituaient pas le vératable danger du monde occidental :

Le péril réel, positif et terrible n'était ni jaune ni slave, mais germanique, allemand ; et non pas imaginaire et problématique, mais horriblement positif et contemporain. L'empire allemand, tel qu'il était constitué avec la trame d'acier du militarisme oppressif, insolent et conquérant constituait une véritable menace pour tous les pays de droit écrit, de bonne foi gardée, de culture civique, de justice et de respect de la loi, des traités, de l'indépendance et de la souveraineté des nations ; pour tous ceux qui vivaient activant leur développement progressif dans la paix, mettan

en jeu tous les ressorts occultes de vie meilleure, de culture, de tranquillité constitutionnelle, sans négliger une discrète organisation armée pour se défendre ou pour faire une guerre juste. Le Kaisérisme ambitieux, qui ne respecte ni traités, ni foi publique, ni rien qui contrarie ses plans de supériorité déprimante ; qui se lance à la désolation belliqueuse sans pratiquer les lois de la guerre par lui-même proposées et signées, qui enfonce partout ses tentacules d'espionnage démoralisateur et qui prépare des points stratégiques dans différents pays et continents, révélant la pensée d'envoyer ses hordes et ses cuirassés où lui soufflent la démence et l'ambition ; qui remplace le droit des gens, très perfectionné par les siècles, par son caprice utilitaire et monstrueux auquel il prétend soumettre l'entente internationale ; qui légitime toutes les violations du droit, si elles conviennent à l'hégémonie germanique ; qui méconnaît l'honnêteté, les scrupules et la morale en une guerre de domination mondiale ; le Kaisérisme, qui se jette à corps perdu en de pareilles perversités, constitue un danger public, spécialement pour les démocraties d'Amérique, à cause du caractère de leurs institutions, contraires au despotisme, et à cause de leurs richesses territoriales tentatrices.

Le péril allemand est le pire ennemi de notre civilisation contemporaine ; tous les peuples instruits, aimant la liberté, la justice et le progrès civique, devraient se prononcer virilement contre ce péril, en exprimant leurs sympathies pour les nations valeureuses qui prodiguent leur sang, leur or et leur existence même pour exterminer le militarisme germain, auteur principal de l'abominable conflagration.

Ainsi M. Barroetavena croit qu'en face de cette guerre, « conduite avec un tel luxe de barbarie et de violations du droit », les nations neutres, et spécialement les républiques hispano-américaines, devraient protester collectivement en menaçant de cesser « toutes relations diplomatiques avec les empires qui font table rase du droit international ». Dans la préface du livre, le poète argentin Almafuerte (Pedro Palacio), dont nous venons d'avoir à déplorer la perte sensible, dit avec raison : « Ce livre est la voix d'un homme ; il a été écrit sans autre inspiration que le droit et la justice mis en péril par une philosophie diabolique et un césar fou. »

Cet ouvrage a eu quatre éditions, dont la première a été vendue au bénéfice des orphelins belges et la dernière, de 10.000 exemplaires, distribuée dans les écoles, les bibliothèques, etc.

M. Alberto Mackenna, écrivain chilien, a réuni en volume ses écrits pour ce qu'il croit **Le Triomphe du Droit**, c'est-à-dire son action pour la cause des Alliés dans les quotidiens et en diverses cérémonies en hommage à la France et à la Belgique. Ce sont des articles révélateurs, consacrés à démasquer les funestes desseins allemands, qui touchaient aussi l'Amérique, à faire estimer la véritable France laborieuse, idéaliste, héroïque, ou des discours éloquents en l'honneur du peuple français ou du noble roi des Belges ; ceux-là

vraiment intéressants, ceux-ci, à coup sûr, moins transcendants à cause de leur caractère oratoire.

Convaincu que la cause de la liberté ne peut manquer de vaincre dans le monde moderne, M. Mackenna croit fermement à la victoire des Alliés qui sera le triomphe du droit et l'aurore de la future paix universelle. Il condense une telle opinion en une page de vision pénétrante ; ce qu'il dit quant à la Russie a commencé à se réaliser.

Je vois venir le triomphe des Alliés comme on voit venir le soleil après un jour d'affreuse tempête. Les grandes tempêtes humaines, pareilles aux grandes tempêtes de la nature, ne peuvent durer trop longtemps sans rompre les lois invariables de l'équilibre universel. L'Angleterre m'apparaît sereine et immuable sur ses bases de granit exerçant son influence sur les mers. Je vois la France, couronnée de lauriers, se reposer dans les champs fleuris de l'Alsace et de la Lorraine. La Belgique, à son tour, surgit des cendres actuelles, glorieuse et immaculée, pour reconstruire son pays déchiré et refaire ce que l'avalanche des barbares a détruit un jour. Je la vois florissante et laborieuse, regardée avec sympathie par tous les pays, étendant sa civilisation et sa culture jusqu'aux rivages du Rhin. Et l'immense Russie, dans le calme de sa puissance, reprend sa route vers le progrès définitif, ayant, grâce à la guerre, ouvert ses portes à toutes les idées modernes et vivifiantes...

Avant longtemps, une fois rétabli l'empire du droit, et vaincue la force, l'Europe libre du poids des armées commencera une nouvelle étape de son évolution vers le progrès. Après cette période de guerres, les hommes chercheront le chemin de la paix. Et la paix, qui à notre époque est une illusion dangereuse, sera peut-être pour la prochaine génération une douce et belle réalité.

M. Alejandro Sux, correspondant de guerre de *La Prensa* de Buenos-Aires, a publié un choix de ses lettres à ce journal, sous le titre attirant de : **Ce qu'on ignore de la Guerre.** Devant écrire pour un grand quotidien, comme il nous en avertit dans l'avant-propos, il ne peut que parler des phases successives de la lutte, sans entrer dans des considérations d'ordre particulier qui pourraient laisser paraître ses sympathies personnelles. Naturellement, il s'occupe surtout des événements connus et commentés. Mais comme il nous dit ses impressions personnelles, ce qu'il voit, ce qu'il entend, il nous donne souvent des détails inédits, par où son titre se trouve justifié. Ainsi, il nous offre une page curieuse où il raconte ce qu'il a su du premier volontaire espagnol blessé par la mitraille allemande :

Le bras blessé enduit de plâtre depuis un mois n'aigrit pas sa jovialité et il me reçoit avec une grande exclamation, puis il parle :

— J'ai été blessé à Fismes, le 24 octobre, jour de mon anniversaire. Les Allemands sont véritablement malappris ! Quel cadeau ! Enfin, mon bras restera un peu court, mais heureusement c'est le gauche. Figurez-vous la scène : j'étais en sentinelle pour la seconde fois à une centaine de mètres de

notre tranchée ; un fragment de lune au ciel et un froid du diable dans l'air ; avec des morceaux de toutes sortes de tissus nous avions confectionné deux grandes capotes à bonnet pointu, l'une pour la sentinelle véritable et l'autre pour le compagnon qui doit aller à la découverte pour savoir ce qui existe quand il survient quelque fait suspect. Je venais justement d'envoyer mon compagnon sur la gauche parce qu'il me semblait avoir aperçu remuer sur une dune quelque chose d'étrange ; mon poste se dissimulait sous un poirier à moitié sec et la pointe de mon capuchon se pliait en avant, poussée par le vent. Notez bien tout ceci qui est intéressant. A cause de la lune, mon fusil n'avait pas la baïonnette croisée, car les Allemands ont des yeux de chat et le reflet aurait pu me trahir ; la même précaution se prend dans les tranchées. J'étais donc seul près de l'arbre, quand soudain je vis un Allemand s'élancer dans ma direction, croyant, à cause de la position de mon capuchon, que je lui tournais le dos. Observant tous ses mouvements du coin de l'œil, je tâchai de m'immobiliser, essayant néanmoins de croiser ma baïonnette ; à peine ce soin terminé, j'entendis le bruit du chargeur et je vis que l'Allemand se préparait à me fusiller à dix pas.

Sans attendre grand succès et sans délai pour faire plus, je fais un saut, un saut magnifique, je vous assure, et je tombai sur lui, comme un chat. Ma baïonnette s'enfonça dans une masse molle, je ne sais où, et les cris du blessé déchirèrent le silence. Malgré sa blessure, il eut encore la force d'armer et de me viser ; un coup de crosse lui écarta le bras à temps et le coup partit.

— Et après ? demandai-je comme les enfants à la fin d'un conte.

— Après, les compagnons vinrent ; de la tranchée ennemie ils nous envoyèrent une mitraille nourrie... Je passai deux nuits dans la nôtre, à peine bandé, jusqu'à ce que, profitant de l'obscurité de la troisième, les ambulanciers m'aient emporté ; parce qu'il est vrai que les Prussiens, parfois, tirent sur la Croix Rouge... et ici, un juron très espagnol.

A-t-on publié en d'autres pays neutres des livres d'une ferveur aussi profonde et aussi *désintéressée* pour la cause des Alliés ? « Ah ! quelle belle histoire il y aura à écrire, s'écriait dernièrement dans *Le Journal* M. Henri de Regnier : l'histoire des sympathies toujours croissantes de l'Amérique (saxonne) pour la cause de la France ! » Quelle superbe histoire on pourrait faire, dirons-nous modestement, l'histoire de l'action intellectuelle de l'Amérique Latine en faveur des peuples alliés et particulièrement de la nation française pendant la guerre !

FRANCISCO CONTRERAS.

§

A propos des événements de Reims et de la destruction systématique de la ville par l'artillerie allemande, M. Jules Poirier a publié un volume qui relate les événements jour par jour avec des détails nombreux sur les multiples dégâts et massacres faits par le bombardement. **Reims** (*1er août — 30 décembre 1914*) nous donne le récit de la première période de l'agression, sa chronique, en faits de

la guerre vus de la rue de Vesle et du faubourg Cérès.— Commencé avec la mobilisation, il dit d'abord l'existence quotidienne de la ville jusqu'à la bataille de la Marne. Ce sont les bonnes nouvelles, — un peu arrangées, nous le savons aujourd'hui, — des débuts de la campagne et des indications plus ou moins mêlées qui nous conduisent à la fin d'août. Le dimanche 31 du mois, on entendit la canonnade dans la direction du nord ; la bataille était engagée vers Rethel et Novion-Porcien, à moins de 50 kilomètres de la ville. Les mauvaises nouvelles se succédèrent depuis ce moment, rapides. On se battait de plus en plus près; l'invasion se poursuivait, méthodique, — tant qu'une partie de la population rémoise décida de déménager. Le gouvernement d'ailleurs fit de même, et de Paris alla s'installer à Bordeaux; cependant que les armées allemandes arrivaient aux abords de la forêt de Compiègne et sur la ligne Soissons-Anizy-le-Château. Reims fut bientôt occupé. Les faits concernant cette période ont été donnés déjà par le récit de M. Jadart (1) et nous savons quelles furent les exigences de l'ennemi. Mais un incident curieux est rapporté à propos de deux officiers allemands qui avaient été envoyés dans la ville,en avant des troupes,et disparurent de fait ils avaient été cueilis par les troupes françaises et mis sous bonne garde. Mais l'envahisseur, après l'occupation,les réclamait avec insistance, menaçant de fusiller le maire ainsi que dix otages. Il fallut que le capitaine Louis Kiener et M. de Tassigny, deux rémois, prissent charge d'éclaircir l'affaire ; mais promenés, arrêtés, détenus par les Allemands,ils ne revinrent qu'après deux mois et demi, et encore sur l'intervention d'une princesse de Hesse, qui voulait leur faire rechercher la tombe de son fils, tué à Bailleul.

Après avoir donné le récit de l'occupation de Reims, M. Jules Poirier étudie longuement la bataille de la Marne, qui devait arrêter l'envahisseur dans sa marche victorieuse et en même temps lui faire évacuer la vieille ville des sacres. La décision semble bien avoir été assurée par les combats que soutinrent les troupes du général Foch ; mais nous trouvons rétabli dans cette version le rôle contesté récemment encore des marais de Saint-Gond, où s'était établie la garde prusienne. On devra,sans doute, épiloguer longuement encore sur cette bataille, qui fut véritablement gigantesque et méritera toujours d'être étudiée lorsqu'on voudra comprendre comment se produisit l'avortement du prodigieux effort de l'Allemagne. — Dès le 14 septembre cependant, commençait le bombardement de Reims, l'ennemi qui avait dû en sortir s'étant installé dans les forts des environs, évacués par les nôtres pour des raisons sans doute péremptoires, mais qu'il mit en état pour tirer ensuite sur les nôtres. Le récit

(1) Cf. *Le Tour de France, Les Cités meurtries,Reims*, par Henri Jardart : *Mercure de France*, 1er sept. 1915.

le montre dès lors couvrant la ville d'obus, tuant et blessant des soldats, mais aussi la population civile. Les 18 et 19 du mois il s'en prit spécialement à la cathédrale qu'il écrasa sous les projectiles; les bombes mirent le feu à un échafaudage qui montait jusqu'au faîte de la tour du nord et toute la toiture flamba du pignon de la nef jusqu'à l'abside, ainsi que sur les bas-côtés et le transept.— Le journal des événements qui s'accomplirent à Reims se poursuit cependant. Le bombardement continue avec des accalmies, des reprises d'intensité, des dégâts divers. La population, en majorité, quitte la ville chaque jour afin de s'installer au dehors, — le bombardement faisant moins de ravages à la périphérie que dans les quartiers du centre. Mais le récit de M. Jules Poirier, s'il parle assez longuement des dégâts de la cathédrale, ne dit rien ou presque de ceux advenus aux autres édifices, et encore moins aux maisons anciennes de la ville. — Il s'arrête avec les derniers jours de 1914; mais on sait malheureusement que les ravages de l'artillerie allemande ont continué depuis lors et que Reims maintenant est presque entièrement détruit. L'Hôtel de ville a pris feu ces jours derniers et la bibliothèque a disparu, dit-on, dans l'incendie, — fait qui demanderait à être confirmé toutefois, car il y avait à Reims assez de caves pour la loger. — Après avoir donné les opinions diverses des journaux anglais, italiens, espagnols, américains, — et allemands, — sur le massacre de la ville, M. Jules Poirier a réuni en appendice des témoignages relatifs au bombardement de la cathédrale, et le rapport de l'archiprêtre Landrieux et de M. Thinot, maître de chapelle, sur les dégâts faits à l'édifice, du 17 au 19 septembre 1914.— Le volume qu'il a publié est, en somme, une bonne contribution à l'étude des premiers mois de la guerre et méritera d'être conservé pour les nombreux renseignements qu'il apporte sur la dévastation de Reims, un des événements les plus tristes de la période actuelle.

L'aube sanglante, par le Lieutenant-Colonel Bourguet, est surtout un recueil de ses lettres pendant la guerre, des papiers, des documents biographiques ou des pièces officielles. Le lieutenant-Colonel Bourguet, après avoir été directeur de l'Ecole supérieure de guerre à Lima, rejoignit comme artilleur et finit par passer dans les troupes de ligne. Il fut tué d'une balle au ventre le 25 septembre 1915, au début d'un assaut, lors de l'attaque de Tahure.— Le volume contient des lettres familières datée de la Boisselle, Albert, Hamel, Authuile, avec des détails d'organisation, des incidents, des réflexions souvent judicieuses dont il fait part aux siens; ensuite, c'est le tran-tran de la vie sur le front, l'inspection des boyaux où il faut passer souvent dans la boue montant jusqu'au genou ; puis les rapports, la télégraphie sans fil avec une trentaine d'appareils. Mais ce que révèle cette correspondance, c'est surtout le chef qui s'occupe

de ses troupes, surveille leur santé et leur bien-être, s'il en exige un lourd effort. Parti comme artilleur et commandant plusieurs groupes de pièces, dont il a surtout préconisé la liaison intime avec les troupes de pied, l'officier changea d'arme pour faire les fonctions de lieutenant-colonel dans un régiment d'infanterie et fut promu enfin le 6 mai. Sa correspondance abonde en indications qui se rapportent aux curiosités comme aux tristesses de la guerre : — « Je n'ai jamais vu des hommes aussi inaptes comme cuisiniers que les soldats bretons », — ou encore : — « Au village sont restées trois ou quatre vieilles ; — les jeunes ont été expulsées pour mauvaise conduite. » — Et cette constatation sur la mentalité des Allemands, que dénoncent les lettres saisies : « Les femmes ne parlent guère à leurs maris que du prix des pommes de terre », — sans parler de certains épisodes où l'homme se détend, s'attendrit presque, comme lorsqu'il nous montre l'inhumation d'un soldat du génie, tué devant le front ; il y a des réflexions aussi de plus haute portée comme celle-ci, concernant la situation générale et dont on peut maintenant vérifier la justesse : « La guerre sera longue. La France avait préparé la paix, non la guerre. Il lui faut un an peut-être pour paralyser l'artillerie lourde allemande par une artillerie égale et prodiguer les obus comme le font les Allemands. Il lui faut industrialiser la guerre. » — La publication de ces papiers, s'ils sont susceptibles d'intéresser les milieux militaires, est surtout, de la part de ceux que laisse derrière lui le Lieutenant-Colonel Bourguet, un acte de probité et de piété filiale.

Une curieuse brochure, publiée sous la signature : Sédir, **le Martyre de la Pologne**, a été écrite à propos d'une lettre émanant d'une des victimes de ce malheureux pays, réduite à la misère et qui a dû fuir à pied avec huit enfants sur 1400 kilomètres, au milieu d'une cohue d'autres misérables, haillonneux et mourant de faim, dans un pays dévasté, par des routes de poussière et de fange, déjà jalonnées de cadavres, et où pour subsister on déterrait des racines, on se jetait sur l'eau croupie des fontaines. La Pologne, dit l'auteur, a toujours souffert, et la lettre dépeint son martyre au cours du temps, la mort de générations d'enfants, des rafales d'épidémies, de folie, les exécutions en masse, le froid et la faim, — sans parler même des déportations russes. — Mais il est exact que deux fois le crucifiement du pays a sauvé la France de l'invasion : en 1793 et en 1796 ; même en 1830, ce fut la Révolution polonaise qui préserva celle de France et de Belgique. Cependant la Pologne, continue ce long plaidoyer, « n'a jamais persécuté aucune religion ni aucun peuple. Elle a accepté les Juifs qu'on poursuivait ailleurs. Il n'y a jamais eu d'inquisition dans le pays, chacun restant libre de sa croyance religieuse, et ce fut d'elle-même que la Lithuanie s'unit à

nous. Le pays fut le bouclier de l'Europe contre l'avalanche des Turcs et des Tartares. Deux fois il a préservé la civilisation et la liberté des peuples d'Occident : la première fois sur les champs de Grunwald en 1410, lorsqu'après deux siècles de luttes il put terrasser l'Ordre teutonique ; la seconde quand l'héroïsme du roi Jean Sobieski arracha Vienne et l'Autriche des mains des Turcs qui en étaient déjà les maîtres, et ainsi préserva l'Europe et la chrétienté. » — La politique polonaise, sans doute, porta le poids de ses fautes : idéaliste, charitable, peu prévoyante, elle fut toujours trop portée à s'enthousiasmer et manqua de persévérance. Il y a aussi des causes physiques aux désastres de la Pologne ; le pays n'a pas de frontières naturelles ; il devait être la proie de voisins plus entreprenants et plus forts. La politique, on le sait trop, ne s'embarrasse pas des grandes idées généreuses, et souvent d'idées honnêtes ; elle cherche l'intérêt direct ; le malheur de la Pologne fut d'être entourée de voisins plus forts et moins scrupuleux et qui avaient de forts appétits. Elle fut dès lors, systématiquement, la persécutée de l'Europe moderne. N'empêche qu'elle a joué, outre son rôle politique ancien, un rôle intellectuel qui commande l'admiration, et la liste serait longue de ses hommes remarquables. L'auteur du présent travail en cite quelques-uns, mais il termine par des considérations mystiques d'essence plutôt nuageuse, — et dont les réalités de l'existence, il faut bien le dire, s'embarrassent assez rarement.

En terminant, il me reste à indiquer un volume de M. G. Blanchon, **Aux Heures d'angoisse**, où se trouvent réunis des articles écrits pour *les Débats* et où l'auteur a crié, jour après jour, même aux périodes les plus angoissantes de la guerre, sa confiance absolue et quand même dans la victoire. « Ces articles ont été donnés aux heures sombres, dit-il dans une note liminaire. Ils en traduisent les espoirs obstinés et parfois les illusions. Le devoir de donner confiance était alors le meilleur soutien. Celui qui jetait hâtivement ces mots sur le papier les a écrits sur son cœur, pour aider les autres et s'aider lui-même à porter le poids des jours d'inquiétude et de deuil. » Les articles recueillis, en effet, valent surtout comme témoignage d'un état d'esprit. Souvent on peut les trouver d'un optimisme injustifié, pour lequel la réalité fut un triste réveil : « Ayons confiance. Il n'y a pas de guerre sans quelques déboires. Il vaudrait mieux rétrograder sans bataille et laisser envahir une grande partie de notre territoire, que risquer une action dans des conditions désavantageuses, par simple crainte d'une occupation partielle. Nous aurions besoin d'abandonner momentanément à l'ennemi une partie du territoire français qu'il n'y faudrait voir aucun présage de défaite. » — C'est qu'il cherche toujours à excuser les fautes, à pallier les mauvaises nouvelles, à maintenir la foi de ses lecteurs. Aujour-

d'hui que nous parcourons tranquillement ces pages, elles nous semblent parfois « à côté », montrant un enthousiasme excessif, aussi bien pour les gestes des nôtres qu'en Orient pour ceux de nos amis les Russes. Mais elles étaient nécessaires au moment où la lutte n'avait pas encore pris sa physionomie actuelle. M. Blanchon cherche toujours à présenter les choses par le bon côté, à trouver quand même une raison pour faire accepter les faits les plus malheureux. Après la chute de Liége, après Charleroi, même après la capitulation d'Anvers, il ergote, il discutaille, de même que lorsqu'il nous faut abandonner l'offensive de Lorraine ou entreprendre la guerre de tranchées qui devait, en arrière, permettre l'organisasion du pays. — C'est qu'il n'a rien voulu changer, dit-il lui-même, à ces articles quotidiens, qui reflètent les préoccupations comme les espoirs du moment. On explique ainsi les assertions parfois quelque peu déconcertantes qu'on y trouve, les espoirs excessifs qui ont été démentis ensuite par les faits. Nous gagnons ainsi la période des combats de l'Yser, des batailles de Verdun, — pendant que sur l'autre front, en Orient, se jouent les drames qui sont « les étapes » de la victoire générale contre laquelle se raidit encore l'ennemi. Et nous savons ainsi que c'est l'optimisme qui avait raison, l'entêtement, la volonté de ne pas céder, de ne pas reconnaître la supériorité de l'adversaire, — dont la jactance masque assez mal aujourd'hui les inquiétudes.

CHARLES MERKI.

A L'ÉTRANGER

Balkans.

Les manifestations grecques en faveur du régime républicain se sont multipliées au cours de ces dernières semaines. Le Congrès des colonies helléniques a voté la résolution que l'on sait, et qui concluait en ces termes : « La monarchie, même constitutionnelle, étant désormais rendue impossible en Grèce, le régime républicain est le seul conforme aux traditions nationales des Hellènes. »

Quelques jours plus tard, un meeting monstre auquel participaient près de 40.000 personnes, à Salonique, ratifiait pour ainsi dire le vœu énoncé par le Congrès. Le problème du futur régime est donc nettement et ouvertement posé aujourd'hui. Ce qu'on disait, il y a encore deux mois, à voix basse, on n'hésite plus à le proclamer à haute voix. Et les nouvelles qui nous parviennent de Grèce s'accordent pour affirmer que l'idée républicaine gagne sensiblement du terrain.

Mais comment se fait-il, a-t-on droit de se demander, que cette idée ait réalisé des progrès aussi rapides dans un pays où il n'existait

pas jusqu'à présent de parti républicain ? La chose semble, au premier abord, paradoxale. Pourtant, aux yeux de ceux qui connaissent la Grèce, cette évolution n'a rien de surprenant. La royauté n'y a-t-elle pas eu de tout temps un caractère provisoire ? Comme le fait justement remarquer M. Triantaphyllidès, président du Congrès des Colonies, dans une interview qu'il vient d'accorder au *Journal des Hellènes*, « si Capo d'Istria, premier gouverneur de la Grèce renaissante, n'avait pas essayé, bien que d'origine grecque, d'implanter certaines méthodes de l'Empire des Tsars dans ce pays de liberté, il eût été le premier président de la République hellénique. Les constitutions votées par les premières assemblées nationales, et appliquées durant dix ans, étant nettement républicaines, s'occupaient uniquement de la séparation des pouvoires sans faire la moindre allusion à une monarchie constitutionnelle... » La fin tragique de la présidence de Capo d'Istria met les Hellènes aux prises avec de grandes difficultés intérieures, et en 1832 il est, pour la première fois, question d'instaurer une monarchie constitutionnelle en Grèce. Ce n'est pas parce que le peuple a eu brusquement une vocation irrésistible pour la royauté, mais la violence des passions déchaînées fit qu'on éprouva en ce moment dans la jeune Hellade le besoin d'avoir sous la main un arbitre étranger.

Ce rôle d'arbitre, Othon Ier le remplit très mal. Il ne manque pas de bonne volonté, mais ses qualités intellectuelles n'ont rien d'exceptionnel. Le trône n'arrive pas à se stabiliser et un beau jour il se trouve renversé. Le roi Othon finissait une villégiature sur les côtes du Péloponèse en 1862, lorsque Athènes s'insurgea. En quelques heures la partie fut définitivement perdue par la couronne. Mais ce qui est particulièrement caractéristique, c'est qu'une fois Othon débarqué, les Grecs ne s'inquiétèrent plus de lui. Ils l'oublièrent, il n'y eut aucune réaction en sa faveur. Othon, venu un peu en touriste en Grèce, partit, de même, car il est dans la mentalité du peuple hellène de n'avoir aucune sorte d'attachement mystique pour ses souverains.

Si Georges Ier a eu des périodes de grande popularité, ceci est dû avant tout à son tempérament essentiellement démocratique. Le prestige de la couronne n'exerça sur le peuple qu'une très médiocre séduction.

Constantin fut aimé pour ses soi-disant qualités militaires. L'esprit critique ayant fini par dissiper la légende qui faisait de Constantin un grand stratège, l'auréole qui l'entourait a été presque totalement ternie. Ce seul titre de roi ne suffit pas pour imposer un homme, surtout si celui-ci s'est empressé de faire ses preuves de mauvais diplomate.

La royauté n'a jamais donc eu en Grèce le caractère d'une institution nationale. C'était un article d'importation et rien de plus. On y

songeait à s'en débarrasser un jour qu'on remettait à plus tard, après que les aspirations nationales grecques eussent été en grande partie réalisées. La politique prussienne de Constantin n'a fait que précipiter les choses Et l'idée républicaine, qui n'était pas très agisssante en Grèce, il n'y a pas encore longtemps, mais qui était toujours dans l'atmosphère, semble devenir de plus en plus concrète. La majorité grecque est aujourd'hui manifestement en faveur d'un changement radical de régime.

Au point de vue international, le projet d'une république hellénique risque-t-il de se heurter à des résistances ? Il n'y a pas lieu de craindre une semblable éventualité. Et voici ce que M. Triantaphyllidès vient de dire au *Journal des Hellènes* à ce sujet :

— Au point de vue international, ce changement ne présentera aucune difficulté. La France et la Russie républicaines y applaudiront de grand cœur. Quant à l'Angleterre, ses traditions démocratiques s'accordent avec toute République reposant sur la volonté formelle d'une nation. Elle a bien recueilli le roi détrôné du Portugal tout en reconnaissant la République portugaise. La parenté entre le roi d'Angleterre et la famille royale de Grèce ne forme aucun obstacle à la déchéance de la dynastie de Constantin.

Lord Robert Cecil l'a, à plusieurs reprises, déclaré du haut de la Tribune de la Chambre des Communes : tout récemment encore, le 10 mai courant, répondant à une question de M. Lynch, non seulement il a affirmé qu'aucune raison de parenté dynastique ne protège Tino, mais que la prétention contraire est « une accusation lâche » (*cowardly imputation*).

Enfin, M. le Président Wilson s'intéresse vivement à la question grecque en tant que lutte entre la démocratie et la monarchie. Il est, m'assure-t-on, à la veille de reconnaître le gouvernement national de Salonique. La campagne républicaine menée par l'*Ethnikos Kiryx*, grand quotidien grec publié à New-York, réunit toutes les sympathies américaines, à la tête desquelles il faut placer celles des universitaires. L'honorable Recteur de la Columbian University, M. le Dr Nicolas Butler, est président du Comité greco-américain. Les jeunes gens des colonies helléniques en Amérique, approuvés par M. Venizelos, s'enrôlent par milliers sous le drapeau étoilé pour venir combattre en Europe pour la liberté. Quand ils iront rejoindre en Macédoine les 70.000 actuellement et bientôt 100.000 hommes de l'armée de la défense nationale, quelle force pourra s'opposer, après la victoire finale, à l'établissement de la République hellénique à Athènes ? Ces milliers de volontaires ont la liberté dans le sang et le courage ne leur manque pas. C'est plus qu'il n'en faut pour triompher de tout obstacle.

La république hellénique est donc loin d'être une chimère aujourd'hui. Mais quelles sont exactement les idées de M. Venizelos sur la grande question qui préoccupe actuellement les Hellènes ? Que les aspirations de M. Venizelos soient nettement républicaines, ceci n'est pas à démontrer. Mais l'éminent homme d'Etat ne veut rien brusquer et il est avant tout désireux d'épargner au peuple grec des san-

glantes luttes intestines, que l'entêtement de la clique constantiniste serait susceptible de provoquer.

On se rappelle que tout récemment des télégrammes d'Athènes annonçaient qu'un aide de camp du roi, M. Skoumbourdis, était parti pour Salonique chargé d'une mission spéciale. Quelques jours après la transmission de ces dépêches, le correspondant du *Times* télégraphiait à son journal ce qui suit :

Le gouvernement provisoire a respecté jusqu'à présent la forme du royaume de Grèce. Mais actuellement les vues du gouvernement provisoire, en ce qui concerne l'avenir, peuvent être résumées dans ces termes. Le roi Constantin devra être destitué et quitter le sol grec immédiatement. Son fils ou quelque autre membre de la famille royale pourrait assumer la succession nominale et ceci à titre provisoire. Cependant toute la famille régnante devrait être transférée à Corfou. Là-bas elle serait encore en territoire grec, mais les Alliés exerceraient une étroite surveillance sur elle. Plus tard, après la guerre, une assemblée constituante déciderait de la forme définitive du gouvernement grec. Quant aux vues du gouvernement national au sujet du futur régime, il est prématuré de les discuter.

D'après Venizelos, la famille régnante serait pour ainsi dire déposée en « transit » à Corfou jusqu'à la fin de la guerre, mais sans aucune chance de regagner Athènes.

ALEXANDRE MAVROUDIS.

§

Suisse.

LA SUISSE ET LES ETATS-UNIS. — L'agent de M. Hoffmann à Washington, le Dr Paul Ritter, a quitté le théâtre de ses exploits. Ce n'est pas une disgrâce, puisqu'on a créé tout exprès pour lui un poste diplomatique à La Haye. Ce n'est nullement qu'il ait démérité aux yeux du maître tout puissant, le chef du Département politique à Berne, qui l'aurait alors déshérité sitôt après sa faute, au lieu de continuer à le couvrir de sa mystérieuse connivence et de son silence approbateur. Si nos renseignements sont exacts, et nous avons tout lieu de les tenir pour tels, ce sont les Etats-Unis qui ont fait savoir à Berne que le Dr Ritter était devenu *persona ingrata* et qu'aucune conversation diplomatique ne pouvait plus être poursuivie avec cet étrange négociateur. La Suisse était en même temps priée de débarrasser sa légation des fonctionnaires allemands et austro-hongrois qu'elle emploie. Or, comme la Suisse a à causer sérieusement avec les Etats-Unis, et cette fois pour sa propre cause, il a bien fallu, pour désagréable que ce fût, déférer à l'invitation américaine. C'est M. Hans Sulzer, le grand industriel de Winterthour, qui ira relever à Washington le trop fidèle chevalier de l'Allemagne. Le choix paraît

heureux et il a reçu l'agrément de la Maison Blanche. Tout est bien qui finit mal pour la politique Hoffmann.

C'est qu'avec l'entrée en guerre de la grande république américaine, la situation des neutres d'Europe va devenir peu commode. On prête au président Wilson de terribles projets. Cet homme effroyablement logique qui, lors de la rupture des relations diplomatiques avec l'Allemagne, en février dernier, considérait « comme entendu que tous les gouvernements neutres adopteraient la même ligne de conduite » et leur mandait une note formelle à ce sujet, ce diable d'homme aurait maintenant l'intention, assure-t-on, de ne plus reconnaître de neutres. Non qu'il aille jusqu'à vouloir les entraîner à leur tour dans la mêlée ; non qu'il songe à rompre toutes relations économiques avec ceux d'entre eux qui persisteraient à maintenir une « neutralité » qu'il juge incompatible avec le haut programme de justice internationale dont il s'est fait l'apôtre ; non qu'il médite, comme on a dit vulgairement, de les « affamer » ; mais si les nécessités d'un blocus plus efficace l'exigeaient, il n'hésiterait pas, dit-on, à signifier aux neutres limitrophes de l'Allemagne : Ou vous cesserez toute exportation, fût-ce de vos propres produits, chez nos ennemis, ou nous vous refuserons toute importation de nos produits américains.

La menace est grave, les neutres européens tirant précisément des Etats-Unis la majeure partie de leur importation actuelle ; d'autant plus grave que, si cette mesure est prise, il n'y a pas de doute que les républiques de l'Amérique du Sud ne la prennent ensuite à plus ou moins bref délai.

Aussi les cris poussés ont-ils été aigus, chez ces innocentes victimes, qui paraissaient concevoir pour la première fois, la comparant à leur sort éventuel, toute l'horreur de l'égorgement de la Belgique. Eux ravitailler l'Allemagne, quelle calomnie ! Et quand cela serait, n'y sont-ils pas forcés par les besoins de leur commerce et les nécessités de leur propre ravitaillement en charbon, en fer et en or ? Les Etats-Unis eux-mêmes se sont-ils privés, pendant deux ans et demi de neutralité, de commercer avec les belligérants ? Quelle injustice et quelle perfidie ! Les derniers neutres se considèrent comme abominablement trahis.

Il n'y a qu'un malheur à ce beau raisonnement, c'est que les Etats-Unis sont devenus belligérants et qu'il serait tout à fait légitime de leur part de ne plus se prêter à faciliter aux neutres leur commerce, si nécessaire ou fructueux soit-il, avec l'ennemi.

Le cas de la Suisse est sans doute beaucoup moins important que celui des neutres maritimes, la Hollande et le Danemark, notamment. Non que la Suisse soit moins bien disposée pour l'Allemagne ; elle l'est même beaucoup plus ; mais sa situation géographique, la

difficulté de ses communications, son manque de flotte marchande la mettent hors d'état d'apporter aux empires du centre un concours intéressant. La SSS la tient dans d'étroites lisières et l'insuffisance relative de son sol ne lui permet pas de vivre elle-même, fût-ce chichement, sur son seul fonds.

Ce n'est donc pas sans raison que M. Denys Cochin, ministre français du blocus, et M. André Tardieu, qui dans un discours du 30 mars à la Chambre française a cité des chiffres impressionnants, ont pu mettre à peu près hors de cause la Suisse. Quelle peut être, dans le total général du ravitaillement de l'Allemagne par les neutres, la proportion du ravitaillement par la Suisse? Est-elle d'un dixième, d'un centième, d'un millième? Nous nous hasarderons d'autant moins à émettre une évaluation que chaque fois que l'on produit des chiffres, en France, en Angleterre, aux Etats-Unis, ils sont immédiatement contestés en Suisse. Le gouvernement helvétique ne publie rien de précis et tient plus ou moins secrètes ses conventions avec l'Allemagne. Chaque fois que j'ai voulu me renseigner sur un point particulier, paraissant aisément vérifiable, je me suis heurté à des contradictions irréductibles. On ne sait donc rien de probable et on en est réduit à des approximations vagues.

Quoi qu'il en soit de son importance, le ravitaillement de l'Allemagne par la Suisse peut être rangé sous quatre chefs : 1° le régime officiel des compensations, par lequel la Suisse est autorisée par les Alliés à livrer à l'Allemagne non seulement ses propres produits, mais une certaine quantité de produits importés, contre du charbon, du fer et d'autres produits allemands ; 2° la contrebande ; 3° la tolérance de la zone du Rhin, qui permet aux Allemands de la région frontière de venir d'approvisionner en Suisse ; 4° l'accaparement allemand en Suisse, qui a constitué d'énormes stocks de marchandises, auxquelles la Suisse n'ose pas toucher et qui servent tout à la fois de dépôt pour la contrebande et de magasins généraux pour l'après-guerre.

Bien entendu, le gouvernement fédéral ne se tient responsable que pour le premier chef et déclare qu'il observe loyalement ses engagements, ce qui est fort possible. Mais il est peu probable qu'au cas de resserrement du blocus, il soit fait une exception en faveur de la Suisse, en considération de cette loyauté officielle, qui ne se distingue d'ailleurs en rien de celle des autres neutres, et de la moindre importance de la fuite économique par le territoire helvétique. Les Etats-Unis n'auront qu'à répondre à la Suisse : « Nous sommes prêts à vous envoyer tout ce dont vous avez besoin, à l'exception du charbon. Si vos chargements restent en souffrance, prenez-vous-en aux torpillages allemands, qui ont déjà coulé cinq cargos affrétés pour la Suisse ; cela ne nous regarde pas. Quant au charbon,

vous avez une convention avec l'Allemagne, antérieure à la guerre, qui vous garantit, en cas de guerre, sinon la fourniture, du moins le transport, sans compensation, de tout le charbon qui vous est nécessaire. Si l'Allemagne ne peut vous le fournir, les mines belges sont là, qui sont des propriétés particulières et ne demandent pas mieux que de vous vendre du charbon que l'Allemagne est dans l'obligation de vous transporter. Si l'Allemagne excipe du manque de main-d'œuvre dans les charbonnages belges, rappelez-lui qu'elle a déporté des milliers de mineurs qu'elle n'a qu'à rapatrier, et mettez-la en demeure de tenir ses engagements. Cela non plus ne nous concerne pas. »

La situation, comme on voit, est très simple et ne vaut pas les flots d'encre sous lesquels on s'efforce de la compliquer, ou plutôt de la noyer. Si le droit juridique, sinon moral, de la Suisse à passer tout ce qu'elle peut à l'Allemagne est indéniable, le droit moral et juridique d'un pays belligérant à ne rien lui vendre dans les conditions actuelles l'est aussi. Ce qui est moins admissible, c'est qu'on s'emploie, comme on le fait, à détourner le ressentiment populaire, de l'Allemagne, seule responsable, sur les Alliés et plus spécialement sur les Etats-Unis, défenseurs des petits pays et de la démocratie contre l'impérialisme allemand.

NOTRE CENSURE. — Dans un discours qu'il a tenu le 1er juin à Genève, M. Schulthess, président de la Confédération, a appelé, sans ironie, la Suisse « le pays de la liberté de la presse ». C'est charmant! Nous avons maintes fois établi que la Suisse était, au contraire, de tous les pays neutres du monde, en y adjoignant même plusieurs pays belligérants, celui où la liberté d'opinion est le plus outrageusement violée. A propos de notre dernière chronique où nous signalions quelques-uns des récents sévices de notre censure nationale et constitutionnelle, on nous adresse quelques numéros du *Telegraaf*, le grand journal d'Amsterdam, contenant les articles que son correspondant parisien, M. Alexandre Cohen, lui a envoyés sur les dévastations allemandes au retour d'un voyage dans les régions récemment évacuées. En voici quelques extraits par où nos compatriotes jugeront de ce qui se publie librement en Hollande, pays neutre :

Mais ce qui ne saurait être considéré ni excusé comme « nécessité de guerre », c'est le pillage et la dévastation des propriétés de la population civile, la destruction de son outillage agricole, l'abatage de ses arbres fruitiers, l'empoisonnement des puits et des sources par des charognes et des excréments — tout le Boche est là ! — banditisme systématique dont se sont rendus coupables ici les porteurs de Kultur, de torches et d'ordures (*Kulturbrandfackelundmisttraeger*).

Entre Guiscard et Ham.

Une longue et dense colonne de dragons, dont l'aspect me fait tressaillir de joie...

Non ! non ! *tout* dans la guerre n'est pas déprimant, quoi qu'en dise l'auteur du *Feu*. Et si l'on demandait à ces beaux dragons qui, depuis une semaine, courent sus au Boche pillard et incendiaire et nettoient le pays de la vermine, encore incrustée, par ci, par là, dans quelque trou ou dans quelque crevasse du sol reconquis..., si l'on demandait à ces justiciers et à ces vengeurs qui enfin, ont la parole, s'ils veulent la paix *maintenant*, et rentrer chez eux *maintenant*, la réponse unanime serait : non !

La paix ? Moins que jamais il n'en saurait être question à présent, ici, dans ce paysage de mort, où l'Allemand, *generis humani hostis*, n'a laissé pierre sur pierre, ni un arbrisseau sur ses racines et où la lourde fumée de mille pauvres maisonnettes monte encore vers le ciel passif et vide.

« La Vengeance est à moi ! » dit le seigneur Poilu.

La vengeance est proche.

Un cimetière allemand...

Des *Heldenkrieger* (guerriers héroïques) par ci, des *Heldenkrieger* par là. Tout autour et dans tous les coins des *Heldenkrieger*, morts d'une pléonastique *Heldentod* (mort héroïque) *fuer's Vaterland*, après avoir combattu — les inscriptions tumulaires en témoignent — « le bon combat ».

Le « bon combat », cela ?

La ferme incendiée et le verger assassiné, là, tout près, à moins de vingt mètres de cette collection de héros, font penser à tout plutôt qu'à un « bon », c'est-à-dire un loyal et courageux combat, quoi qu'en prétendent les inscriptions sur les hideux monuments funèbres boches, construits en pierre de taille..., provenant d'églises et d'édifices publics détruits ad hoc.

Car qu'ils construisent ou qu'ils détruisent, en « pays ennemi », les *Gottmitunsler* sont également odieux...

Si les Allemands, dans *leur* pays, érigeaient de prétentieux et affreux mausolées, en commémoration de leurs *Heldenkrieger*, il n'y aurait là rien à objecter. Bien au contraire : plus il y en aurait, *chez eux*, de ces monuments, plus il y aurait lieu de s'en réjouir.

Mais rien — sauf, toujours, leur hideur — n'égale l'impudence des *Denkmæler*, consacrés, *ici*, par les pandours, à la mémoire de leurs kamarades pillards, incendiaires et assassins.

Ham. Ici les Huns, en « géniale » retraite, ont marqué leur passage par la dévastation de quelques fabriques, le pillage rituel d'un grand nombre de maisons et la destruction de l'antique château-fort...

Militairement parlant, cet acte de vandalisme avait aussi peu d'utilité que la destruction du château de Coucy. Mais

> Le Boche est un vil animal,
> Qui fait le mal pour le mal.

... Et tous les vergers — d'innombrables beaux pommiers : la richesse du pays — abattus. Et tous les instruments aratoires, herses, charrues, semeuses, faucheuses, — détruits. Et les puits contaminés par des charo-

gnes et par « leurs » ordures — excrément de l'excrément,— amassées par ordre et ad hoc, de longs jours à l'avance...

... Ici encore, la bestialité de la Horde est sans excuse aucune.

... L'abatage de ces milliers de beaux arbres, comme la destruction de milliers de vergers, et l'incendie — après le rituel pillage — de tant de pauvres maisons et d'humbles fermes, n'a été autre chose qu'une dévastation stratégiquement inutile, inspirée, uniquement, par l'immonde et stupide méchanceté qui caractérise et stigmatise le Boche parmi les peuples de la terre, et qui a fait de lui un objet d'exécration et de dégoût pour tout ce qui pense et sent humainement.

Sus à la Bête !

Voilà ce qui lisent plus ou moins quotidiennement un million de Hollandais neutres, beaucoup plus exposés, pourtant, aux fureurs de « la Bête » que les « libres » citoyens de la « libre » Helvétie.

Qu'en pense M. Schulthess, président de la Confédération?

LOUIS DUMUR.

§

A travers la presse.

LA PRESSE ALLIÉE. — Le *Canada* de Montréal examine les conséquences que peut avoir, au point de vue économique de l'après-guerre, l'entrée des Etats-Unis dans le cercle de l'Entente :

L'entrée en guerre des Etats-Unis, aux côtés des Alliés, a des conséquences économiques dont il nous faudra tenir compte, sinon maintenant, sûrement après la guerre.

On se rappelle que la conférence économique de Paris, tenue l'été dernier, a adopté trois séries de résolutions concernant les relations commerciales des nations de l'Entente, entre elles, d'abord, puis avec les neutres, et enfin avec les nations ennemies.

Les nations alliées devaient établir entre elles, après la guerre, un tarif de faveur ; un autre tarif plus élevé devait être appliqué aux neutres et, enfin, les nations ennemies devaient être assujetties au tarif maximum.

Les Etats-Unis jusqu'ici classés parmi les nations neutres viennent de se placer parmi les Alliés, sur le terrain militaire, et il est juste, par conséquent, qu'on les classe parmi les Alliés aussi sur le terrain économique.

Cela change tant soit peu la couleur de cet arrangement, pour le commerce et l'industrie de la Grande-Bretagne, qui n'ont pas de concurrent plus sérieux, maintenant qu'on espère pouvoir éliminer l'Allemagne. Mais à part les intérêts spéciaux de l'empire britannique, il n'y a pas de doute que la France, l'Italie et la Russie verront avec plaisir les Etats-Unis faire partie de l'alliance économique après la guerre.

Il est clair que, pour le moment et même pendant la période transitoire, dite de reconstruction, qui suivra immédiatement la guerre, tous les Alliés de l'Entente, y compris la Grande-Bretagne, ne feront aucune difficulté pour recevoir des Etats-Unis, dans les meilleures conditions possibles, tout ce qu'ils pourront en tirer.

Mais c'est pour l'époque où le cours normal des affaires sera rétabli que les difficultés se présentent. Les Etats-Unis s'attendent certainement, en retour de leur participation sans réserve aux sacrifices de la guerre, à être admis, de plain-pied, dans l'Alliance économique permanente.

Le problème touche aussi sérieusement nos intérêts particuliers et ceux d'autres possessions britanniques, comme Terre-Neuve et les Antilles.

Si, après la guerre, les dominions autonomes reçoivent, de la Grande-Bretagne et les uns des autres, une préférence tarifaire spéciale, les Etats-Unis demanderont certainement à en jouir également. Et si l'on y admet les Etats-Unis, il faudra admettre également la France, l'Italie et la Russie, sans compter la Belgique et les autres petits pays alliés.

Et, en supposant que l'on pourrait faire accepter la politique préférentielle britannique comme un arrangement intérieur, un arrangement de famille où les étrangers n'ont pas à intervenir, on risquerait de voir les Etats-Unis, la France, l'Italie et la Russie former entre eux une autre combinaison dont l'empire britannique serait exclu.

Dans tous les cas, notre future politique fiscale va se trouver compliquée d'un élément nouveau qui ne manquera pas de troubler les visions de l'avenir de nos impérialistes-jingos et d'exercer leur ingéniosité à la recherche d'une solution.

Pour le parti libéral, il a toujours été prêt à conclure avec les Etats-Unis tout arrangement douanier qui puisse être mutuellement avantageux aux deux pays et il ne réclamera qu'une chose, le droit qui lui a été solennellement reconnu d'établir sa politique fiscale suivant les meilleurs intérêts du Canada.

LA PRESSE ENNEMIE. — Le principe des races, pas plus que celui des nationalités, ne saurait à lui seul servir d'appui à aucune politique. L'absorption de plusieurs races par une seule nationalité ne peut être absolue, et l'unité d'une nation composée d'éléments ethniques divers ne peut s'effectuer que par la décadence de la plupart de ces éléments ou par un compromis basé sur le fédéralisme. La Russie va nous offrir une nouvelle expérience, et l'Allemagne, dont l'unité est loin d'être entière, se contentera peut-être demain sagement de l'union plus que de cette unité. Le Dr Frédéric von der Leyen, professeur à l'Université de Munich, auteur de plusieurs ouvrages sur les Légendes et les Contes populaires, vulgarise son savoir sur la formation ethnique de l'Allemagne, dans deux articles des *Münchner Neueste Nachrichten*, portant ce titre : « Les Nationalités allemandes et l'empire Allemand ». Cueillons aujourd'hui dans le premier de ces articles :

... Nous ne devons pas nous imaginer que, dans les veines des Allemands qui vivent actuellement dans l'empire, ne coule que du sang allemand. Jetons un regard en arrière, à partir des temps préhistoriques les plus obscurs. Au sud, au sud-est et à l'ouest de notre empire, durant les premiers siècles de notre ère, vivaient encore les Celtes qui, jusqu'à ce qu'ils aient été repoussés, se mélangèrent de toute façons aux Allemands.

Même les Romains, aux bords du Rhin et à la large ceinture frontière romaine, ont rafraîchi leur sang par les Germains. A l'Est, la lutte entre Germains et Slaves dure depuis presque deux mille ans, et qui sait si c'est aujourd'hui qu'elle trouvera sa fin ! Avant la grande migration des peuples, les races germaniques orientales étaient encore établies au délà de la Vistule; au tournant de l'an mil, Henri II, fut obligé de créer l'évêché de Bamberg comme rempart contre les Slaves ; à la fin du moyen-âge, le glaive allemand et la foi allemande, le soc allemand et le commerce allemand pénétrèrent toujours plus à l'est ; depuis le XVI^e siècle, ces positions avancées nous furent l'une après l'autre reprises, et voici que cette guerre fait de nouveau flotter les drapeaux allemands sur les vastes territoires de l'est que nous croyions perdus à jamais. Et puis encore, à différentes époques de notre histoire, le sang allemand s'est croisé avec plus d'un autre sang : qu'on se rappelle seulement les protestants français, accueillis par le Grand Electeur dans ses Marches, et dont le mariage avec des Allemands nous a donné une longue suite d'excellents généraux, hommes d'Etat, commerçants et poètes. Les races allemandes se sont également mélangées les unes aux autres, par le fait de longues émigrations. Des Salzbourgeois cheminèrent vers la Prusse Orientale; nous trouvons des infiltrations franques dans le Brandebourg, à Vienne et en Transylvanie ; en Silésie, des éléments slaves entrèrent dans une alliance particulière avec des éléments francs, thuringiens et bavarois ; presque toutes les races et classes allemandes ont pris part à la grande colonisation que la fin du moyen-âge accomplit à l'Est. Il n'est pas que l'origine qui détermine la particularité d'une race ; les conditions climatériques, le sol, le paysage, un sort commun et de communes luttes s'impriment indéniablement dans ses traits.

. . . . . .

Malgré tous ces déplacements et ces mélanges, les marques et les différences caractéristiques des nationalités allemandes sont demeurées les mêmes. Le cours des temps ne les a pas effacées ; elles se sont plutôt accentuées et sont devenues plus conscientes. Elles sont partout visibles : dans la stature et le maintien, dans la forme du crâne et le langage, dans la construction de la demeure et l'ordonnance du village, dans le costume et la nourriture, dans la vie quotidienne et dans les réjouissances des êtes, dans les coutumes aux jours de la naissance, du mariage et de la mort, dans les légendes et les chansons et les oracles, dans l'art et dans la foi.

Au moyen-âge, un évêque de Lubeck fut obligé de se faire traduire en latin un poème de Hartmann von Aue, parce qu'il ne comprenait pas le souabe; aujourd'hui maint Suisse confesse trouver plus facile d'apprendre le français que l'allemand littéraire ; il y a quelques années un tribunal de Berlin dut demander à un interprète de lui rendre compréhensible la langue des mariniers haut-bavarois. Pendant la guerre actuelle, bien de belles histoires ont couru dans les journaux, sur les vains essais à s'entendre du Berlinois et du Bavarois, du Poméranien et du Souabe. Pour toute nationalité allemande, son tribunal national est quelque chose de sacré, et souvent chacune considère avec horreur celui de l'autre. Il est dit qu'au XVI^e siècle, beaucoup de Salzbourgeois revinrent péniblement de la lointaine Prusse orientale et, repentants, sollicitèrent de reprendre l'antique

croyance, n'ayant pu se faire à la nourriture étrangère. Chacun sait la différence entre les pays de la bière et les pays du vin, et quiconque connaît le sombre Nord et le clair Midi de l'Allemagne n'ignore point qu'un autre climat exige une autre alimentation et qu'une nourriture et des boissons différentes rendent différents les hommes eux-mêmes.

Dans les nationalités allemandes nous distinguons les Frisons, les Saxons, les Francs, les Souabes, les Bavarois et les Thuringiens. Les Saxons, — il s'agit bien entendu des Bas-Saxons, dénommés encore maintenant Bas-Allemands, et non des habitants du royaume de Saxe, — étaient tenus au moyen-âge pour les Allemands les plus farouches et les plus braves; on admirait les Bavarois pour leur courage indomptable et particulièrement pour leur brutal amour de la vérité; les Souabes étaient célébrés pour leurs mœurs fines et polies, et les Francs reconnus le fier peuple des Seigneurs (*Herrenvolk*).

Les Frisons occupent depuis de longs siècles la côte qui va de l'embouchure de l'Escaut à celle du Weser, et peuplent aussi certaines parties de la côte occidentale du Slesvig-Holstein et quelques îles importantes de la mer du Nord, comme Sylt, Amrum et Helgoland. De toutes les races allemandes, ce sont certainement, audacieux et aimant l'aventure, les navigateurs, les marins et les pêcheurs les plus opiniâtres, les plus taciturnes, les plus inflexibles. Leurs voisins, établis dans l'Allemagne du Nord depuis le Rhin jusqu'à la Poméranie et le Mecklenbourg, sont les Bas-Saxons. Eux aussi sont attachés fidèlement aux traditions de leurs pères. Quand on lit la description que donne Tacite, dans sa *Germanie*, des Chauces, tribu bas-allemande, et qu'on la compare à ce que disent de leurs compatriotes Justus Moser et Ernst Moritz Arndt, il se confirme nettement combien cette race se modifia peu. Un soupèsement réfléchi des choses, une vision exacte de la réalité et puis un courage intrépide, c'est là la grandeur des Saxons, d'où sortirent en grand nombre d'excellents princes, colonisateurs, négociants, capitaines et hommes d'Etat. Les empereurs saxons, Henri le Lion, la Hansa, Scharnhorst, Moltke, Bismarck, Hardenberg, Hindenburg, Ludendorff : en tous la dominante est bas-allemande. « Peser d'abord, puis oser » était la devise de Moltke, et Hindenburg dit que « le juste mélange de précaution et d'audace fait le général »... Le soupèsement des choses conduit à la réflexion scrupuleuse, le contraste entre cette réflexion et l'action conduit à rentrer plus en soi, et les grandes étendues de paysage, sans contours précis, ramènent le regard au profond de l'être et expliquent le désir nostalgique des Bas-Allemands pour la musique et sa mystique, profonde mais sans grande plastique ; — « instruite, mais sans images » est, comme dit Gœthe, cette partie de l'Allemagne. Qui connaît Hebbel et se souvient du dur réalisme et de l'imagination vive et s'élevant bien au-dessus de la vie de Heinrich von Kleist, pourra se représenter exactement ce qui n'est ici que légèrement indiqué.

Auprès du Rhin, en remontant jusqu'au Palatinat et la frontière alsacienne et en poussant jusqu'à Fulda et Cobourg et jusqu'à la Hesse, nous trouvons les Francs. Si les Saxons sont certes plus joyeux parleurs que les Frisons, ils sont silencieux quand on les compare aux Francs; les Saxons aiment à habiter à distance les uns des autres ; les Francs demeurent côte à côte; c'est un peuple remuant, parleur, sensible, entreprenant et impul-

sif, ayant dans la langue, le costume et la foi une diversité et des nuances infinies. Le pays des Francs fut l'Eldorado des petites et plus petites seigneuries spirituelles et laïques. Depuis l'époque romaine, c'est sur le sol franc que nous rencontrons toute la splendeur des villes. Un Franc a inventé l'imprimerie, un autre le téléphone. Le Franc Liebig est le promoteur des victoires remportées par la chimie allemande, et c'est sur la terre franque, d'Essen à Ludwigshafen, qu'est le siège de notre nouvelle et puissante industrie allemande. C'est un pays de vin, avec tout ce que le vin comporte de folie tragique et de joie de vivre, où l'on se réjouit à de jolies petites histoires, et c'est le berceau de l'art allemand : il suffit d'énumérer les noms de Cologne, Trèves, Aix-la-Chapelle, Mayence, Francfort, Worms, Spire, Nuremberg, Bamberg, Wurtzbourg, Rothenbourg ; ou ceux de Gluck et Beethoven, ou ceux encore de Wolfram d'Eschenbach, Hutten, Grimmelshausen, et particulièrement Gœthe, et puis encore d'Albert Dürer et de Peter Vischer. Même les chevaliers, les généraux et les hommes d'Etat d'origine franque ont en eux quelque chose d'artistique, de même que l'aristocratie, qu'une longue culture a ennoblie : rappelons Gneisenau et le baron de Stein. A l'époque agitée du moyen-âge allemand, l'Allemagne était sous la domination des Saliens, des empereurs francs. Des descriptions comme celle de Gœthe, dans la promenade de *Faust* le jour de Pâques ou dans *Wilhelm Meister*, nous donnent la plus vivante image de la bourgeoisie franque. Pour avoir plus de précision, il faut se reporter aux descriptions et aux nouvelles de Riehl : le côté faible des Francs, leur trop de condescendance à l'égard des étrangers et de ce qui est nouveau, n'y est point passé sous silence. Les Bas-Francs, établis en Flandre, sont plus fiers et plus rudes et, dans leur joie de vivre, plus sensuels que leurs frères méridionaux et en même temps plus passionnés dans leur forte ferveur religieuse. Qu'on se reporte aux tableaux de Ruben, à l'*Egmont* de Gœthe et à l'*Uylenspiegel* de Charles De Coster : nul peuple n'a été dessiné de façon plus vivante et plus sûre.— Les Hessois sont, de tous les Francs, les plus sédentaires et les plus fidèles, pénétrés d'un patriotisme touchant et plus grands dans les sciences que dans les arts. Jacob et Guillaume Grimm, les fondateurs de notre science du germanisme ; Frédéric Diez, le fondateur de la science romane ; Frédéric Bopp, le fondateur des langues comparées ; Guillaume Arnold, le fondateur de l'histoire de la colonisation allemande et un éminent juriste, tous nous ont été donnés par les Hessois.

La Souabe, comprenant le royaume de Wurtemberg et la Souabe bavaroise, est certainement la plus aimable et la plus charmante des contrées allemandes, et ce charme se mire depuis des siècles dans le doux langage et la merveilleuse musicalité des poètes souabes, depuis Hartmann von Aue et Seuse jusqu'à Wieland, Hölderlin et Möricke. La beauté unique du pays a exalté le patriotisme, et le resserrement des frontières, la surpopulation ont augmenté le goût d'acquérir et l'activité. Les Souabes ont toujours été doués pour les arts appliqués, aussi les industries d'art se sont-elles épanouies chez eux merveilleusement. La réputation des tissages, des filatures, des dentelleries, de la gravure sur bois et sur cuivre souabes est de toujours. C'est justement cette clôture du pays qui a dû attirer les regards sur les lointains, et ceux des fils de la Souabe, qui un jour s'en sont allés, ont, à leur retour, trouvé fort peu d'écho et en souffrirent crue-

lement. Le sort de Frischlin, de Schubart, de Robert Mayer, de Frédéric List, de Frédéric Bauer, l'inventeur du sous-marin, et, à certains moments, du comte Zeppelin, nous parlent un langage émouvant. Mais une chose demeure curieuse : c'est qu'en Souabe l'espace borné et l'étendue infinie, l'amour du pays et le goût de l'étranger cohabitent sans cesse, se croisant spirituellement et matériellement. Le Moyen-âge plaisantait déjà sur ce fait qu'on était sûr de rencontrer les Souabes et la mauvaise monnaie par toute la terre. Les Fugger et les Welser, qui dominèrent commercialement sur tout un monde, étaient Souabes. Les poètes et les philosophes souabes comme Schiller, Schelling et Hegel montrent, à côté de qualités incontestablement souabes, un règard embrassant l'univers. Et la Souabe donna à l'Allemagne un grand nombre de familles souveraines à vision lointaine : les Zæhringen, les Hohenstaufen, les Guelfes, les Habsbourg, les Hohenzollern.

Dans quinze jours je suivrai le Dr Frédéric von der Leyen dans ses remarques sur les Alémans, les Alsaciens, les Bavarois, les Autrichiens, les Silésiens, les Brandebourgeois, les Thuringiens et les Hauts-Saxons et chacun verra avec moi qu'au yeux du célèbre Folkloriste, fort mince est l'apport du Prussien dans l'unité sentimentale et morale de l'Allemagne.

LA PRESSE NEUTRE. — Le directeur de la revue zurichoise *Wissen und Leben*, M. E. Bovet, venu ici, en mars dernier, revoir le Paris de la guerre, publie ses impressions au jour le jour, dont voici quelques-unes :

Mardi 27 mars, de grand matin. Parti hier à midi de Zurich, je roule depuis dix-sept heures, avec trois longues haltes à Genève, à Bellegarde (douaniers et commissaires très corrects) et à Culoz. Nous sommes près de Sens ; le soleil se lève ; la plupart des champs sont déjà labourés, hersés ; les haies bien taillées ; ailleurs, des attelages de trois chevaux ou trois bœufs guidés par des femmes, par des adolescents, tirent la charrue dans la bonne terre française. Paysage de paix, avec pépiement d'oiseaux ; pourtant, du couloir où je fume ma cigarette (ce n'est peut-être pas permis, mais du moins toléré), je suis la conversation de quelques industriels avec des officiers qui retournent au front ; leur jugement est très sain, très objectif. On réprouve, naturellement, les dévastations de la retraite allemande, les brutalités stupides et méchantes, mais ça n'empêche pas un officier de déclarer, à propos des prisonniers : « Il faut être juste ; le Boche travaille bien. »

Je déteste ce mot de « Boche » dans la bouche des intellectuels et surtout chez les neutres ; mais il faut reconnaître qu'en France, pour la grande masse, il n'a plus rien d'une injure au peuple allemand ; c'est un diminutif commode, amusant ; il a presque le sourire et peut s'unir à l'éloge, comme dans les mots que je viens de citer. Le sens qu'on lui donne dépend du milieu, du moment ; à Paris plusieurs intellectuels l'évitent expressément. L'un d'eux, qui a publié un dossier terrible sur les crimes allemands, me déclarait : « Je ne dis jamais Boche ; c'est vulgaire »...

Mercredi 4 avril. Chaque jour les impressions les plus diverses se suc-

cèdent, dont je cherche à dégager l'unité profonde. Les rues paisibles de l'Ile Saint-Louis, où, sur un damier tracé à la craie, les enfants sautent à cloche-pied de Paris à Rome, et de Rome à New-York, — les rues plus grouillantes du Marais, — le Métro,— les cabinets d'étude où l'on évoque avec douleur les liens confraternels brisés par le manifeste des 93, — cette ruche qui s'appelle la Maison de la Presse, — les salons intimes ou somptueux, c'est un flux incessant d'images, d'idées, d'émotions fortes ou douces. Sans doute, on retrouve encore, comme partout, mêlés à l'élite, le faiseur de mystères, l'homme important et nul, la jolie perruche, de grands enfants gâtés ; mais, en général, il y a quelque chose de changé, il y a plus de simplicité et plus de fraternité. — Rares sont les emballés, et rares les paroles de haine, d'ailleurs si compréhensibles ; on se domine, on parle des fils tombés au front, sans larmes comme sans pose stoïque ; c'est à la fois antique et chrétien, et c'est mieux encore. Je n'éprouve vraiment aucune peine à garder mon point de vue européen ; certes, quand je plaide pour le *peuple* allemand, dans le sens de Fernau, de Foerster, de Ragaz, je me heurte souvent à de terribles objections (que seul ce peuple lui-même peut faire tomber, en agissant avant qu'il soit trop tard), mais la discussion est toujours courtoise ; je la compare *in petto* avec les reproches violents, les mots grossiers dont certains intellectuels allemands m'ont déjà gratifié ; la violence est le fait de ceux qui ont tort et qui le sentent confusément. L'accueil qu'on vous fait ici est même si flatteur, qu'il faut y prendre garde : depuis vingt ans, et l'autre jour encore, j'ai vu plus d'un étranger auquel l'air de Paris a tourné la tête ; cette bienveillance est sincère, sans doute, mais elle est aussi si exquise en sa forme qu'on risque de lui donner une portée qu'elle ne saurait avoir. Le provincial a parfaitement raison de maintenir son individualité vis-à-vis du Parisien, de ne rougir ni de son parler plus lent, ni de son frac un peu vieillot ; mais alors, en bonne logique, qu'il ne se croie pas non plus un grand homme parce qu'un membre de l'Institut l'a appelé « cher collègue » ou qu'une aimable femme ne l'a point trouvé sot. D'avoir vu certains tomber dans ce ridicule, ça donne un peu la chair de poule....

A notre tour ne nous laissons pas tourner la tête par les paroles aimables de M. Bovet. Peut-être rapporte-t-il en Suisse, dans son sac, quelques vérités que sa courtoisie nous cache, encore qu'il nous serait bon et sain de les entendre.

PAUL MORISSE.

VARIÉTÉS

Le Livre français et le Livre anglais. — Vente d'une bibliothèque fameuse.

Le Livre français et le Livre anglais. — Une crise menace la librairie anglaise. Il est de coutume en France d'admirer le livre anglais, et de tirer de sa comparaison avec les livres français des conclusions désavantageuses pour celui-ci. Il y a là une injustice flagrante. Si nous prenons les catégories correspondan-

tes — condition première d'une comparaison équitable, — nous voyons que la différence de prix est toute en faveur du livre anglais. Le roman français nouveau est publié, broché, au prix marqué de 3 fr. 50 ; il était naguère encore vendu 3 francs au lecteur par le libraire, qui le vend aujourd'hui au prix marqué. Le libraire le paie, selon les remises qui lui sont consenties, de 2 fr. 10 à 2 fr. 35.

Le roman anglais nouveau est publié, cartonné toile, au prix marqué de 6 shillings (soit 7 fr. 50 en prenant le shilling à 1 fr. 25) ; il est vendu 4 shillings 4 pence (5 fr. 40) au lecteur par le libraire à qui l'éditeur accorde des remises de 20 à 30 o/o. Donc l'éditeur anglais encaisse, par exemplaire vendu, une somme variant de 3 fr. 20 à 4 fr. 30, c'est-à-dire de 1 fr. 10 à 2 fr. de plus que l'éditeur français. Il faut en outre tenir compte de cette circonstance, que la vente du livre anglais est faite à compte ferme, alors que le libraire français retourne les invendus chaque trimestre ou semestre ; de ce fait, les frais de l'éditeur français s'augmentent d'une perte sensible causée par les exemplaires abîmés et les frais d'expédition des colis. A ces différences dans les prix de vente, il conviendrait d'ajouter que les papiers coûtent moins cher en Angleterre, sans parler d'autres avantages qui, pour être menus, n'en ont pas moins leur importance quand il s'agit de petites sommes comme le prix de revient d'un livre.

Cette différence de 50 à 100 o/o entre les prix français et anglais diminue dans une proportion inverse la marge des profits. Si l'on se demande ce que l'acheteur anglais obtient de plus pour son argent, on reconnaît qu'il a ce simple cartonnage toile, aux couleurs souvent criardes, et, parfois, un papier plus agréable bien que moins cher et une impression plus noire qui ne coûte rien de plus et tient aux encres employées. Tout cela est peu de chose pour compenser l'énorme écart des prix.

Nous arrivons aux mêmes conclusions si nous examinons les catégories de livres de prix plus élevés. Les ouvrages qui, en France, sont publiés en volumes à 7 fr. 50 paraissent en Angleterre à des prix qui vont de 10 shillings 6 pence jusqu'à une et deux guinées, et même plus quand ils ont plusieurs tomes. Ils sont mis en vente avec le cartonnage entoilé habituel qui revient à quelques pence et ne justifie pas à lui seul le prix de l'ouvrage. Prenons le cas d'un acheteur qui acquiert un ouvrage français philosophique ou historique à 7 fr. 50, dans l'édition brochée, et un ouvrage anglais du même genre à 12,6 (15 fr. 60) et relié dans l'entoilage de l'éditeur. Le plus souvent l'ouvrage français sera aussi bien présenté, à part l'extérieur ; si l'acheteur veut garder chacun de ces ouvrages dans sa bibliothèque, il pourra faire relier à son goût le livre français qui lui aura coûté moitié moins cher, alors qu'il sera obligé de conserver, avec

sa toile rouge, bleue ou marron, le livre anglais s'il ne veut pas ajouter à son prix d'achat le coût d'une reliure nouvelle.

Quant aux ouvrages scientifiques proprement dits, les livres français ne le cèdent en rien aux anglais ; quiconque se sert constamment des uns et des autres le reconnaîtra sans hésitation. Sans aller jusqu'à dire que le livre français est parfait et n'a besoin d'aucune amélioration, on peut dire qu'il est présenté avec goût, disposé avec clarté, et le lecteur s'y retrouve aisément ; les Anglais reprochent souvent aux ouvrages français de n'avoir pas d'index ; c'est en effet là un défaut fréquent, mais il est facile d'y remédier.

Beaucoup de gens s'émerveillent de ce que les Anglais arrivent à donner à très bon marché des volumes reliés et de format agréable, et ils font des réflexions amères sur la routine des éditeurs français qui s'obstinent à ne vouloir rien innover. Il y a, certes, quelque chose d'humiliant à voir circuler en France, par centaines de milliers d'exemplaires, des éditions d'auteurs français sous une marque étrangère. Les volumes sont imprimés sur papier mince et recouverts d'un entoilage cartonné qui n'est pas trop désagréable à l'œil, s'il manque souvent de solidité. Pourquoi, se demande-t-on, nos grandes maisons françaises n'ont-elles pas eu cette initiative ? Pourquoi cèdent-elles à un concurrent étranger des droits de reproduction qui leur appartiennent, ou dont elles ne tirent pas parti ?

Elles paraissent refuser la lutte et passer leurs munitions non pas peut-être à l'ennemi, mais tout au moins à leurs concurrents. Devant cette attitude, on les accuse de routine et d'inertie. Nous ne chercherons pas si ces reproches sont justifiés. La critique est aisée, et si la librairie française a les torts qu'on lui reproche et ne conquiert pas autant qu'il le faudrait toute la clientèle du livre à bon marché, elle n'en reste pas moins en bon rang parmi ses concurrentes.

Récemment, j'entendis diverses personnes vilipender les éditeurs français sur ce sujet du livre à bon marché. On prenait certaines publications anglaises, récentes et anciennes, comme exemple de ce que devraient faire les Français. Malheureusement, les exemples étaient mal choisis, et je ne sais pas s'il en existe de meilleurs. On s'extasiait sur des volumes du prix de un ou deux shillings et on les comparait avec certains ouvrages français brochés, au prix ordinaire de 3 fr. 50 ; mais ces critiques ont oublié que ces volumes étaient la réimpression d'ouvrages publiés déjà dans des éditions à des prix plus élevés, dont la vente avait garanti l'éditeur contre toute perte, car il ne faut pas seulement comparer un livre à un livre quant au papier, à l'impression et à la couverture ; il faut aussi songer à comparer les textes et les genres d'ouvrages qui sont ainsi réimprimés. Pour pouvoir donner à ces prix réduits certains livres, il faut trouver des ouvrages suffisamment populaires pour laisser espérer une vente

supérieure à un minimum en deçà duquel il y a perte. Etant donnés les frais de premier établissement, un ouvrage tiré à 1.000 exemplaires coûtera plus cher qu'un ouvrage réimprimé sur clichés et tiré à 10.000 Mais personne n'a envisagé la question en tenant compte de ces diverses données, et de bien d'autres, telles que le goût différent du public en France et en Angleterre, comme aussi son degré d'éducation et de culture.

§

Vente d'une bibliothèque fameuse.—En d'autres temps cet événement aurait provoqué un grand émoi ; aujourd'hui quelques lignes de regret à voir partir pour les Etats-Unis quelques-unes des richesses bibliographiques de l'Europe. A Bridgewater House, dont les fenêtres donnent sur le Green Park, face à Buckingham Palace, se trouvait rassemblée une bibliothèque fameuse que Mr. G. D. Smith, le libraire bien connu de New-York, vient d'acheter. Il l'aurait payée, dit-on, £ 200.000, soit cinq millions de francs ; les plus rares des livres et des manuscrits seraient destinés à la collection déjà célèbre que rassemble Mr. Henry E. Huntington, l'un des rois des chemins de fer d'Amérique.

Les collections de beaux livres sont nombreuses de nos jours ; mais elles se forment avec des ouvrages récents, avec des éditions de luxe, avec des exemplaires spécialement reliés, ou ayant appartenu à des personnages historiques. Le collectionneur éprouve un plaisir sentimental à posséder un livre qui fut manié et lu par Marie-Antoinette ou Napoléon, par exemple, ou c'est son plaisir esthétique qu'il cultive en recherchant de belles reliures ou des impressions remarquables par leur perfection.

La bibliothèque de Bridgewater House fut à l'origine formée par Sir Thomas Egerton, Baron Ellesmere et Viscount Brackley, qui était Garde du Grand Sceau, sous le règne d'Elisabeth et que Jacques Ier fit Lord Grand Chancelier d'Angleterre. C'était un de ces hommes comme en produisit cette époque d'Elisabeth ; très bien doué sous le rapport des facultés intellectuelles, il avait su acquérir un grand savoir, et ses contemporains sont unanimes dans les louanges qu'ils lui décernent. Sir John Davies lui dédicaça un exemplaire de son *Orchestra* par un sonnet dans lequel il le déclare pourvu de toutes les qualités du Chancelier idéal. Ce sonnet ne se trouve que dans cet exemplaire. Son fils et son petit-fils, et, en dernier lieu, son descendant, le premier Earl Ellesmere, mort en 1857, héritèrent de ce même goût pour les livres, et aujourd'hui la collection comprend plus de 4.400 ouvrages imprimés, plus de 10.000 documents historiques, lettres autographes, etc, et deux cents manuscrits dont un grand nombre enluminés.

Entre autres reliques, la bibliothèque renferme le fameux manus-

crit de Chaucer, qui date d'environ 1400 et contient le portrait si souvent reproduit qui montre Chaucer à cheval, avec un manteau à capuchon. De la même époque date l'exemplaire de la *Confessio Amantis* de Gowers, avec les armoiries de Jean sans Terre et d'Henry IV, *Le Pélérinage de la vie humaine*, d'Antoine Vérard, imprimé sur vélin en 1499, a été spécialement enluminé pour Henry VII. Un psautier anglais, provenant du monastère des bénédictins de Hampole, contient des enluminures admirable. Un *Treatise on Venery*, écrit vers 1405 par le maître des chasses de Henry VI, est dédié à Henry V. Le *Debate between Pride and Lowliness*, de Francis Thynne, composé vers 1580, est unique ; du *Pelops and Hippodamia*, par Mathew Grove, il n'existe qu'un autre exemplaire, et deux autres seulement de la *Tragedy of Queen Dido*, de Marlowe et Nash (1594) ; le seul autre exemplaire connu du *Dr. Faustus*, de Marlowe (1609), est à la Bibliothèque de Hambourg. *Syr Beirs of Hampton* (vers 1620), le *Funeral of Sir Francis Knowles*, de T. Churchard (1596), les *Amorose Songs* de Alexander Craig (1606) sont des exemplaires uniques, comme beaucoup d'autres ouvrages par des écrivains de cette époque, entre autres le *Comus* de Milton (1637) qui l'écrivit, avec l'*Arcades*, pour les enfants du premier Earl of Bridgewater.

La bibliothèque est surtout riche en shakespeariana. Les quatre Folios y sont un excellent état ; le premier, qui a encore sa reliure originale, fut acheté en 1623, lors de sa publication, pour une livre, alors qu'un premier folio qui passa aux enchères en 1906 fut payé £3000. La série des quatre atteignit £10.000 à la vente Mac George. Le troisième folio possède la page de titre très rare de 1663 : « printed for Philip Chetwinde ». Les quartos, au nombre de 14, sont en meilleur état que ceux de Chatsworth. Les deux plus rares sont le *Titus Andronicus*, de 1600, dont le seul autre exemplaire est à la Bibliothèque de l'Université d'Edimbourg, et *Lucrece*, de 1607, dont l'autre exemplaire connu est à Trinity College, Cambridge. Fort rares aussi sont devenus les *Sonnets* de 1609 ; *Henry IV*, de 1599 ; *Richard II*, de 1598 ; et le *Marchand de Venise* de 1600.

Le bibliothèque contient divers Americana, parmi lesquels la très rare *Description of New England* (1616), du capitaine John Smith, porte une dédicace de l'auteur au comte d'Ellesmere. La *Map of Virginia*, du même auteur (1612), est intacte et contient la carte qui manque généralement. Les *Strange News from Virginia* (1677) sont un ouvrage sans autre exemplaire connu. Du *New Testament* indien, d'Elliot (1661), et des *Sad and Deplorable News from New England* (1676), deux autres exemplaires seulement sont connus. Une bible latine de 1541 est celle que sir Francis Drake prit à Richard Topcliffe, à Saint-Domingue.

C'en est assez pour montrer l'intérêt personnel et historique qu'offrait cette collection de livres, rassemblée par les soins d'une série de membres d'une illustre famille, chacun selon ses goûts et son caprice. On peut regretter de la voir partir de l'autre côté de l'Atlantique, mais elle n'est pas perdue pour le monde, et nos opulents alliés l'estimeront à sa valeur et sauront la loger ainsi qu'elle le mérite.

H.-D. D.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés *impersonnellement* à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages *personnels* et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Histoire

Duchesse d'Abrantès : *Mémoires;* Nelson, 2 vol. 2 50

Mme Adam : *Guillaume II, 1890-1899;* Alcan. 3 50

E. Laloy : *La Diplomatie de Guillaume II depuis son avènement jusqu'à la déclaration de guerre de l'Angleterre, 1888-4 août 1914,* Bossard 6 »

Littérature

Henri Aimé : *Le Bandeau sur le front;* Crès. 1 75

Léon Bloy : *Méditations d'un Solitaire en 1916;* Mercure de France. 3 50

Jean Richepin : *La Clique, 1915-1916;* Flammarion. 3 50

Ouvrages sur la guerre actuelle

Georges Bonnet : *L'Ame du soldat;* Payot. 3 50

Jules Chopin : *L'Autriche-Hongrie, « Brillant Second ».* Préface de M. Ernest Denis ; Bossard. 5 »

Les Crimes allemands en Afrique; Comité de l'Afrique française. 2 »

Louis Dumur : *Les Deux Suisse, 1914-1917;* Bossard. 5 »

Arnould Galopin : *Sur la ligne de feu.* avec 20 illust ; Boccard. 3 50

R. Herrick : *La Décision mondiale.* Trad. par Ch. Cestre et Ch. Garnier. Préface de Emile Hovelacque ; Didier. 3 50

Pierre de Kadoré : *Mon groupe d'autos-canon ;* Hachette. 3 50

René Milan : *Trois étapes ;* Plon. 3 50

Levis-Mirepoix : *Les Campagnes ardentes ;* Plon. 3 50

Lord Northcliffe ; *A la guerre;* Payot. 3 50

Lieutenant Péricard : *Ceux de Verdun;* Payot, 3 50

Jacques Pirenne : *Les Vainqueurs de l'Yser.* Dessins de James Thiriar. Préfaces de Emile Verhaeren et Emile Vandervelde; Payot. 3 50

C. F. Ramuz : *Le Grand Printemps ;* Cahiers Vaudois. » »

Pédagogie

P. Boret : *L'Instinct combatif ;* Fischbacher 4 »

H. Roorda : *Le pédagogue n'aime pas les enfants ;* Cahiers Vaudois. » »

Poésie

René Marie Hermant : *Vingt-deux ballades goguenardes, malévoles, inutiles ou perverses.* Illust. de Simeng Mosso; Jouve. » »

Henri Muguier : *La Clairière automnale;* Carmel, Genève. » »

A. N. Nusbarme : *Avènement d'âmes ;* Sansot. 3 50

Ph. d'Ussel : *Visions limousines ;* Jouve. » »

J. Valcler : *L'heure du héros.* Préface de V. E. Michelet ; L'Edition. 3 50

Questions coloniales

J. L. de Lanessan : *La Tunisie.* Avec 1 carte en coul. ; Alcan. 5 »

Roman

Rodolphe Bringer : *Le Mari de Cœur;* Albin Michel. 3 50

Charles Derennes : *La Nuit d'été;* L'édition. 3 50

Denis Guillot : *Superkultur ;* Fasquelle. 3 50

Maurice Magre : *Les Colombes poignardées;* L'Edition. 3 50

Marcel Nadaud : *Chignole;* Albin Michel. 3 50

M. Reynès-Monlaur : *Les Autels morts;* Préface du R. P. Mainage ; Plon. 3 50

Sciences

Lysis : *Pour renaître*; Payot. 3 50

Sociologie

Henry Barby : *Au pays de l'épouvante : L'Arménie martyre.* Préface de M. Paul Deschanel ; Albin Michel. 3 50

Gabriel Carrière : *La Représentation des Intérêts et l'importance des éléments professionnels dans l'évolution et le gouvernement des peuples*; Alcan. 6 »

Les Juifs de Roumanie ; Ligue des Droits de l'homme. 0 50

P.-H. Loyson : *La France champion du droit.* Introd. par Isabelle Debran ; Georg, Genève. 1 20

Jean de Maupassant : *Un grand armateur de Bordeaux : Abraham Gradis, 1699-1780*; Féret, Bordeaux. » »

Alphonse Muzet : *Le Monde balkanique*; Flammarion. 3 50

MERCVRE.

ÉCHOS

Société anonyme du *Mercure de France.* — Une Lettre de M. Andréas Winding. — La Langue russe en caractères latins. — A propos de l'affaire Donizetti. — La santé des armées allemandes. — Bénoni. — Le Ciné et ses comédiens. — Mort du duc de Tamames. — La Bibliothèque de George Washington. — Les grands écrivains sans latinité. — Le Comte Witte et le Tsar Nicolas. — Baudelaire et Brunetière. — Emile Verhaeren célébré à Rouen. — Reverbérations sur la Tamise. — Nos marionnettes. — Tsugouharu Fougita. — Corpus scriptorum latinorum Paravianum. — L'arbre le plus vieux du monde. — Les « Præcordia » du Pape. — Broussoniana. — A propos des simples. — Paul Claudel et « Bordeaux-Odessa ». — *La Patrie Serbe.*

Société anonyme du « Mercure de France ». Assemblée générale ordinaire annuelle. — Les actionnaires de la Société anonyme du *Mercure de France* sont convoqués en assemblée générale ordinaire annuelle le mardi 26 juin prochain, à six heures, au siège social.

§

Une lettre de M. Andréas Winding.

Paris, 25 mai 1917.

Monsieur le Directeur,

J'ai écrit à la gloire de la France un livre de 300 pages en danois et publié à Copenhague.

M. La Chesnais n'a trouvé moyen de signaler à vos lecteurs dans le *Mercure* du 1er mai que les deux pages qui contenaient quelques critiques amicales, mais qui, mentionnées isolément, pourraient me faire prendre pour un ennemi de la France, alors que tous mes amis savent bien que je suis tout le contraire.

Je vous joins un court extrait de ma préface traduit en français, qui prouve, entre mille passages que je pourrais citer : que je suis un ami de la France, en dépit de M. La Chesnais qui a peut-être d'autre chats à fouetter que de pénétrer la pensée des écrivains scandinaves. Laissez-moi

lui dire comme la Vénitienne au téton borgne disait à Jean-Jacques... *Studia la matematica.*

Voici l'extrait de mon livre.

Par son grand passé historique et ses belles traditions, le Français possède non seulement un sens raffiné pour le grand geste, il sent également que noblesse oblige; aucun peuple n'est si chevaleresque quand il s'agit de l'honneur du pays. Du temps de la Renaissance, le roi de France était le seul prince parmi les belligérants qui était cru sur parole.

Avec cette guerre on a constaté la même chose quand il s'agissait de la Serbie. A cette époque les soldats français tenaient pour ainsi dire seuls le front occidental; après avoir porté le lourd fardeau de la guerre, ils attendaient la bataille décisive dans leur propre pays. Et malgré que les intérêts français en France ne fussent pas plus grands que ceux de l'Italie, Russie et Angleterre pour la défense de l'Orient, ils furent les premiers à débarquer à Salonique; le sentiment naturel en France était pour son honneur de ne pas laisser périr la Serbie.... Après les malheurs serbes il y eut à la Sorbonne une fête en l'honneur du malheureux pays.

Il y eut des discours des représentants des Alliés; le Russe enveloppait ses mots dans un mysticisme obscur; l'Anglais conservait naturellement la Grande-Bretagne protectrice des petits Etats: seul, le Français avouait l'abandon de la Serbie par ses protecteurs, c'était étrange d'entendre la vérité venir des représentants du pays qui seul avait fait quelque chose, c'était la voix du pays de l'honneur.

Cette sublime morale nationale porte dans les grands moments chaque individu à un degré plus élevé. Même de tout petits bourgeois rappellent Bayard et Jeanne d'Arc, et ils méritent de posséder une grande histoire. Avoir vu le peuple français se rassembler, conscient de sa valeur, se dresser fièrement avant le combat décisif est la plus grande force pour ceux qui croient à la victoire de la justice et de l'honneur.

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, l'expression de mes sentiments respecteux.

ANDREAS WINDING.
Directeur Parisien du *National Tidende* de Copenhague
et du *Verdens Gang* de Christiania,
vice-président de la Société Danoise à Paris.

§

La langue russe en caractères latins.

Paris, 15 mai 1917.

Monsieur le Directeur,

La Révolution tient nos esprits attentifs à tout ce qui est russe. Si elle autorise en Russie les réclamations les plus audacieuses, les Français ont bien droit de formuler sur ce qui touche à ce pays des desiderata inaccoutumés. Peut-être donc accueillerez-vous les miens dans vos colonnes.

Voici le premier. A l'heure où tous les espoirs se libèrent, j'exprime nettement celui de voir la langue russe écrite avec des caractères latins. Ce sera si peu étrange que bien des langues et dialectes slaves s'impriment déjà au moyen de l'alphabet occidental, ainsi le polonais et le serbo-croate

Et voici le second : que, du moins, les Alliés s'entendent pour transcrire fidèlement et uniformément les mots russes. Ce n'est point ce qui a lieu. Ou bien l'on fait de la fantaisie et il n'y a pas deux journaux pour écrire de même un même nom: *Protopopof* ou *Protopopow*, *Stcheglovitov* ou *Chtieglovitof* ou *Stcheglovitof* ! Ou bien l'on reproduit simplement — c'est presque la version officielle et correcte — l'orthographe allemande... Alors le *v* ou *f* ou le *v* deviennent respectivement *w* et *ff* ; le *ch*, le *j*, le *htch* deviennent *sch* etc... Tout cela s'accorde avec la prononciation

boche, mais ne réussit chez nous qu'à produire une lamentable cacophonie.

Le jour où l'on voudra y mettre fin verra trancher la question de l'*e* muet qui termine ou devrait terminer *Petrograde* et tant d'autres mots russes. L'auteur de ces lignes s'est permis de la soulever l'an dernier dans une lettre que le *Figaro* voulut bien publier.

Le *Figaro*, touché surtout de l'opinion des Russes, imprima dès lors *Pétrograde* et abandonna la forme usuelle, hélas de *Pétrograd*.

Il y eut cependant des protestations. M. Polybe démontra que cet *e* muet, les grammairiens l'appellent signe dur. (Mais des grammairiens allemands appellent aussi signe doux l'*i* muet des Russes qui leur permet de mouiller les *l* elles *n*, par exemple, comme nous faisons pour dire *ailleurs* ou *montagne*. Et il invoquait l'étymologie. *Grade* de *rétrograde* vient du latin *gradus* et *grade* de *Pétrograde* n'en viendrait pas. Ce serait, selon lui, choquant.

Depuis lors, le tsar a été détrôné et M. Polybe dans un article très bien fait d'ailleurs, où il racontait avoir assisté en Russie à une représentation du *Révisor* de Gogol, a reconnu ne savoir que quelques mots de russe. Depuis lors aussi l'étymologie a été très à la mode et certains journaux s'en sont donnés à cœur joie. Alors, je me permets de revenir à l'*e* muet de *Petrograde* et d'ajouter deux mots d'étymologie à ma lettre.

En ce qui concerne l'*e* muet que les grammairiens appellent signe dur, il suffit de regarder un alphabet russe. On voit que dans cette langue, il y a une lettre pour *e*, une pour *é*, une pour *ié* et une pour *è*. Leur forme même l'indique, quoique l'usage ait un peu brouillé *é* et *ié*.

Et quant à l'étymologie, l'application des lois de la linguistique confirme l'alphabet. Sait-on que *grade* = *ville* (en slave) vient du latin *hortus* = *jardin* ? Simplement comme *ville* vient de *villa* = *ferme*.

Dans les pays barbares, Gaule ou Thrace, ou Germanie, les habitants étaient avant tout chasseurs ou pasteurs. Le jardin et la ferme y furent d'abord des enclos où les Romains civilisés abritèrent soigneusement et la culture et les cultivateurs. Et c'est l'origine des villes. *Hort*(*us*) donne au haut allemand *gart*, comme *hos*(*tis*) a donné *gost*. Les Russes aujourd'hui encore remplacent par *g* l'*h* aspirée initiale des mots allemands, écrivant *galten*, par exemple, pour *halten*. La forme *gart* se retrouve en allemand, notamment dans *Stuttgart*. Dans la Russie du nord, *gart* devint *garode* ou *gorode* par intercalation de voyelles, comme *milch*, *milk* (= lait) y est devenue *moloko*. Dans la Russie du centre ou du sud, *garode* fut par contraction transformé en *grade* : *Elisabethegrade*, *Belgrade*. Le russe moderne a les deux formes.

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, l'expression de ma considération la plus distinguée.

J. SUTEMS.

§

A propos de l'affaire Donizetti.

Paris, le 29 mai 1917.

Monsieur le Rédacteur en Chef,

Votre Journal a publié une Etude sur le différend qui existe entre les héritiers Donizetti et la *Société des Auteurs et Compositeurs Dramatiques*, 12, rue Henner.

Or, par erreur, vous avez imprimé « *Société des Auteurs, Compositeurs et Editeurs de Musique*, 10 rue Chaptal.

Nous vous prions d'avoir l'amabilité de rectifier cette erreur dans votre prochain numéro.

Veuillez agréer, etc.

P. le Conseil d'Administration de la *Société des Auteurs, Compositeurs et Editeurs de Musique*.

Le Secrétaire Général.
JEAN DAVIS.

§

La Santé des armées allemandes. — Les journaux spéciaux allemands ont publié récemment, comme ils l'avaient déjà fait l'an dernier, les données fournies par les rapports sur l'état sanitaire des troupes impériales en 1916. D'après les chiffres officiels, — qui ne reflètent peut-être pas la vérité absolue, — l'armée allemande se serait, en général, bien mieux porté, en 1916 qu'en 1915, fait explicable d'ailleurs par l'amélioration du service de santé militaire : la moyenne mensuelle des malades est tombée de 120 à 100 pour mille (100 o/oo).

Si l'on considère les différentes maladies, la variole aurait complètement disparu ; d'autres, comme le typhus, la dysenterie, le choléra asiatique (0,24 au lieu de 0,32 o/oo) auraient fortement diminué ; de même pour la scarlatine, la rougeole, les maladies inflammatoires du poumon (4 o/oo au lieu de 6,8) et de la plèvre (6 au lieu de 7,7). La tuberculose n'offrirait plus que 1,7 cas au lieu de 2,9 o/oo.

Les maladies nerveuses, toujours très fréquentes, reculent de 24,3 à 21,5 seulement.

Par contre, on a constaté un plus grand nombre de cas de fièvre pourprée, de fièvre intermittente (0,80 au lieu de 0,17) et de diphtérie (0,57 au lieu de 0,24 o/oo) ; les mêmes constatations, pour cette dernière maladie, ont d'ailleurs été faites sur la population civile de l'Empire.

Les blessés (abstraction faite de ceux qui ne survivent pas à leurs blessures) retournent au front dans la proportion de 70 o/o environ ; des 30 autres, 6,4 sont réformés ; le reste est classé apte au service des dépôts et garnisons, ou au travail.

Les malades traités dans les hôpitaux des armées ou de l'intérieur sont, dans la proportion de 90 o/o, classés de la même façon ou renvoyés aux armées ; 9 o/o sont réformés ; 1 o/o succombe.

Enfin, depuis le début des hostilités jusqu'à la fin de 1916, on comptait en Allemagne, 1.250 combattants devenus aveugles.

§

Bénoni. — A propos de l'écho paru sous ce titre dans notre livraison du 1er juin, le Dr Lebeaupin nous adresse ce qui suit.

Bénoni n'était pas le second nom de Benjamin, dernier fils de Jacob et de Rachel, mais bien le premier. Ce nom de Bénoni (*fils de ma douleur*) fut donné à l'enfant par sa mère au moment où celle-ci expirait des suites de son accouchement (Genèse, ch. xxxv). Jacob substitua au nom de Bénoni celui de Benjamin, lequel ne veut pas dire le « *bien aimé* » mais le « fils de la droite », le bâton de vieillesse, celui qui devait soutenir le patriarche sur ses vieux jours. C'est une semblable raison qui fit donner le nom de Scipio (Scipio = Bâton) à un membre de la « gens Cornelia », parce qu'il servait de guide à son père aveugle. — Dr Alf. Lebeaupin

§

Le Ciné et ses comédiens. — *Le Règlement général concernant les rapports entre les maisons d'édition et les artistes* contient des dispositions qui suffiraient à fournir la matière d'un nouveau *Roman Comique* sur ces comédiens du cinéma, toujours errants pour jouer dans les sites où les place la fantaisie des scénarios.

Nous avons tous rencontré de ces troupes qui venaient tourner quelques scènes à la campagne ou dans une rue, puis s'en allaient

Comme un essaim chantant d'histrions en voyage.

Le règlement prévoit une heure au moins et une heure et demie au plus pour le déjeuner.

Dans le cas où on ne déjeune pas, la journée se termine à 4 heures de l'après-midi. Mais, dans ce cas, le metteur en scène devra laisser à ses interprètes le temps nécessaire pour manger sur le plateau un sandwich qu'un délégué des comédiens sera autorisé à aller chercher aux frais de ces derniers.

Si les « extérieurs » sont exécutés aux environs du théâtre de prise des vues, les règles restent les mêmes que pour les théâtres.

Chaque fois que l'acteur aura abîmé, en raison de son rôle, des vêtements ou des objets personnels, ils devront lui être remboursés.

Les auteurs de cinéma ont, au demeurant, sur leur art des idées arrêtées et l'un d'eux, qui connaît les caractéristiques de tous les films admis chez les Alliés en temps de guerre, nous a fait à ce propos les déclarations suivantes :

« J'aime avant tout les films américains et les films français, chacun pour des raisons différentes, mais je les aime également.

« Le film anglais est un peu bonbon, mais il a ses qualités. Les films que je n'aime pas sont : les films italiens, les films espagnols et les films scandinaves. Voici pourquoi :

« Le film italien nous jette toujours dans un imbroglio inextricable et tragiquement banal. Les héros trop fardés sont toujours des personnages des classes riches, ils ont des attitudes outrées : palais, parcs, valets, autos, toilettes de luxe, effets spécialement heureux du point de vue photographique, en tout se retrouve le goût italien pour la virtuosité, qui éteint l'intérêt de l'intrigue. Le film italien est celui dont la lecture est le plus difficile. Comment ne point comprendre l'absurdité de faire parler longuement des personnages dont on voit remuer les lèvres sans entendre les paroles qu'ils prononcent ?

« Le film scandinave est empreint de préoccupations morales et humanitaires, de cas de conscience où se débattent des personnages, descendants directs des héros d'Ibsen ; il est long, difficile à suivre, — sans grand effet cinématique.

« Le film espagnol, inférieur encore au film italien, n'a même pas l'intérêt de la somptuosité banale. C'est plat et ennuyeux. »

§

Mort du duc de Tamames. — A Madrid, la mort, à 64 ans, du duc de Tamames a laissé beaucoup de regrets dans les cercles aristocratiques aussi bien que dans les milieux artistiques.

Le duc de Tamames était un des hommes les plus populaires d'Espagne. Il avait été président du « Théâtre Box Club ». Il avait fondé le prix « Cervantes » pour la littérature.

Il était amateur d'art et l'ami d'un grand nombre d'artistes, poètes et écrivains. Il les encourageait et les assistait.

Pendant de nombreuses années, des auteurs, artistes et acteurs — non pas des moindres — furent reçus journellement à la table de ce Mécène, qui était aussi le doyen des grands d'Espagne.

§

La Bibliothèque de George Washington. — A New-York, le goût des bibliophiles pour les livres rares portant des signatures de grands hommes augmente chaque jour.

C'est ainsi qu'à la vente de la bibliothèque de feu le colonel Robinson, de Harford, neuf pamphlets américains, très rares, reliés en un volume sous le titre : *Ovations*, provenant de la bibliothèque de George Washington et portant sa signature, ont été vendus 1175 dollars, soit 5.875 francs.

Les bibliophiles américains commencent aussi à rechercher les manuscrits français, par exemple, ceux de Villiers de l'Isle-Adam.

§

Les grands écrivains sans latinité. — Mon article sur « la question du latin » (*Mercure* du 1er janvier dernier) n'était qu'une réponse très condensée à deux notes initiales des plus agressives de M. Janvion. Cet éminent critique revient à la charge, déployée cette fois sur un front de cinq pages compactes (nº 451 du *Mercure*, p. 563 et suiv.) et soutenue par toutes les pièces de son artillerie lourde, très lourde. Il me sera bien permis de rentrer en lice pour ma défense.

Et d'abord M. Marcel Coulon m'a reproché d'enrôler J.-H. FABRE parmi les grands écrivains qui n'ont pas su le latin. Je conviens qu'il faut le rayer de la liste ; mais on pouvait s'y tromper. Le cas du grand écrivain naturaliste est tout à fait spécial : il n'a fait qu'ébaucher les études classiques régulières, et l'on pourrait dire qu'il fut à la fois un primaire et un autodidacte pour le latin comme pour les sciences. D'après son autobiographie publiée par le Dr Legros (1), il quitta le collège à 14 ans, au moment de terminer sa cinquième. Dès lors il court les grandes routes et gagne son pain par n'importe quel moyen, un jour vendant des citrons à la foire de Beaucaire, une autre fois se joignant à une équipe d'ouvriers qui travaillaient au chemin de fer de Beaucaire à Nîmes, échangeant ses derniers liards contre un petit volume des poésies de Reboul. C'est ainsi préparé qu'il entre, à 17 ans, comme boursier à l'Ecole normale primaire d'Avignon où l'on ne fait guère que des dictées, de l'arithmétique et de la géométrie. A ses moments de loisir, il se remet au latin sans maître et s'essaie au grec. Voici sa méthode, telle qu'il l'expose à son frère :

« Prends Virgile, un dictionnaire et une grammaire, et traduis du latin en français, toujours et toujours ; pour faire une bonne version, il ne faut que du bon sens et très peu de connaissances grammaticales et autres accessoires pédantesques... »

(1) *La vie de J. H. Fabre naturaliste*, par un disciple, Chez Delagrave, 1913.

Maintenant M. Marcel Coulon interroge : *Peut-on penser et écrire parfaitement en français sans latinité* ? C'est, en effet, toute la question, qui ne saurait être éclaircie par des affirmations tranchantes, par des dissertations de rhéteur échauffé ou de vagues souvenirs de collège embellis par le recul des années. Je crois avoir répondu *expérimentalement*, si j'ose dire, par les exemples mémorables et désormais acquis de Comines, La Roche, foucauld, Vauvenargues, Béranger, Mme de Girardin, et subsidiairement de l'auteur de la Chanson de Roland, de Joinville, Froissart, Monluc, Napoléon et George Sand.

Après de nouvelles recherches, je réclame le droit d'ajouter aujourd'hui à ma liste les noms de Saint-Amant, Tristan l'Hermite, Boursault (trois victimes de Boileau), Maître Adam Billaut, Mme de Maintenon, Mme du Deffand, Mlle de Lespinasse, Mme de Staël, François Arago, Marceline Desbordes-Valmore, Alexandre Dumas, Albert Glatigny, Aristide Bruand, Jules Jouy, Georges Auriol, Jehan Rictus, enfin Colette Willy.

Y eut-il jamais, demanderai-je à mon tour à M. Coulon, penseur plus profond et plus parfait styliste que l'auteur des *Maximes* ? C'est bien à lui que s'applique la forte parole de Voltaire : « Les hommes qui ont le mieux pensé sont aussi ceux qui ont le mieux écrit. »

Je n'avais fait que mentionner BÉRANGER, dont certaine critique déliquescente a tenté de rabaisser le génie. Lamartine, Victor Hugo et Chateaubriand l'estimaient très haut, et Henri Heine l'a proclamé le plus français de nos poètes avec Musset. Il avait parfaitement le droit d'affirmer sans fausse modestie :

> En vain faut-il qu'on me traduise Homère :
> Oui, je suis Grec, Pythagore a raison.

Orpheline et très pauvre dans sa jeunesse, élevée chez des tantes de province, mariée à 16 ans, Mme DE MAINTENON ne fut pas mise au latin comme les Lafayette, les Scudéry et les Sévigné. Devenue plus tard éducatrice par vocation, c'est elle qui recommandait au précepteur du duc du Maine : « Peu de latin, et beaucoup de Maximes ! — La leçon de latin a manqué ce matin ? tant mieux ! » Et cependant, voici sur Mme de Maintenon écrivain l'opinion de Gaston Boissier : « J'oserai dire que pour la précision et la pureté des termes, elle écrit peut-être mieux que Mme de Sévigné ; sa phrase est plus courte, plus vive, plus dégagée d'incises, d'un tour plus moderne. Elle dit si bien ce qu'elle veut dire, et d'une manière si délicate... »

SAINT-AMANT, « très-grand et très original poète, dit Th. Gautier, digne d'être cité entre les meilleurs dont la France puisse s'honorer », ne savait qu'un peu de grec et de latin, mais possédait parfaitement l'anglais, l'espagnol et l'italien.

TRISTAN L'HERMITE ne faisait pas grand cas des anciens, lui qui se battit en duel, à Bordeaux, contre un écolier de l'Université « qui avait refusé de reconnaître la supériorité du Tasse sur Virgile ».

BOURSAULT, qui sans latinité fit de très agréables comédies, est aussi l'auteur de ce vers délicieux :

> Une fleur pour mourir n'a que le temps d'éclore.

Et Boileau reconnaissait que, de tous les auteurs qu'il avait critiqués, c'était encore lui qui avait le plus de mérite.

Mme DU DEFFAND, épistolière brillante, se forma seule parmi les entretiens des écrivains et des philosophes.

Mlle DE LESPINASSE savait l'anglais, l'italien et « possédait la littérature de plusieurs autres langues dans nos meilleures traductions » (Mis de Ségur). Elle savait surtout parfaitement sa propre langue et s'était nourrie de Racine, de La Fontaine et de Voltaire.

FRANÇOIS ARAGO, grand écrivain scientifique et grand orateur, possédait à fond les classiques français ; mais élève fantaisiste et turbulent, il se prépara seul au concours de Polytechnique et fut reçu premier à 17 ans.

On sait que dans tous ses ouvrages, Mme DE STAEL soutenait qu'à l'idéal antique vieilli il fallait substituer l'esprit européen et moderne dans une âme française. Les sujets grecs étaient épuisés, les auteurs pseudo-classiques de l'Empire faisaient peu d'honneur à leur formation latine. « Le grand défaut dont notre littérature est menacée, c'est la stérilité, la froideur et la monotonie ; tandis qu'en lisant les écrits d'une nation dont la manière de voir et de sentir diffère beaucoup de celle des Français, l'esprit est excité par des combinaisons nouvelles, et l'on pourrait parvenir à adapter au goût français, peut-être le plus pur de tous, des beautés originales (1). »

MARCELINE DESBORDES-VALMORE a raconté elle-même dans une lettre autobiographique (2) comment elle était devenue poète, et que le célèbre Dr Alibert, qui la soignait, « lui conseilla d'écrire comme un moyen de guérison, n'en connaissant pas d'autre. J'ai suivi l'ordonnance, *sans avoir rien appris, rien lu.* »

ALEXANDRE DUMAS, dont le hasard fit tous les frais de l'instruction, n'a pas fait ses humanités et passa toute sa jeunesse à braconner, comme Shakespeare. A 13 ans, lors de sa première communion, il refusa d'apprendre ses prières en latin, parce qu'il voulait les comprendre. « Passons sous silence, dit M. H. Parigot, les deux curés, pédagogues médiocres, qui lui enseignèrent le rudiment (3). » Il faut lire, en effet, dans les *Mémoires* du bon Dumas (4) par quel stratagème il faisait si bien ses versions, tandis que ses thèmes étaient affreusement barbares. Il entrait à 15 ans comme petit clerc chez un notaire. A 16 ans, il apprit l'italien et l'allemand avec un de ses amis qui les parlait comme sa langue maternelle. Les véritables maîtres de Dumas ont été Shakespeare, W. Scott et Schiller. Comme l'auteur de Coriolan, il suppléait par les traductions, l'imagination et l'intuition à son ignorance du latin, quand il écrivait son drame de *Catilina* et son roman néronien d'*Acté*, dont Renan, au dire de M. H. Parigot, n'eût pas désavoué les deux cents premières pages.

Voilà donc un grand écrivain sans latinité, dont nos bons humanistes n'ont pas manqué de railler les défaillances de style, mais dont Michelet disait que c'était une force de la nature et Victor Hugo que « son esprit était capable de tous les miracles ». Et George Sand de développer à son tour : « Le romancier fécond, le poète dramatique et lyrique, le critique enjoué,

(1) Preface de *Delphine*. — Dans son *Essai sur la littérature anglaise*, Chateaubriand affirme aussi qu' « il est très bon, très utile d'apprendre, d'étudier, de lire les langues vivantes ».
(2) *Mémoires* d'Alexandre Dumas, tome IV, p. 247.
(3) *Collection Hachette des grands écrivains*, Alexandre Dumas, page 13.
(4) Tome II, page 37.

l'artiste plein de fantaisie et d'imprévu, tous les hommes qui sont contenus dans Dumas n'ont pas empêché l'écrivain philosophique de faire sa preuve à l'occasion avec une égale puissance » (1).

Fils d'un gendarme de Lillebonne, ALBERT GLATIGNY allait à l'école avec les petits paysans. Un tome dépareillé d'un vieux Ronsard lui révéla la poésie : « J'affirme, dit Anatole France, qu'il n'y avait pas alors, dans les universités et les académies, vingt personnes capables de lire Ronsard comme le lisait ce petit paysan. » Glatigny se fit clerc d'huissier, puis apprenti imprimeur, et partit comme souffleur avec une troupe de comédiens nomades. Acteur déplorable, il improvisait facilement. « Il fit des vers joyeux, brillants, spirituels, tournés avec un art à la fois savant et facile, et qui sont d'un poète. » (A. France.)

JULES JOUY fut d'abord garçon boucher, puis peintre sur porcelaine, et écrivit dans les petits journaux. Ses chansons politiques ou montmartroises, pleines de verve, furent très appréciées par les maîtres de la critique du temps, Sarcey et A. Scholl, Jules Lemaître et O. Mirbeau.

Elevé à Londres, puis en Ecosse, JEHAN RICTUS (Georges Randon) revient en France à 10 ans. « Depuis cette époque, dit-il, j'ai vécu à Paris, où tout jeune, vers 15 ans, seul au monde, j'ai roulé, disparu, tribulé et produit comme j'ai pu. » C'est avec une vérité pittoresque et poignante qu'il exprime en sa langue argotique les tendresses, les souffrances et les colères des miséreux.

J'arrive à M. Janvion. Je ne le suivrai pas dans ses considérations filandreuses sur le latinisme et la culture littéraire, où il s'empêtre et fait intervenir, avec une touchante érudition, les noms de Descartes et Bossuet, Lamartine et Brunetière, Nisard et Verlaine. Tout un paragraphe est consacré à Zola, à qui M. Janvion se donne le ridicule, à la barbe des lecteurs médusés, de décerner « un quelconque prix Goncourt » (*sic*). Il trouve lui-même le rapprochement saugrenu, et c'est bien aussi mon avis.

M. Janvion n'apporte au débat aucun fait nouveau ; rien que des finasseries et de pauvres arguties sur le latin déjà pesé et mesuré de Napoléon, de Cervantès, de Coppée, de Loti et de George Sand.

A propos de NAPOLÉON, je puis ajouter ce fragment intéressant d'une lettre que j'ai reçue de M. Frédéric Masson : « J'ai vu beaucoup des papiers de jeunesse de Napoléon. Je dois dire que je n'y ai guère rencontré de latin, sauf quelques mots estropiés. Bien que ses notes de Brienne semblent indiquer qu'il avait suivi une classe de latin, je doute extrêmement qu'il en ait tiré profit... » (2)

Sur CERVANTÈS, M. Janvion récidive avec son érudition d'une heure et le sempiternel *Licencié de verre*. Je lui oppose encore une fois le traducteur et biographe Lucien Biart, et j'ajoute ces indications d'une lettre personnelle de M. Pierre Paris, directeur de l'Institut français de Madrid : « J'ai plusieurs amis espagnols qui se piquent d'érudition spéciale au sujet de Cervantès ; et ceux que j'ai consultés, D. Jacinto Picon, D. José Gomez Ocana en particulier, sont d'avis que Cervantès, élève des Jésuites de Séville, et dont le père en mourant, ne laissa que deux livres, dont une gram-

(1) *Histoire de ma vie*, tome X, p. 81.
(2) V. le *Moniteur médical* du 28 mars 1917.

maire latine, a dû apprendre le latin, mais ne l'a jamais très bien su (1). »

De COPPÉE, je redirai tout franc, avec son biographe Ernest Gaubert, qu'il quitta le lycée après la troisième. Les comptes fantastiques de M. Janvion, — 6 ans de latin et 4 de grec, — n'y peuvent rien changer : Coppée ne posséda jamais qu'une médiocre latinité.

Il est absolument inexact que LOTI ait pris la peine d'affirmer sa latinité dans le *Mercure* du 1er novembre dernier, et ce n'est pas le cas de s'écrier : on dirait du Viaud ! La lettre sur *Pierre Loti et le latin* (page 184) ne signifie rien, d'abord parce qu'elle est anonyme, ensuite parce qu'il n'est permis de « traduire Tacite à livre ouvert » qu'aux membres de l'Académie des Inscriptions, et encore ils ne s'en vanteraient pas.

Sur GEORGE SAND, mon ami le Dr Labonne, que M. Janvion essaie vainement de tirer à lui, s'était fourvoyé en affirmant ici même (*Mercure* du 16 septembre, p. 380) : « Je suis certain qu'en quelque endroit de ses œuvres, G. Sand écrit que la lecture des auteurs grecs ou latins forme le style. Un plus érudit que moi trouvera ce passage. » Je me suis donné la peine de chercher, et j'ai trouvé juste le contraire, comme je l'ai exposé dans le *Mercure* du 16 janvier dernier, p. 379. Il reste que G. Sand refusa, à 12 ans, de continuer l'étude du latin et qu'elle en condamnait radicalement la culture.

M. Janvion, qui pratique volontiers la restriction mentale, sait aussi s'échapper par la tangente. Il choisit dans Jules Lemaître une citation anodine, pour éviter la citation topique et probante que je vais lui infliger : « Et qu'est-ce donc enfin que ce fameux trésor d'idées générales, d'idées éducatrices, dont les littératures grecque et latine auraient le monopole ? Ne parlons pas du grec qui n'est bien su que de quelques spécialistes. Ce trésor, prétendu unique et irremplaçable, ce sont quelques pages de Lucrèce, dont le principal intérêt est d'être vaguement darwiniennes; ce sont, dans Virgile, quelques morceaux des Géorgiques, qui ne valent pas tels passages de Lamartine ou de Michelet, et les amours de Didon qui ne valent pas les amours raciniennes d'Hermione ou de Roxane; ce sont les chapitres de Tacite sur Néron ; c'est, dans les épîtres d'Horace, la sagesse de Béranger et de Sarcey ; c'est le spiritualisme déjà cousinien des compilations philosophiques de Cicéron; c'est le stoïcisme théâtral des lettres et des traités de Sénèque; et c'est enfin la rhétorique savante, mais presque toujours ennuyeuse, de Tite-Live et du *Conciones*. Rien de plus en vérité. Or, cela se trouve tout entier ramassé dans Montaigne, et tout entier répandu dans les écrivains du XVIIe siècle, où nous n'avons qu'à l'aller prendre. Non, je le sens bien, ce n'est pas aux Grecs ni aux Romains que je dois la formation de mon cœur et de mon esprit. Si donc le bénéfice que j'ai pu retirer du latin m'échappe, à moi qui l'ai très bien su il y a 25 ans, de quel profit peut-il être pour les neuf dixièmes de nos collégiens ? »

Pour ce qui est du style, il en est de lui comme des vertus morales et du caractère, et je souscris pleinement à cette formule désabusée : « Ecrire est le seul talent qu'on ne puisse devoir qu'à soi-même. C'est à peine si des avis sont utiles, et il n'est point de leçons qui servent. » (Marie-Anne de Bovet).

(1) L'omniscient M. Janvion sait-il quelle langue parlent les moines de Chalcidique ? Moi, j'opinerais pour le grec, le serbe ou quelque idiome slave...

Avant d'en finir avec les prétéritions et vantardises de M. Janvion, je rappelle que dans *le Mercure* du 16 oct., p. 761, parlant de Joinville, Froissart, Comines, La Rochefoucauld, Vauvenargues, il se disait « en mesure de prouver que pour ceux-là encore l'opinion de l'érudit Dr Callamand était erronée ». Depuis ce temps M. Janvion est resté muet comme une carpe, et les preuves annoncées se sont évanouies dans un rêve.

Cependant il ne s'agit nullement de dénier au latin toute valeur éducative, mais bien de reconnaître une vertu équivalente à toutes les langues littéraires modernes, qui par surcroît gardent leur utilité pratique. C'était déjà l'opinion de La Bruyère : « Il ne s'agit point si les langues sont anciennes ou nouvelles, mortes ou vivantes, mais si elles sont grossières ou polies, si les livres qu'elles ont fournis sont d'un bon ou mauvais goût. ». (*Des jugements.*)

Un peu plus tard, dans son *Histoire de l'Académie*, le savant abbé d'Olivet, faisant l'éloge de Conrart, m'apporte cet argument inattendu : « Quoiqu'il ne sût ni grec ni latin, tous les hommes célèbres de l'époque (je citerai Racine, Corneille, Mézeray, Fléchier) l'avaient choisi pour le confident de leurs études, pour le centre de leur commerce, pour l'arbitre de leur goût. Et puisqu'il n'avait pas la moindre teinture de ce qu'on appelle langues savantes, avouons, pour encourager les honnêtes gens qui lui ressemblent, que, sans ce secours, un esprit naturellement délicat et juste peut aller loin. Rarement la multiplicité des langues nous dédommage de ce qu'elle nous coûte. Homère, Démosthène, Socrate lui-même, ne savaient que la langue de leur nourrice. Un jeune Grec employait à l'étude des choses ces précieuses années qu'un Français consacre à l'étude des mots. »

Je ne me fais pas d'illusion sur le sort de la campagne que je mène, après bien d'autres, non pas contre le latin en lui-même, mais contre le latin nécessaire et obligé, contre le latin indispensable à la pensée et à l'écriture françaises, contre le latin rédempteur et panacée. La superstition se rit de l'expérience et des bonnes raisons, et le latin est une superstition. Tout de même, écrasons l'infâme, comme disait Voltaire.

DOCTEUR E. CALLAMAND.

§

Le Comte Witte et le Tzar Nicolas. — On n'aime guère chez nous accabler un homme à terre. Mais, venant après la révélation de l'aventure de Bjorke, l'anecdote suivante en apparaîtrait plutôt presque une excuse. On se souvient de M. de Bloch, ce Polonais, fils d'un richissime banquier, qui fut le véritable promoteur de la Conférence de la Haye. Il était fort lié avec le comte Witte, précisément, et l'entretenait fréquemment de ses théories pacifistes. Witte, outre une intelligence remarquable, possédait une qualité assez rare, surtout chez un personnage politique : la reconnaissance. Quand quelqu'un lui avait rendu quelque service, il n'était satisfait qu'après lui avoir prouvé sa gratitude. Or le père de de Bloch avait jadis aidé le père d Witte dans des circonstances difficiles, et Witte ne l'avait point oublié. Il ne manquait aucune occasion de supplier de Bloch de disposer de son influent ce, lui offrant d'obtenir pour lui les titres ou distinctions qu'il pourrait souhaiter. Mais de Bloch, ennobli dès sa trentième année, jouissant d'une

fortune considérable, ne se souciait aucunement de ces choses et vivait tout entier dans son rêve de paix universelle. Enfin Witte convoqua un beau jour de Bloch et lui dit à brûle pourpoint : « Mon cher ami, je vous annonce que vous avez d'aujourd'hui en huit une audience du Tsar pour lui exposer vos idées. » De Bloch le remercia chaleureusement, rentra chez soi tout transporté et n'en dormit pas de la nuit. Cependant, le surlendemain, il retourna chez Witte et lui tint ce langage : « Ecoutez, mon cher ami, je vous serai reconnaissant toute ma vie de ce que vous avez fait pour moi, mais je suis un peu embarrassé. Je ne connais pas le Tzar ; je ne lui ai jamais parlé. Quel homme est-ce ? Comment dois je m'y prendre avec lui ? » Alors Witte : « Voyons, quel âge a votre fils ? » — « Vingt-cinq ans. » — « Ça ne va pas. N'avez-vous pas des neveux ? » — « Oui, trois. » — « Et quel âge a l'aîné ? » — « Dix-huit ans. » — « Ça ne va pas non plus. Et le second ? » — « Quinze ans. » — « Quinze ans... Quinze ans... Et le dernier, quel âge a-t-il ? » — « Douze ans. » — « Eh ! bien, cher ami, parlez au Tzar et expliquez-lui votre affaire comme vous le feriez pour votre neveu de douze ans. »

§

Baudelaire et Brunetière. — L'entrée des œuvres de Baudelaire dans le domaine public et l'empressement apporté aussitôt à mettre au jour de nouvelles éditions des *Fleurs du Mal* eussent sans doute excité la bile de feu Brunetière, à moins que celui-ci n'eût trouvé là une occasion pour rectifier son premier jugement. On se souvient, en effet, que l'ex-critique de la *Revue des Deux Mondes* produisit, il y a quelque trente ans, un réquisitoire des plus violents contre Baudelaire. Il dénonçait son incohérence, son ignorance du sens des mots, son mépris de la langue, du goût, du bon sens, et ajoutait, après l'avoir représenté, sinon comme un fou, du moins comme un détraqué, à crises périodiques :

> Quand Baudelaire n'était pas malade... il écrivait ses *Salons* et il traduisait Edgar Poe. Mais quand il était en proie à ses attaques, et, comme les spécialistes le disent d'un mot qui ne sera jamais mieux appliqué, quand il entrait dans *la période clownique*, alors il écrivait ses *Petits poèmes en prose* et ses *Fleurs du Mal*.

Or, le processus morbide auquel Brunetière voulait faire allusion ne se nomme pas « période *clownique* », du mot anglais clown, mais bien période *clonique*, du mot clonisme, tiré du grec, et employé en médecine comme synonyme de spasme, convulsion. L'insistance du critique à faire remarquer la justesse de son expression, exclut toute possibilité d'erreur de plume ou de coquille, et sa bévue eût suffi à venger Baudelaire. Brunetière avait entendu parler de cet état pathologique et, trompé par l'homophonie des vocables, il s'en était fait une idée d'après son propre sentiment : l'auteur des *Femmes damnées* était un pitre, un bouffon excentrique, donc son état était clownique !

De ce petit fait, faut-il induire que, d'une manière générale, c'est sans doute ainsi que le syndic improvisé de la faillite de la Science s'était fait une opinion sur celle-ci, par l'ouï-dire ou les gazettes, comme bien d'autres gens de son temps, d'ailleurs, qui la dénigraient sans y rien comprendre, ou — ce qui est pire — l'exaltaient à tour de bras sans y voir goutte !

§

Emile Verhaeren célébré à Rouen. — Le 29 avril, la ville de Rouen célébrait d'une façon émouvante la mémoire du grand poète belge Emile Verhaeren.

Pour la première fois à Rouen, se jouait, au Théâtre des Arts, *le Cloître*. Après quoi on lut un poème de M. Raymond Postal, secrétaire de la rédaction de *la Revue Normande*, inspiré par la mort tragique et brutale du grand poète à Rouen.

M. Raymond Postal avait parlé avec Verhaeren peu de temps avant l'événement douloureux dont ne sont pas encore consolées les lettres belges, ni les lettres françaises.

Faut-il ajouter, pour que cela fasse plaisir à M. Charles Maurras, que *le Cloître* ne fut pas bien compris des spectateurs rouennais ?

§

Réverbérations sur la Tamise. — A la Goupil Gallery, Regent Street, à Londres, vient de s'ouvrir une exposition des œuvres récentes du grand paysagiste belge, Emile Claus en qui les Parisiens reconnaissent, depuis longtemps, un des interprètes les plus puissants et les plus délicats des vibrants poèmes de la clarté. L'ensemble s'intitule *Réverbération sur la Tamise*. Ce titre suggère exactement ce que cet artiste à la sensibilité visuelle si affinée a voulu exprimer : les aspects du fleuve londonien,— qui avaient déjà impressionné deux autres grands Flamands, le poète Verhaeren et le peintre Baertsoen, pour ne citer que ces deux noms,— ont requis Claus, comme ils avaient jadis inspiré Turner, par la mouvante féerie de l'atmosphère infiniment diversifiée au gré des saisons et des heures. Le maître d'Astene, qui a si souvent évoqué la splendeur du jour sur la paix des campagnes flamandes, a, cette fois, élu dans le paysage innombrable de la ville formidable un décor restreint. Campant son chevalet à quelque fenêtre de l'Embankment, dans les environs du pont de Blackfriars, il a, dans la suite de ses interprétations du fleuve aux eaux lourdes et vertes, peuplé de barques noires, labouré par l'étrave des remorqueurs, entre ses rives jalonnées de tours, de cheminées, de palais et de hangars, exprimé l'âme, la couleur et le mouvement d'un des sites les plus caractéristiques où se concrétise l'effort moderne.

Ce qu'il faut admirer plus que jamais, avec une opulence encore accrue, c'est la merveilleuse subtilité d'une vision qui devine les secrets de la lumière et de la brume, et la souplesse adéquate d'un pinceau qui transcrit la mouvante magie de l'air saturé d'eau, avec une étonnante maîtrise de précision et de variété. Tamise des matins, des midis et des crépuscules, dans les fluidités et les transparences qui donnent une poésie à sa tristesse, Tamise embrumée de novembre, Tamise éclaboussée dans ses brouillards de l'éclat d'un soleil malade, Tamise plombée par l'hiver entre ses quais neigeux où clignotent des lanternes, Tamise aux flots rebroussés par le vent d'ouest sous la course des nuées, Tamise printanière égayée de murs rosés par le couchant et de feuillages vermeils, Tamise aux ponts encombrés et sombres, Tamise en voyage vers la mer prochaine entre ses palais et ses fabriques, dans un cadre que limitent, fantômes bleus dans le lointain, la tour carrée du Parlement et la passerelle aérienne du Tower Bridge, cette

suite de toiles ajoute au trésor des œuvres inspirées par le décor de Londres le témoignage d'un luministe fervent, qui trouva dans les sujets qu'il magnifie un des éléments où son talent si fortement intuitif pouvait le plus richement affirmer ses ressources.

A côté des *Réverbérations sur la Tamise*, M. Claus expose une série d'études non moins attachantes, où il a fixé avec tous ses dons d'harmoniste fastueux le charme fleuri des Jardins de Kew, des parcs de Londres et de certains coins champêtres élus dans la banlieue de la cité géante. Et cette centaine d'œuvres nouvelles montre éloquemment que les tristesses de l'exil n'ont en rien diminué l'énergie créatrice et la clairvoyance expressive de ce grand peintre modeste autant que sensible, en qui l'avenir saluera l'un des évocateurs les plus lucidement enthousiastes de l'émouvante beauté du monde. — CHARLES DELCHEVALERIE.

§

Nos Marionnettes. — Il vient de se fonder sous cette dénomination une association dont feront partie tous ceux qui, comme le savant Pierre Bayle, du Dictionnaire, s'arrêtent avec plaisir aux spectacles en plein air où s'agitent ces pantins que Don Quichotte prenait pour des êtres vivants et que le beau ballet russe de *Pétrouchka* nous présente comme des êtres doués tout au moins de sensibilité.

Un montreur entreprenant a créé cette œuvre nouvelle.

Afin que Guignol reprenne aussitôt après la guerre un nouvel essor, dit le prospectus, M. Gaston Cony vient de fonder une œuvre très utile de propagande et de perfectionnement intitulée : *Nos Marionnettes*, dont le siège est fixé à Paris, au *Guignol de la Guerre*, Parc des Buttes-Chaumont (Porte Bolivar).

Cette œuvre a pour but :

De grouper, sans distinction de rang ni d'opinion, tous les professionnels, amateurs et admirateurs de nos belles marionnettes nationales, en vue de faciliter et d'encourager leur développement.

De faire connaître et représenter, après examen, les œuvres de ses principaux membres.

D'étudier en commun les mesures à prendre et les modifications et améliorations à apporter.

De secourir les marionnettistes malades ou dans le besoin, etc..., etc..., etc...

Tous les membres de *Nos Marionnettes* doivent être Français.

L'admission à *Nos Marionnettes* est absolument gratuite. Il n'est versé aucune cotisation.

Le Cri de France est, provisoirement, l'organe de l'œuvre. Les abonnements à ce journal hebdomadaire sont facultatifs et sont reçus directement aux bureaux du *Cri de France*, 42, rue d'Amsterdam, Paris (IX^e^).

§

Tsugouharu Fougita. — Un peintre nippon expose à Paris, dans une galerie de la rue de la Boétie. Et nous ne signalons pas le fait par amour de l'Art, mais bien à cause de la façon singulière dont sont libellées les invitations à cette exposition : *Exposition du peintre japonais Tsugouharu Foujita, fils du général Foujita de l'état-major impérial*, et le peintre, non content de mettre le public au courant de sa filiation, donne en même temps son portrait qui le représente muni de lunettes comme Chadlin lui-même.

§

Corpus Scriptorum latinorum Paravianum. — Les Italiens ont tenu à prouver que leur appareil critique peut n'être pas inférieur à celui

des Allemands. Et cette entreprise, due à la maison d'édition G.-B. Paravia et Cie, a pleinement réussi. C'est ainsi que s'établit sous la direction de l'éminent professeur C. Pascal une collection d'auteurs latins très supérieure à celle de la maison Teubner, par exemple, qui, dit l'éditeur italien,

foisonne de variantes et de conjectures introduites arbitrairement. En outre ces éditions offrent ici et là des déplacements, des suppressions de vers, de mots ou de propositions entières. En revanche, il arrive souvent d'y trouver des leçons ou commentaires qui ne se trouvent pas dans les manuscrits anciens, et qui ont été introduits dans le texte par ces Editeurs modernes par simple conjecture ou soi-disant pour éviter de prétendues incongruités, des contradictions, ou parer à des lacunes de pensée ou de style.

Mais les différents Editeurs ne portent pas toujours le même jugement dans la critique de ces défauts, de sorte que ce qui, de l'avis de tel Editeur, est blâmable au point de vue de l'art et de la pensée, est apprécié au contraire par tel autre comme conforme à l'ordre naturel de la logique.

Il est donc présomptueux et vain d'appliquer des dogmes inflexibles de perfection arbitraire à des œuvres littéraires.

Ce qu'il faut, c'est réunir un « Corpus » d'Auteurs sincèrement reconduits à la véritable tradition des manuscrits anciens les plus autorisés, repoussant tout autre arbitre et où il ne soit reconnu comme erronés que les passages restés privés de sens malgré la comparaison des textes (indication sera donnée de la correction la plus plausible de ces passages). Quant aux autres, on se gardera d'indiquer les hypothèses ou variantes proposées ou introduites dans les textes.

Tel est l'esprit qui guidera et animera notre *Corpus Scriptorum latinorum*. La tâche serait trop difficile si nous n'espérions pas qu'on voudra bien nous encourager et nous aider en nous indiquant nos erreurs ou nos lacunes au lieu de les relever avec aigreur, surtout au début d'une manifestation si délicate et si importante. N'oublions pas que le mieux est l'ennemi du bien, et si nous prétendions attendre que tout le matériel des codes et manuscrits dans toutes les bibliothèques eût été examiné, nous ne commencerions jamais notre œuvre.

Il nous a donc paru nécessaire de débuter par les auteurs que la critique de leurs manuscrits a déjà fait suffisamment connaître et pour lesquels la tâche consistera à purger les textes de toute variante ou hypothèse, sans omettre toutefois, pour quelques-uns, quelque chose de vraiment inédit.

Les volumes, artistement reliés, et vendus à un prix modique, n'auront aucune note au bas des pages; ils contiendront une préface en latin sur l'œuvre et l'historique du manuscrit, le texte exact, un appendice critique justifiant le texte tel qu'il est présenté en certains points, et quelques tables d'indications.

Nous espérons vivement que tous ceux qui aiment, cultivent et apprécient la beauté des lettres anciennes nous sauront gré d'avoir entrepris une si belle tâche et voudront bien nous y encourager en nous accordant leur bienveillant appui.

Douze volumes ont déjà paru dans cette collection dont la publication réjouira tous ceux qui aiment encore les bonnes lettres.

§

L'Arbre le plus vieux du monde. — C'est un antique cyprès qui se trouve dans le Mexique près du village de Sainte-Marthe de Toula. On pense qu'il a près de 6.000 ans.

Il ne montre aucun signe de vieillesse et tous ses rameaux sont robustes et vigoureux.

Signalé par Cortez, il fut examiné par Alexandre de Humboldt en 1803 qui évalua sa circonférence à 36 mètres.

Depuis, tous les voyageurs ont célébré la vigueur de cet arbre qui prit naissance à une époque antérieure à toute mémoire humaine.

§

Les « Præcordia » des Papes. — On ne connaît pas le nom du premier personnage dont les viscères extraites du corps défunt furent conservées pour être un objet de vénération.

La première notice que l'on ait de cet usage se rapporte au bienheureux Robert d'Arbrissel (1047-1517), dont le cœur fut ainsi conservé.

Mais le premier pape dont les « præcordia » furent ainsi mis à part et conservés est Pie II qui mourut en 1464.

Cependant cette coutume ne devint régulière dans l'Eglise romaine qu'avec Sixte-Quint qui mourut en 1590 au Quirinal.

Pie X fut le premier pape qui, après trois siècles de cette coutume, ne permit pas que son corps fut ouvert...

Selon toute probabilité ses successeurs suivront son exemple.

§

Broussoniana. — On sait que M. Jean-Jacques Brousson, qui fut secrétaire d'Anatole France et successivement critique litéraire au *Matin*, à *Gil Blas* et à *Excelsior*, où il exerce présentement sa verve, ne manque pas d'esprit.

Dernièrement il dînait au restaurant près d'une dame au corsage opulent : « Pour un soir sans viande ! » dit-il en louchant malicieusement du côté des cimes.

« Quel bavard que ce Brousson ! s'écriait un rédacteur du *Canard enchaîné*. Pour placer un mot il faut attendre qu'il se mouche.

— Et il ne se mouche jamais », remarqua un membre de l'Académie Goncourt

— « Mais il mouche les autres », ajouta pour conclure M. Jean-Jacques Brousson lui-même.

§

A propos des simples. — Toutes les plantes sont aliment ou médecine ou encore l'une et l'autre et il n'en est pas dont on ne puisse faire en outre un usage industriel.

L'ignorance que l'on rencontre à ce propos est extrêmement dommageable par ces temps de restrictions où l'usage de toutes les ressources serait nécessaire.

Les mauvaises herbes même sont de celles que l'on pourrait rendre bonnes en en usant congrûment.

C'est ainsi que les Allemands usent de l'ortie depuis la guerre. Nous en faisons fi, ainsi que des feuilles de betteraves dont sont nourris les prisonniers français en Allemagne et que les civils de France pourraient fort bien manger en guise d'épinards.

Il serait temps que l'on enseignât dans les écoles l'usage pratique des simples.

§

Paul Claudel et « Bordeaux-Odessa ». — Le grand poète qui est actuellement ministre de France à Rio de Janeiro, Paul Claudel, s'est fait l'apôtre d'une idée qui paraît singulièrement intéressante par ces temps où,

tandis qu'on fait table rase des impérialismes locaux, commence à prendre corps l'admirable projet d'une fédération des pays latins.

Il s'agit tout simplement de créer une route latine directe vers l'Orient.

Placée entre la latinité et la Russie, l'Allemagne et l'Empire des Habsbourg *faisaient éponge*, selon l'image si puissante employée par Paul Claudel.

Au lieu des routes Paris-Berlin-Varsovie-Moscou ou Paris-Berlin-Kœnigsberg-Pétrograd, il y a la route plus courte, une route latine Bordeaux-Lyon-Turin-Milan-Trieste-Belgrade-Bucarest-Odessa aboutissant à la région russe la plus riche.

§

« **La Patrie Serbe** » est la seule revue littéraire en qui survit actuellement la Serbie intellectuelle ; elle est publiée à Paris (203 boulevard Raspail) depuis octobre dernier. Dirigée par M. Drag Jconitch, elle paraît en français avec un supplément serbe de seize pages. Cette revue est l'épave d'une patrie.

La Serbie littéraire survit donc à l'étranger sous les espèces d'une revue dédiée à la Jeunesse Serbe en exil.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du MERCVRE DE FRANCE (G. ROY), 7, rue Victor-Hugo.

BULLETIN FINANCIER

La mauvaise tenue du Groupe Russe exerce une fâcheuse influence sur l'en-nble du marché, dont les dispositions restent irrégulières mais plutôt lourdes. Notre 3 o/o Perpétuel abandonne le cours rond de 61 fr., tandis que le 5 o/o gne quelques centimes à 87,95. Le 3 o/o amortissable est inchangé à 71,50. Les fonds russes sont soutenus : Russe 4 o/o 1901 59 fr.; Consolidé 4 o/o fr. 80; 4 1/2 o/o 1909 67 fr.; 5 o/o 1906 77 fr.; 3 o/o 1891 53 francs.

Il n'en va malheureusement pas de même pour les industrielles russes, qui, si que nous venons de le dire, ont pesé sur toute la cote, et se présentent en ins values importantes : Maltzoff 491 fr.; Toula 930 fr.; Bakou 1515 francs. Au groupe espagnol, l'Extérieure à 106 fr. 45 accentue encore son avance, si que le Nord d'Espagne à 431 fr.; et le Saragosse à 443 francs.

Le Ministre des Travaux Publics a soumis à la signature du Président de la publique un projet de loi autorisant le relèvement des tarifs de chemins de . Ce relèvement est autorisé jusqu'à concurrence de 15 o/o des tarifs actuels.

attendant, les actions de nos grandes compagnies sont un peu mieux orien-s : P.-L.-M. 980 fr.; Midi 915 fr.; Est 755 fr.; Nord 1262 fr.; Orléans o fr. — L'action du chemin de fer Métropolitain de Paris oscille entre 410 et fr.; du 1er janvier au 27 mai 1917, les recettes de cette Compagnie présen-t en faveur de 1917 une différence de 4.581.128 francs.

Dans le groupe de nos établissements financiers, la fermeté est générale : nque de France 5270 fr.; Banque de Paris 984 fr.; Crédit Lyonnais 1125 fr.; nptoir d'Escompte 800 fr.; Union parisienne 626 fr.; Crédit foncier 664 francs. On dit qu'à la suite du dernier emprunt, cet établissement procéderait très chainement à une augmentation de son capital social en vue de maintenir roportion qui doit exister entre ce capital et le capital réalisé de ses obli-ons.

onformément aux statuts, la souscription serait réservée aux actionnaires ens.

LE MASQUE D'OR.

Envoi franco, sur demande,

du Catalogue complet

es Éditions du Mercure de France

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois
et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littératures étrangères Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées.

Les Poèmes : Georges Duhamel.
Les Romans : Rachilde.
Littérature : Jean de Gourmont.
Histoire : Edmond Barthèlemy.
Philosophie : Georges Palante.
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Sciences médicales : Docteur Paul Voivenel.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki.
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes : Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Géographie politique: Fernand Caussy
Ésotérisme et Sciences psychiques : Jacques Brieu.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Théâtre : Maurice Boissard.
Musique : Jean Marnold.
Art : Gustave Kahn.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique belge : G. Eekhoud.
Chronique suisse : René de Weck.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray.
Lettres italiennes : Giovanni Papini.
Lettres espagnoles : Marcel Robin.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres américaines : Théodore Stanton.
Lettres hispano-américaines : Francisco Contreras.
Lettres brésiliennes: Tristao da Cunha.
Lettres néo-grecques : Démétrius Astériotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : Jean Chuzewille.
Lettres polonaises: Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : J.-L. Walch.
Lettres scandinaves : P.-G. La Chesnais.
Lettres tchèques : Janko Cadra.
La France jugée à l'Étranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Vie anecdotique : Guillaume Apollinaire.
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre. Les nouveaux abonnés d'un an reçoivent à titre gracieux le commencement des matières en cours de publication.

FRANCE		ÉTRANGER	
Le numéro..... *net*	1.50	Le numéro.....	1.75
Un an.....	25 fr.	Un an.....	30 fr.
Six mois.....	14 »	Six mois.....	17 »
Trois mois.....	8 »	Trois mois.....	10 »

ABONNEMENT DE TROIS ANS

France : 65 fr. | **Étranger : 80 fr.**

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France G. ROY, 7, rue Victor-Hugo.